

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXLI
ANNÉE 2014
4^e LIVRAISON



SOMMAIRE DE LA 4^e LIVRAISON 2014

● Compte rendu de la séance	
du 6 août 2014	451
du 3 septembre 2014	457
du 1 ^{er} octobre 2014	461
● Programme de nos réunions. 1 ^{er} trimestre 2015	468
● Éditorial : Diversité des recherches	469
● La maison rurale et villageoise en val de Dronne du XVI ^e siècle au début du XX ^e siècle. 3 ^e partie (Vincent Marabout)	471
● Meules et meulières de Saint-Crépin-de-Richemont (Maurice Cestac)	501
● De la Belle Époque aux Trente Glorieuses : 1908, 1954, 1961 ou Les origines de la construction légendaire du Tour de France en Périgord (Jean-Michel Linfort)	523
● Dans notre iconothèque : L'Excideuillais Roux-Fazillac traque le Masque de fer (Brigitte et Gilles Delluc)	545
● La Sardaigne, une île injustement méconnue. 5-12 septembre 2014 (Marie-Aude Besombes et François Michel)	555
● Sortie du 27 septembre 2014. Le sentier des meulières à Saint-Crépin-de-Richemont (Dominique Audrerie)	561
● Petit patrimoine rural : La croix des Bernardières à Champeaux- et-La-Chapelle-Pommier (Catherine Schunck)	563
● Vient de paraître : <i>Carte archéologique de la Gaule. Périgueux</i> , par Claudine Girardy (François Michel)	567
● Notes de lecture : Jules René Bouffanais. Champagnac-de-Belair 1885 – Les Eparges 1915 (collectif) ; Périgueux, capitale du Périgord. 5 balades en ville à travers plus de 2000 ans d'histoire (M. Balout) ; Fantômes du Périgord (A. Bernard) ; 4000 élèves. Quelle aventure ! (A. Herguido) ; Au pays des Pêche-Lune. Contes périgourains (J.-N. Biraben) ; Si Cherveix- Cubas nous était conté ! (M. Massénat) ; Légende du Tour en Périgord (J.-M. Linfort)	571
● Courrier des chercheurs et petites nouvelles (Brigitte Delluc)	575
● Sommaire et table des illustrations du tome CXXI (2014)	579

Le présent bulletin a été tiré à 1 150 exemplaires.

Photo de couverture : Affiche *Tous !!! sur vélo Petit-Breton*, par l'illustrateur périgourdin Michel Liébeaux dit Mich (1881-1923), lithographie, 1921 (Bibliothèque nationale de France, ENT DN-1 (MICH/1)-ROUL).

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 6 AOÛT 2014

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 90. Excusés : 3.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- Jean Landré

Le président présente les condoléances de la SHAP.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Bitard (Jean-Pierre), 2013. *Léa et Fernand, photographes périgourdins*, Orthez, impr. ICN (don de l'auteur)

- Balout (Martine), 2014. *Périgueux, capitale du Périgord. 5 balades en ville à travers plus de 2 000 ans d'histoire*, La Crèche, Geste éditions (coll. « Je découvre ») (don de l'auteur)

- Herguido (Annie), 2014. *4 000 élèves. Quelle aventure !*, Thiviers, éd. Par Ailleurs (don de l'auteur)

- Groupe Histoire-mémoires Marsac-sur-l'Isle, 2014. *Mémoires de Marsac-sur-l'Isle*, tome 1 (La rivière, l'eau), Marsac-sur-l'Isle, éd. CCAS

- Linfort (Jean-Michel), 2014. *Légende du Tour en Périgord*, Périgueux, IFIE éditions Périgord (don de l'auteur)
- Bernard (Alain), 2014. *Fantômes du Périgord*, Bordeaux, éd. Sud Ouest (don de l'auteur)
- Faure (Jean-Michel), 2014. *Promenade à Montignac*, Montignac, éd. Jean-Michel Faure.

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- Un lot de documents sur Guy de Larigaudie (don de Jean-Louis Montagut)
- Aristizabal (Henri), 2014. « L'orgue de Carouge de l'église Saint-Étienne de la Cité à Périgueux », notes pour sa conférence du 2 juillet 2014 (don de l'auteur)
- Delluc (Gilles), 2014. « Les souvenirs d'un ancien interne des hôpitaux de Paris (1812) sous l'Empire et la Restauration, François-Louis Poumiès de la Siboutie (1789-1863) », *L'Internat de Paris*, n° 75, 2014, p. 15-18, photocopie (don de l'auteur)
- Boireau-Tartarat (Suzanne), 2013. « 1913/2013 en souvenir de Laure Gatet », *Famosa*, n° 1, 2013, p. 12-23, tiré à part (don de Brigitte et Gilles Delluc)
- Nicolas (abbé Jean-Marc), « Homélie pour l'inauguration des vitraux du père Kim En Joong en l'église d'Ajat », tapuscrit (don de l'auteur)
- Chinouilh (P. Robert), « Notes sur les vitraux de la cathédrale Saint-Front à Périgueux », 1995, extrait du fonds Robert Chinouilh remis à la cathédrale le 2 avril 2014 par Jean-Loup Chinouilh, photocopies (don de P. Doumenge).

REVUE DE PRESSE

- *Revue archéologique de Bordeaux*, t. CIII, 2012 : « L'abbé Breuil, la Gironde et les Landes : premières visites, premier séjour (1897-1914) » (J. Roussot-Larroque)
- *Hautefort, Notre Patrimoine*, n° 39, 2014 : note de l'auteur sur l'ouvrage *Si Cherveix-Cubas nous était conté !* (M. Massénat) ; note sur une conférence de J.-F. Gareyte sur Antoine de Tounens (Ph. Charriéras)
- *Bulletin du Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 109, 2014 : « Mourir de froid, mourir de faim, de Louis XIV à la Révolution » (collectif) ; « Hautefort et ses officiers. Une sénéchaussée seigneuriale de 1643 à 1790 » (Ph. Allard) ; « Nomination des syndics de Mussidan pour l'année 1710 » (L. Chivaille)
- *Revue de l'Agenais*, 141^e année, n° 2, 2014 : « Le dernier ami de Brantôme : Laurentio Splanditeur, luthiste de Henri III » (D. Christiaens)

- *ARAH*, n° 47, 2014 : « Les cluzeaux du pays de La Force, commune des Lèches » (G. Fonmarty) ; « Templiers et hospitaliers en Périgord » (M. Souloumiac)

- *Périgord magazine*, n° 211, 2014 : « Le musée de la Médecine de Hautefort fête ses 20 ans » (B. Guyot) ; « Clovis Reymond, 170 ans de tradition » (M. Carrier).

COMMUNICATIONS

Le président salue M. Dominique Nasse, qui nous a reçus au mois de mai pour la visite des églises de Champeaux et de La Chapelle-Pommier. Il annonce les manifestations estivales, en particulier : le 7 août, une marche sur les pas de saint Front de l'église Saint-Étienne de la Cité à la cathédrale Saint-Front ; les 8, 9 et 10 août des spectacles au château de Richemont pour le « 400^e anniversaire de la disparition de Pierre de Bourdeille, dit Brantôme » ; le 14 août, une conférence de Gilles Delluc et Estelle Bougard à l'auditorium de musée national de Préhistoire des Eyzies sur « Cro-Magnon, un humaniste avant la lettre » ; le 19 août, une conférence sur la route des canons à Plazac ; le 20 août une lecture sur saint Augustin à Chancelade ; le 23 août, le 21^e colloque de Cadouin sur le thème « Esprit, es-tu là ? Fantômes, esprits frappeurs et fausses apparitions » ; le 27 septembre, la sortie de notre société à Saint-Crépin-de-Richemont, sur le chemin des meulières sous la conduite de M. Cestac (rendez-vous à 14 heures 30 sur le parking du site, avec des chaussures de marche ; 2 heures de visite ; 5 euros par personne ; possibilité de covoiturage).

Anne Béchaud présente *Se souvenir de Sarlat. 150 ans de restauration*, « un ouvrage consacré à cette période si importante pour la ville de Sarlat, qui, du début du XIX^e siècle à nos jours, s'est peu à peu transformée en réhabilitant son extraordinaire patrimoine architectural. Dans la cité médiévale qui couvre une surface de 10,93 hectares, pas moins de 16 bâtiments sont classés monuments historiques et 44 ont été inscrits à l'inventaire. Après avoir retracé brièvement l'histoire de la ville, l'intervenante évoque l'état dans lequel la cité se trouvait avant de bénéficier en 1964 de la loi Malraux promulguée deux ans plus tôt. Enfermée dans ses remparts jusque vers 1750, la capitale du Périgord Noir au XIX^e siècle n'est qu'une petite ville repliée sur elle-même, aux rues tortueuses et dans laquelle les conditions d'hygiène restent préoccupantes. Il faut attendre 1837 pour que les travaux de percée de la Traverse débutent et permettent l'assainissement d'une partie de la ville et une diminution des inondations provoquées par la Cuze qui traverse la cité. Mais c'est surtout en 1882, avec l'arrivée du chemin de fer, que Sarlat commence à s'ouvrir vers l'extérieur. En s'appuyant sur une iconographie d'une grande richesse (comme les dessins d'Anatole de Roumejoux réalisés à la fin du XIX^e siècle,

les eaux-fortes d'Eugène Fontenay ou les cartes postales du tout début du XX^e siècle de Guiraud), l'intervenante présente quelques exemples d'évolution de bâtiments, comme le palais épiscopal qui fut transformé entre 1904 et 1910 en salle de spectacle et de théâtre et auquel fut ajouté un étage sous l'égide de l'architecte Rapine. L'église paroissiale Sainte-Marie du Mercadil située sur la place principale connut elle aussi des transformations importantes dès le début du XIX^e siècle avec la suppression de l'abside et la transformation des différentes parties en maisons d'habitation. Si Sarlat bénéficia de la loi Malraux et put ainsi entamer une vaste opération de restauration, c'est grâce à quelques personnalités sarladaises qui avaient compris l'intérêt de sauver la ville en la restaurant tout en maintenant la richesse architecturale de ses bâtiments. Parmi elles, le conseiller d'État Henry de Ségogne, un Sarladais d'adoption, avait remis en 1961 à Michel Debré, alors Premier ministre, un rapport sur la sauvegarde du patrimoine esthétique et culturel. C'est la genèse de la loi Malraux de 1962, qui protège le patrimoine tout en s'occupant de l'urbanisme, et en apportant des outils réglementaires et financiers. À ses côtés, Jacques Boissarie et Lucien de Maleville eurent eux aussi un rôle majeur dans la mise en avant de Sarlat. Jacques Boissarie, en créant le festival de théâtre de Sarlat en 1952, et Lucien de Maleville, inspecteur des Monuments historiques, en réalisant nombre de dossiers en vue du classement de bâtiments. Le 27 août 1964, Sarlat est érigé en secteur sauvegardé. Elle devient l'une des trois villes tests avec Uzès et le quartier du Marais à Paris, une sorte de chantier expérimental sous la surveillance de l'architecte des Bâtiments de France. En 1965, l'architecte Marc Robert fait un état des lieux suivi d'une évaluation des travaux et de leur financement. Un secteur opérationnel de 1,76 ha est délimité. Mais l'application de la loi en matière de restauration ne se fait pas sans difficultés, nombre de propriétaires de bâtiments n'ayant pas les moyens de les restaurer. Aussi fallut-il toute la conviction et la pugnacité des élus sarladais pour convaincre les administrés de l'intérêt de mener à bien des chantiers. Aujourd'hui, le nombre très important de visiteurs qui viennent admirer chaque année la cité de Sarlat est la preuve de la réussite de cette vaste entreprise de restauration menée depuis 1964 » (résumé de l'intervenante).

L'intervenante répond à quelques questions et donne des précisions. Enfant, elle habitait dans ce vieux Sarlat, non encore restauré. Henry de Ségogne était aussi photographe, pyrénéiste et alpiniste et sa femme était originaire de Sarlat. Son fonds photographique est précieux.

Gilles Delluc se souvient que, au cours des années 1950, l'église Sainte-Marie abritait un dispensaire. Il y en avait un autre en face du lycée de garçons à Périgueux.

Michel Testut, « à la faveur de la publication de son livre *Je me souviens du Général*, évoque les souvenirs qu'il garde du général de Gaulle. Il n'est pas

devenu historien ni biographe. Il porte simplement et à sa manière un regard fasciné et sentimental, mais aussi candide et malicieux, sur l'une des grandes figures du XX^e siècle : celui du garçonnet des années cinquante qui voit en de Gaulle un grand-père, puis celui de l'adolescent des sixties et enfin ce qu'en a retenu le sexagénaire d'aujourd'hui. Il décrit son physique : tout en lui était spectaculaire : la taille, le nez, les oreilles, les bras, les pieds et même, pour certains, l'idée qu'il se faisait de la France et de sa mission auprès d'elle. Il se souvient de l'ambiance des visites présidentielles en province dans les années soixante, de la retransmission de ses conférences de presse... L'intervenant considère l'appel du 18 juin comme une expression de la littérature. C'est la marque des grands auteurs et c'est la toute-puissance de la littérature : imposer une vérité transcendante de la réalité à ceux-là même qui n'en ont pas l'idée et l'effet est irrésistible. Il parle de la rencontre de Gaulle-Adenauer à la Boisserie : ces deux monstres de la politique, vieux guerriers ayant fait toutes les guerres face à face, soudain complices, bien loin des contorsions de la haute diplomatie, qui, entre la poire et le fromage, mettent fin à un siècle de haine et scellent la réconciliation de leurs peuples. Il confie son soulagement, lorsque prit fin le conflit en Algérie, raconte le jour de mai 1968 où il vit passer à proximité de Belfort l'hélicoptère présidentiel en route pour Baden-Baden, dit sa satisfaction quand les écrits du Général furent édités dans la Pléiade. Ainsi, à coups de petites touches intimistes et amusées, l'intervenant ébauche un portrait inattendu du général de Gaulle » (résumé d'après le texte complet de l'auteur, déposé à la bibliothèque).

Des questions sont posées à propos des séjours du Général en Périgord, à la Ligerie sur la commune de Champagne-et-Fontaine : « Cette demeure, propriété des parents du Général jusqu'en 1922, est liée à la geste gaullienne. En effet, durant l'Occupation, la Ligerie, située à proximité de la ligne de démarcation, devint un lieu de rendez-vous clandestin pour la Résistance, puis, après la guerre, elle a été rachetée par un certain Maurice Legendre, dont l'épouse n'est autre que la mère de Jacques Chaban-Delmas, qui héritera du domaine. Et aujourd'hui, les propriétaires sont des Vilmorin, cousins de l'écrivain Louise de Vilmorin, qui fut la compagne de Malraux ».

Gilles et Brigitte Delluc présentent *deux grottes ornées paléolithiques du Haut-Périgord, la Croix à Condat-sur-Trincou et la Font-Bargeix à Champeaux-et-La-Chapelle-Pommier*. Il s'agit de deux grottes à gravures paléolithiques récemment publiées par les intervenants (*Préhistoire du Sud-Ouest*, 2012 et 2014). La grotte ornée de la Croix a été découverte en 1987 par Christian Carcauzon. Elle est située dans la vallée de la Côte, en rive droite, non loin de son confluent avec le Trincou puis avec la Dronne, à 4 km à l'est de Brantôme. C'est une petite cavité accessible aujourd'hui par une ouverture accidentelle due à l'aménagement d'une route. Son accès paléolithique se faisait

par un porche aujourd'hui effondré. Elle se compose d'une première salle, large et surbaissée, traversée à la voûte par une diaclase aux flancs décorés de signes géométriques et d'un recoin, en zone profonde, à la voûte décorée d'un ensemble composé d'un cheval presque complet, d'une belle tête de cheval à la crinière évoquée par des coulées de calcite, d'une figuration énigmatique, mi-animale mi-humaine, et de deux signes géométriques (un signe d'allure vulvaire et un autre analogue à ceux de l'entrée). Les excavations effectuées par les propriétaires il y a 70 ans au pied de l'entrée actuelle n'ont pas apporté d'arguments chronologiques pour la datation. Le style des figures animales évoque le Magdalénien. La seconde grotte, la Font-Bargeix, est située sur la commune de Champeaux-et-La-Chapelle-Pommier. Elle est creusée dans la vallée d'un petit affluent de la Lizonne, à quelques kilomètres au nord-ouest de la Croix, dans un secteur sauvage, connu surtout pour ses anciennes



Fig. 1.

carrières de pierre. C'est en fait une galerie étroite (1,50 m à 2 m de large) et surbaissée (0,50 à 0,30 m de haut), qui longe une de ces anciennes carrières. Elle s'ouvre au pied d'une falaise, qui conserve les traces troglodytiques classiques d'aménagements médiévaux. La grotte est parcourue par un ruisseau et son porche est transformé en marécage. Elle fut autrefois considérée comme une fontaine dévotieuse. Au cours des années 1970-1980, une sécheresse exceptionnelle permit à Claude Barrière d'y effectuer des fouilles dans un habitat de la fin du Magdalénien (Magdalénien VI). Quelques années plus tard, en 1986, l'entrée très étroite de la galerie fut

désobstruée par Christian Carcauzon : c'est ainsi qu'il découvrit un ensemble gravé exceptionnel qui couvre les parois et surtout la voûte de ce conduit, dans sa partie la plus profonde. Le décor est fait d'animaux (bovins, chevaux et cervidés, d'un style assez simpliste sans doute en relation avec les difficultés d'exécution), d'un humain complet figuré de profil, d'une douzaine d'images vulvaires (fig. 1 : La Font-Bargeix, les deux dernières vulves d'une frise de 10 sur un bandeau de 1 mètre de large et 20 cm de haut) et phalliques et de quelques signes géométriques. Le lien étroit entre le gisement fouillé à l'entrée et la galerie profonde font de cette grotte ornée un témoin exceptionnel de l'art de la fin du Magdalénien, chronologiquement postérieur à l'art réaliste du site voisin de Teyjat, longtemps considéré comme le terminus de l'art paléolithique.

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 3 SEPTEMBRE 2014

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 95. Excusés : 5.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

NÉCROLOGIE

- François Labrue

Le président présente les condoléances de la SHAP.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Association pour la restauration de l'église de Champagnac-de-Belair, 2014. *Jules René Bouffanais (Champagnac-de-Belair 1885 - Les Eparges 1915). Deuxième second Grand Prix de Rome de gravure*, Champagnac-de-Belair, éd. APRECB (don de l'éditeur)

- Masséat (Michel), 2014. *Si Cherveix-Cubas nous était conté !*, Hautefort, éd. Hautefort notre Patrimoine (don de l'éditeur)

- Peyrebrune (George de), 2014 (1^{re} édition 1883). *Victoire la Rouge*, Pomport, éd. Cyrano (préface de Jean-Paul Socard et illustrations couleurs de Simone Gaillard) (don de l'éditeur).

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- Gerhardt (Antoine), s. d. « Église et abbaye de Saint-Jean-de-Côle », photos numériques sur CD Rom (don de Laurent Drancourt)

- Discours pour l'inauguration des vitraux d'Ajat, le 26 avril 2014 (photocopie).

REVUE DE PRESSE

- *Chroniques nontronnaises*, n° 29, 2013 : « La route de la poste royale Limoges-Bordeaux. Quand elle empruntait la *diagonale d'Aquitaine* » (G. Duverneuil) ; « Bourdeilles XIV^e siècle. Huit années de présence anglaise » (B. Angeli)

- *Académie des inscriptions et belles-lettres*, CR des séances de novembre-décembre 2012 : « L'image et le mot. André Chastel, historien de l'art » (R. Recht)

- *GRHiN*, CR 444, 2014 : « Pierre de Bourdeille, sieur de Brantôme » (M. Lazard) ; « Brantôme ou le crépuscule de la Renaissance » (A.-M. Cocula)

- *La lettre d'information de la Fondation du Patrimoine. Aquitaine*, n° 33, 2014 : note sur les remparts de Saint-Aulaye
- *La lettre d'information de la Fondation du Patrimoine. Aquitaine*, n° 34, 2014 : note sur la maison *Pourchareau* à Grignols
- *Maisons paysannes Dordogne-Périgord*, n° 86, 2-2014 : « Les lavoirs »
- *Bulletin de la Société botanique du Périgord*, n° 83, 2014 : « Hommages botaniques à Jeanne Barret » (N. Maguet).

COMMUNICATIONS

Le président salue les nouveaux membres présents aujourd'hui. Il annonce les manifestations à venir de notre Société : du 5 au 12 septembre, le voyage en Sardaigne sous la direction de François Michel ; les 20 et 21 septembre, les journées du patrimoine, avec une exposition de documents et de cartes postales anciennes sur les espaces naturels et une visite de notre souterrain sous la conduite de Brigitte Delluc ; le 27 septembre, une excursion à Saint-Crépin-de-Richemont, sur le chemin des meulières, sous la conduite de Maurice Cestac. Les 22^e Rencontres de l'archéologie et de l'histoire auront lieu à Périgueux du 26 au 28 septembre sur le thème de « À la table des châteaux ». Le 5 septembre, Gilles et Brigitte Delluc feront une conférence sur le thème « Qui était Cro-Magnon ? » pour l'association Savoirs et Patrimoines de Casteljaloux (Lot-et-Garonne).

Gilles Delluc présente un Périgordin de la fin du XVIII^e siècle plus connu pour ses positions pendant la Révolution que pour ses travaux littéraires. Il s'agit de **Pierre Roux-Fazillac** (Excideuil, 1746 - Nanterre, 1833). Sa vie fut extraordinaire, depuis le temps où il était l'aide de camp de Lafayette en Amérique, jusqu'à son vote pour la mort du roi et ses actions militaires et politiques comme administrateur de la Dordogne. De retour à Excideuil, pendant l'Empire, il se plongea dans des recherches historiques, en particulier sur le « *Masque de fer* ». Surtout, on lui doit, en 1801, d'avoir émis le premier une des deux hypothèses les plus plausibles dans un ouvrage *Recherches historiques et critiques sur l'Homme au masque de fer*. Il finit sa vie en exil à Lausanne puis à Nanterre pour avoir encensé Napoléon à son retour de l'île d'Elbe (résumé revu par l'intervenant). Le texte de cette étude est publié dans la présente livraison de notre *Bulletin* (p. 545-554).

Philippe Rallion présente **Edward Harrison Barker (1849-1919), un journal de voyage inédit en Périgord au XIX^e siècle**. C'est en effectuant des recherches sur le site Gallica.bnf.fr au sujet d'Echourgnac qu'il a découvert ce livre en anglais publié en 1894. Son fils, anglophone, lui a permis de traduire

le chapitre sur « la traversée du désert de la Double ». Devant l'intérêt de cet ouvrage, père et fils se sont attelés à la traduction complète. L'ouvrage est illustré de gravures empruntées au livre de Barker, légendées en français. « Edward Harrison Barker est un personnage étonnant, descendant d'une longue lignée d'artistes peintres originaires de Bath, en Grande-Bretagne. Fortement imprégné par le milieu artistique dans lequel il grandit, il se lance très tôt dans le journalisme, puis s'installe à Paris vers 1875 comme correspondant de plusieurs périodiques anglais. Il découvre à partir de 1883 la moitié Sud de la France, d'abord pour des séjours de quelques jours ou quelques semaines, puis à partir de 1890 pour des périodes de 5 à 6 mois chaque année. Barker devient en 1900 vice-consul de Grande-Bretagne à Pauillac, puis consul en Normandie, au Tréport et à Eu. À l'heure de la retraite, il revient dans notre région et se retire à Libourne, où il meurt en 1919. Il nous a laissé une dizaine de livres, dont plusieurs journaux de voyages passionnants... C'est grâce aux éditions Fanlac que, depuis l'an dernier, *Two summers in Guyenne* est enfin disponible en français : *Deux étés en Guyenne* est d'un intérêt primordial pour notre région, car il relate les périples de 1892 et 1893 consacrés à la découverte de la Haute-Corrèze, du Quercy, du Périgord et du Bordelais. Le style d'écriture de Barker est plein de qualités et même parfois d'une rare poésie. L'évocation de la nature, des paysages, mais aussi des bâtiments et des gens qu'il rencontre, est toujours fourmillante de détails, pleine d'un réalisme empreint d'un humour bienveillant et sensible. Barker a hérité de sa famille de peintres d'une profonde sensibilité d'observation et d'écriture, au point que nous puissions considérer qu'il décrit les lieux qu'il découvre tel un critique d'art commentant une toile de maître. Passionné de géographie, botanique, histoire, archéologie ou préhistoire, c'est en grand connaisseur qu'il nous fait part de ses observations, de ses visites, de ses découvertes... Il voyage essentiellement à pied, pour prendre le temps de la rencontre de l'autre, en longeant toujours au plus près les bords de la Dordogne, de la Vézère, de l'Isle et de la Dronne... À la manière d'un ethnographe, il observe les faits et gestes des petites gens et n'hésite pas à les questionner, à les écouter. Relatant ses discussions avec paysans, aubergistes, facteurs, colporteurs, rétameurs, forgerons, meuniers, cordonniers ou bateliers, il nous donne ainsi à voir un Périgord aujourd'hui oublié, que peu de voyageurs ont alors décrit. Outre les curiosités environnementales et architecturales qu'il nous dépeint avec talent, il nous offre surtout des témoignages d'une immense richesse sur la vie dans les campagnes à une époque où celles-ci s'ouvrent au monde et connaissent des transformations profondes... Il nous renseigne sur le décor, l'ambiance, les convives, la qualité du couchage, mais aussi et surtout sur la nourriture qu'on lui sert. Enfin, le morceau de bravoure de son dernier séjour chez nous, c'est la première descente de la Dronne en barque, avec 40 barrages franchis en 5 jours entre Tocane-Saint-Apre et Coutras, et une belle description des moulins

et villages rencontrés tout au long du parcours. Mais Barker est avant tout un voyageur hors du commun, fuyant les routes trop fréquentées et voulant découvrir par lui-même des territoires authentiques... Il nous livre avec *Deux étés en Guyenne* un récit d'une richesse exceptionnelle et reste le précurseur du tourisme anglais en Périgord, un des tous premiers à avoir laissé, tel Stevenson dans les Cévennes, une relation écrite de ses voyages. Ses écrits, témoignages ethnographiques autant qu'historiques ou géographiques, n'en étaient que plus injustement méconnus » (résumé de l'intervenant. Le texte complet est déposé à la bibliothèque).

Jean-Paul Socard présente la réédition du texte intégral de **Victoire la Rouge, roman de Georges de Peyrebrune**, aux éditions Cyrano : c'est une réédition de la première édition parue en 1883, avec des illustrations de Simone Gaillard et une préface de l'intervenant. « Qui fut Georges de Peyrebrune ? Une romancière native du Périgord (née en 1841 et morte à Paris en 1917). Elle partagea sa vie entre Chancelade et Paris. Elle fit partie de ces femmes qui, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, ouvrirent la voie à un certain féminisme. Entre 1880 et 1900, elle connut la célébrité et la notoriété. Elle fit partie du premier jury du Prix Femina en 1904. Son œuvre est importante (plus de 30 volumes) et variée par les thèmes qu'elle y aborde et les courants littéraires qui la traversent : le roman sentimental ainsi que le roman réaliste ou naturaliste. *Victoire la Rouge* raconte, comme beaucoup de romans de Peyrebrune, un destin de femme. Son action se situe en Périgord entre 1870 et 1880. On y trouve des références à l'histoire avec la mention de lieux exacts, des descriptions des mœurs et traditions de l'époque, mais surtout une image forte de la ruralité au travers du parcours de l'héroïne Victoire. Bien que fortement ancré en Périgord, ce roman n'a pas une simple valeur anecdotique et on ne saurait le réduire à un "roman régionaliste". C'est un texte "engagé" à sa manière, un plaidoyer pour davantage de respect, de justice et d'humanité envers cette pauvre fille des champs. Ce roman plut beaucoup, en son temps, à Octave Mirbeau qui le qualifie de "roman complet", qui souligne sa "vérité d'observation" ou encore "la beauté profonde de ses paysages" et sa composition "simple et savante". En effet tout s'y déroule comme dans un drame, une tragédie inexorable qui ne peut conduire qu'à la mort de l'héroïne. Ce roman est encore parfaitement lisible et constitue sans doute la meilleure "entrée" dans l'œuvre de Georges de Peyrebrune. En publiant ce roman, les éditions Cyrano rendent un bel hommage à une romancière injustement oubliée et permettent à toute personne intéressée par le patrimoine littéraire du Périgord de la découvrir aujourd'hui » (résumé de l'intervenant).

Plusieurs personnes critiquent les illustrations qui leur paraissent un peu inadaptées, en particulier la couverture. M. Egnell, directeur des éditions Cyrano, en assume la responsabilité : elles sont dues à une artiste bergeracoise et reflètent sa lecture du livre.

Martine Sombrun, avec la collaboration de Sylvie Marty, présente, avec une projection des illustrations de l'ouvrage, *Mon quartier du Pot-au-lait à Périgueux*. « Il s'agit de souvenirs d'enfance, écrits sous forme de petites chroniques de la vie quotidienne au cours des années 1950-1960 dans le quartier "Mondésir", plus connu sous la dénomination "quartier de l'hôpital". Les lieux et ses habitants y sont décrits avec la mémoire de la petite fille que j'étais : tout paraissait grand et plein d'attraits, parfois menaçant mais tellement fascinant ! Dans cet espace protégé de la circulation et de l'agitation du centre-ville, s'affairait tout un monde haut en couleur : le facteur, les commerçants ambulants, le "peyaro", et bien d'autres... Il y avait des enfants partout, des familles nombreuses, des chiens dans les rues ; la vie s'écoulait, entre école, catéchisme et vacances, les si longues vacances d'été ! Les pépés et les mémés veillaient sur les enfants, les mamans étaient très prises entre les courses, le potager, le poulailler, les lessives au lavoir de pierre, la cuisine et le ménage. On jouait avec les fleurs, les cailloux, les feuilles, les bâtons, on avait une imagination folle pour se créer un monde à nous : pas besoin de télé, d'ailleurs on ne savait pas que cela existait ! Descendre en ville était une expédition ; en remonter nécessitait un effort physique assez pénible, surtout avec des paniers pleins les jours de marché. Maintenant que tout a changé et que nous avons vieilli, nous le disons sans honte et avec nostalgie : c'était un paradis ! » (résumé des intervenants). Cet ouvrage a été publié aux éditions Pilote 24 par Martine Sombrun-Tesnière.

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

SÉANCE DU MERCREDI 1^{er} OCTOBRE 2014

Président : Gérard Fayolle, président.

Présents : 98. Excusés : 5.

Le compte rendu de la précédente réunion mensuelle est adopté.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées de livres

- Fourer (Guite), 2014. *Se souvenir de Montignac*, Geste éditions (don de l'auteur)

- Cocula (Anne-Marie) et Combet (Michel) (textes réunis par), 2014. *Châteaux, cuisines et dépendances*, Pessac, éd. Ausonius (« Archéologie des églises en Périgord autour de l'an mil : l'exemple de Vicq (Pressignac-Vicq) » (H. Gaillard) ; « Nouvelles données sur les abords des cathédrales d'Aire-sur-Adour et de Périgueux » (P. Calmettes) ; « Bilan des opérations archéologiques médiévales et modernes à Périgueux (cathédrale Saint-Front, à proximité de l'église de la Cité), Biron (château) – 2012 » (H. Mousset)) (don des auteurs)

- Collectif, 2009. *De Montferrand à Saint-Pétersbourg. Auguste Ricard de Montferrand (1786-1858)*, actes du colloque de Clermont-Ferrand, 17, 18 et 19 septembre 2008 (don de Thérèse Courtey).

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- Anonyme, [2014]. *Château de Biron. Livret de visite : l'archéologie d'un site castral*, Périgueux, éd. Conseil général de la Dordogne (2 exemplaires) (don Barbara Sibille)

- Moszkowski-Ouargli (Pauline), 2013. *La politisation des femmes de Beaumont-du-Périgord pendant la période révolutionnaire (1790-an III). Femmes libres*, mémoire de master 2 Histoire des Mondes modernes et contemporains, photocopie

- Note sur l'exécution de Buffarot, *La Gazette*, 18 août 1637, photocopie (don de Gérard Régiani)

- Roussot-Larroque (Julia) et Merlet (Jean-Claude), 2014. « La céramique du Bronze final en Aquitaine : éléments de synthèse », extrait de *Documents d'Archéologie Méridionale* (Dossier « Céramiques du Bronze final »), t. 35-2012 (copie Internet), avec des informations sur la céramique de La Roque-Saint-Christophe, la Morélie, Rouffignac, Fosse de l'Étang, la Fontanguillière.

REVUE DE PRESSE

- *Art et Histoire en Périgord Noir*, n° 138, 2014 : « Guerres de villes et guerres de Religion en Périgord » (A.-M. Cocula-Vaillières) ; « L'agonie de La Boétie (9-18 août 1563) » (P. Lévrier) ; « La vie et l'œuvre d'Auguste Dubet (1829-1907) » (A. Blondin) ; « La statue d'Étienne de La Boétie à Sarlat » (A. Legendre)

- *GRHiN*, CR 445, 2014 : « La vie quotidienne au Moyen Âge » (S. Breux-Pouxviel)

- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 110, 2014 : « Célébration de Buffarot » (R. Dronnet) ; plusieurs articles sur les célébrités périgordines de la Grande Guerre (Galmot, Poupelet, Claveille et Clergerie).

COMMUNICATIONS

Le président salue les nouveaux membres présents aujourd'hui. Le voyage en Sardaigne a été une réussite, sous la conduite éclairée de François Michel. Il en a été de même pour l'excursion sur le chemin des meulières à Saint-Crépin-de-Richemont sous la conduite de Maurice Cestac. De nombreuses personnes sont venues visiter notre hôtel et notre souterrain (sous la conduite de Brigitte Delluc) pendant les Journées du Patrimoine, avec une superbe exposition sur le peintre et caricaturiste, Lucien de Maleville, présentée par Thierry Baritaud (le musée d'art et d'archéologie et la bibliothèque de Périgueux ont organisé eux aussi une exposition sur Maleville). 5 nouveaux membres présentés par le conseil d'administration sont élus à l'unanimité. Brigitte et Gilles Delluc ont participé, dans Lascaux II et dans un restaurant de Laguiolle, au tournage d'une émission dans la série *De l'Art et du Cochon* qui sera diffusée le 2 et le 12 octobre sur Arte. Le 4 octobre, B. Delluc participera au colloque de Menton sur le thème « L'émergence de la transcendance dans l'art paléolithique. Sur le chemin du sacré ». Le 15 octobre, B. et G. Delluc feront une conférence pour l'association Teilhard de Chardin sur « L'Homme de Cro-Magnon, un humaniste avant la lettre ». Le 18, ils accueilleront un groupe de l'association Préhistoire du Sud-Ouest pour la visite du site de l'abri Cro-Magnon et de la grotte ornée de Commarque.

Estelle Bougard, conseiller scientifique et assistante du maître d'ouvrage du site de Cro-Magnon, et Gilles Delluc, conseiller scientifique, présentent une communication sur *Cro-Magnon, images et anecdotes*. L'abri Cro-Magnon était découpé entre plusieurs propriétaires. Il était occupé par des aménagements domestiques divers. Seule sa partie occidentale restait visible, visitée seulement par des préhistoriens ou des amateurs éclairés : Gilles Delluc y conduisait volontiers ses collègues et amis pour leur conter combien la découverte du site, en 1868, avait marqué une étape importante dans la reconnaissance de la préhistoire de l'Homme. Aujourd'hui le site est dégagé de tous les aménagements parasites et l'abri apparaît dans toute son ampleur, au sein du massif rocheux mis en valeur sous la direction du propriétaire Jean-Max Touron. La communication d'aujourd'hui est en quelque sorte un peu le fil conducteur de l'exposition servant d'introduction à la visite de ce site ouvert à la visite depuis le printemps dernier. Le premier point abordé par les intervenants met en vedette l'iconothèque de notre compagnie. C'est là que Gilles Delluc avait découvert il y a plusieurs décennies une gravure, due à Maurice Féaux. Elle montre qu'avant 1868 il y avait à Cro-Magnon un haut talus dominé par un abri béant ouvert sur la vallée. On le voyait de loin et c'est lui que l'on appelait le *Cro* (c'est-à-dire le trou, l'excavation, en occitan) Magnon. En 1868, l'extraction des sédiments du talus a amené

à la découverte des célèbres squelettes de Cro-Magnon sous un ancien abri complètement enfoui jusque-là, mais aussi à la chute de l'auvent de l'abri supérieur et à celui de l'abri inférieur : la falaise a reculé de plusieurs mètres et elle a complètement changé d'aspect. La première étude du site préhistorique a été menée en 1868 par un géologue, Louis Lartet, fils d'Édouard, et ses magnifiques dessins dans *Reliquiae Aquitanicae* permettent de rendre compte de ses observations scientifiques concernant ce site majeur. À la suite de cette première publication et depuis un siècle et demi, de nombreux préhistoriens se sont attachés à interpréter, à compléter ou à actualiser ces données. Avec humour, les intervenants font le bilan des travaux sur les squelettes découverts à Cro-Magnon et sur leur datation gravettienne, en mettant en évidence les erreurs ou fantasmes qui encombrant la littérature (le texte complet de cette communication a paru dans *BSHAP*, 2014, p. 267-286).

Alain Bernard présente ensuite l'ouvrage qu'il vient d'écrire aux éditions Sud Ouest : *Fantômes du Périgord*. Le plus souvent, les gens disent qu'ils n'y croient pas, mais, en fait, ils en ont un peu peur. Écrire un livre sur ce sujet était un peu un défi, qui l'a amené à rencontrer des personnes de toutes sortes dans des châteaux, dans des maisons, dans des couvents. Il a entendu parler de leberou, de chasse volante, d'une dame blanche emmurée au château de Puymartin, d'une apparition de la Vierge, de deux fantômes hantant les souterrains du château de Biron, de présences inquiétantes dans d'autres châteaux, d'un fantôme de Cro-Magnon à Lascaux. Il y a des gens qui croient à l'immortalité en enfouissant des dents de lait dans des murs. À Périgueux, une ancienne épicière serait restée si attachée à sa maison, qu'elle continuerait à hanter les occupants successifs. Il y a des maisons qui se refusent au point qu'elles sont revendues rapidement. Le résultat est un recueil de témoignages, présentés sans parti pris, montrant la variété des croyances dans notre département où les traditions sont encore très fortes.

Selon René Larivière, un de nos anciens collègues, au XIX^e siècle, à Terrasson, une femme racontait qu'elle voyait tous les ans un fantôme. Tous les ans elle était enceinte...

Gilles Delluc se souvient d'une histoire entendue à Saint-Pierre-de-Côle dans la famille Fargeau : un soir M^{lle} Deutsch de la Meurthe entend frapper à sa porte. Elle ouvre et voit un individu au visage déformé par un affreux rictus. Il tient à la main une bougie avec un écriteau pendant à une ficelle : « Je me suis décroché la mâchoire ».

Après accord du conseil d'administration de notre compagnie, Pierre Besse annonce **la mise en ligne, sur le site de la SHAP, des notices de l'abbé Brugière**. Le point de départ est l'exemplaire conservé dans nos archives (fonds Pommarède) : les notices concernent la quasi-totalité des paroisses à la fin du XIX^e siècle. Déjà une dizaine de cantons ont été transcrits par des

associations. Le travail de Pierre Besse n'est pas une transcription des notices de l'abbé Brugière, mais une numérisation intégrale des documents originaux permettant à chacun de procéder à tous les relevés, recoupements ou contrôles nécessaires. « Dans les années 1890-1895, l'abbé Brugière, curé de Coulounieix puis chanoine à Saint-Front, a rassemblé une énorme documentation sur l'ensemble des paroisses du département. Cette œuvre manuscrite représente plus de 5 000 pages regroupées sous le titre *L'ancien et le nouveau Périgord*. Les notices, plus ou moins détaillées, sont organisées selon un plan général : la carte de la paroisse ; la liste des lieux-dits ; la liste des maires et des curés ; des informations géographiques, géologiques, démographiques ; des notes sur l'économie et les cultures ; la description de l'église et du presbytère ; les coutumes ou superstitions ; des indications archéologiques ; des cotes de documents aux Archives départementales ; des relevés généalogiques dans les registres paroissiaux (souvent dus à F. Villepelet) ; quelques dessins à la plume. Ce document, à la base de nombreuses monographies communales, est fréquemment consulté à notre bibliothèque, aux Archives diocésaines ou aux Archives départementales. L'exemplaire de la SHAP, qui fait partie du fonds Pommarède, a été numérisé par Pierre Besse. Il a regroupé les photos sous la forme de fichiers au format PDF (un fichier par paroisse). Ces fichiers sont accessibles sur le site www.shap.fr et mis à disposition des chercheurs et de tous ceux qui souhaiteront les transcrire. L'original est ainsi préservé de trop nombreuses manipulations qui contribuent à une lente dégradation » (résumé de l'intervenant).

Le président remercie très vivement Pierre Besse pour ce magnifique travail de bénédictin au service des chercheurs : au moins 200 heures de travail pour la prise des photographies, leur traitement et leur classement.

Pierre Besse rappelle que, sur notre site, il y a une rubrique très utile : « Livres numérisés ». C'est le cas des *Annales agricoles de la Dordogne*, ancêtre du *BESHAP*.

On signale que les Amis de Sarlat ont déjà publié la transcription de plusieurs communes autour de Sarlat et que le GRHiN de Nontron a transcrit plusieurs cantons autour de Nontron.

Un remerciement unanime est adressé à Sophie Bridoux-Pradeau, qui donne, au téléphone, toutes les informations nécessaires pour travailler sur notre site Internet qui est très apprécié.

Michel Massénat présente ensuite son livre *Si Cherveix-Cubas nous était conté*, édité par l'association « Hautefort, notre patrimoine » en 2014. L'intervenant se présente comme un ingénieur à la retraite, pas comme un historien. Il est originaire de Cherveix-Cubas et ses premières recherches ont concerné la généalogie de sa famille. C'est ce qui l'a amené à rectifier des erreurs ou des équivoques. « L'histoire de ce qui est aujourd'hui une petite

commune, Cherveix-Cubas, d'apparence monolithique, est intéressante, étrange et complexe. Les trois paroisses d'origine qui la composent, Saint-Martial-Laborie, Cherveix et Cubas, toutes trois d'origines aussi anciennes, ne furent pas toujours intimement liées, bien au contraire. Imagine-t-on aujourd'hui que la "frontière" entre Cherveix et Cubas a pu symboliser, à une époque, la limite entre Aquitaine et Limousin ? Et pourtant, au lendemain de la Révolution française, dès la création des départements en 1790, on trouve la commune actuelle, écartelée entre deux départements. Cherveix et Saint-Martial-d'Hautefort sont alors communes du canton d'Hautefort et du district d'Excideuil, département de la Dordogne (ex Périgord), alors que Cubas, comme Boisseuilh et Saint-Mesmin, sont communes du canton de Génis et du district de Faubourg-Égalité (Uzerche aujourd'hui), du département de la Corrèze. Ce n'est qu'en 1800 que l'éclatement aura lieu avec disparition du canton de Génis et ventilation de ses communes entre les cantons d'Excideuil et d'Hautefort. Et ce n'est qu'en 1829, sous Charles X, que naîtra la commune actuelle de Cherveix-Cubas. Mais cette naissance se fera aux forceps et les marques en subsistent encore, au moins dans les mentalités... En subsiste toujours une trace remarquable, au travers de cette route 704 qui, en partie au moins, fut route gauloise, puis voie romaine du réseau d'Agrippa, puis enfin napoléonienne, avant de devenir nationale puis départementale. C'est, entre autres, cette voie, dite Napoléon, qui est à l'origine de l'idée de ce livre. Où passait-elle exactement dans Cubas, où traversait-elle la rivière ?... Mais l'élément déclencheur de cette étude reste la petite église de Cubas. Est-elle du XII^e siècle, comme on peut le voir écrit parfois, de l'époque de ce fameux prieuré dont il ne reste plus rien aujourd'hui ? Il n'en est rien, elle fut reconstruite en 1839 à l'emplacement et avec les matériaux de la précédente qui, elle, était bien du XII^e siècle mais qui s'effondra de vétusté en 1836. La rivalité endémique entre Cherveix et Cubas fut ravivée par leur réunion culturelle de 1804 puis administrative de 1829, mais surtout par les opinions politiques alors divergentes entre les deux communautés, l'une dite républicaine, l'autre dite réactionnaire. Ceci se traduira par des querelles. Querelles de clochers, on ne peut mieux dire puisque les églises en sont au premier plan et que l'on faillit bien en construire une quatrième vers 1894, en vue de fédérer les populations. Les querelles se poursuivront avec les cimetières, en particulier la remise en cause de celui de Cubas, que les gens de Cubas ne voulurent jamais abandonner, après la construction du cimetière communal à Cherveix. Querelle également autour d'une privation de prêtre, qui ira jusqu'à conduire à la création d'un temple protestant. Autant donc d'histoires, de querelles, d'escarmouches, amusantes aujourd'hui, et qui servirent de grands auteurs comme Eugène Le Roy et son histoire *Les gens d'Auberoque*. Heureusement, il y eut aussi de grands projets fédérateurs et on ne peut que louer l'intelligence des conseillers d'alors, de tous bords, qui surent ériger en leurs temps de belles écoles pour

tous, dignes de ce nom et parfaitement centralisées. Les guerres arrivèrent et achevèrent l'union de ces paroisses, sœurs ennemies, en cette délicieuse actuelle commune de Cherveix-Cubas » (résumé de l'intervenant).

Vu le président
Gérard Fayolle

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

ADMISSIONS du 15 septembre 2014. Ont été élues :

- M^{me} Colette Gillibert, 15, rue Christophe-Colomb, 24000 Périgueux, présentée par M^{me} Marie-Rose Brout et M. le président ;
- M^{me} Chantal Philot, rue Edison-Prolongée, 24750 Boulazac, présentée par M^{me} Marie-Rose Brout et M. le président ;
- M^{me} Odile Rabot, 11, rue Christophe-Colomb, 24000 Périgueux, présentée par M. le président et M. le vice-président ;
- M^{me} Geneviève Reveillas, 16, rue Ernest-Guillier, 24000 Périgueux, présentée par M^{me} Marie-Rose Brout et M^{me} Marie-Noëlle Reymondie.

ADMISSIONS du 24 novembre 2014. Ont été élus :

- M. Marc Bonnefond, Le Bouc du Bois Joli n° 1190, 24330 Saint-Laurent-sur-Manoire, présenté par M. le président et M. le vice-président ;
- M^{me} Solange Cheyrou, La Croix des Têtes, 24390 Badefols-d'Ans, présentée par M. le président et M. le vice-président ;
- M^{me} Cécile Courtiade, 16, rue de l'Alma, 24000 Périgueux, présentée par M. Dominique Audrierie et M^{me} Martine Balout ;
- M. Jacques Lalande, 1, rue des Petites Alpes, 24750 Champcevinel, présenté par M^{me} Irène Lavaure et M. Francis Lavaure ;
- M. Christian Lécuyer, Pomerède, 24420 Mayac, présenté par M^{me} Annie Herguido et M. le président ;
- M. Denis Marsoulaud, 59, rue d'Ermont, 95390 Saint-Prix, présenté par M. le président et M. le vice-président ;
- M. et M^{me} Martine et Michel Massénat, Résidence Les Arcades A3, 91160 Longjumeau, présentés par M. Philippe Charieras et M. Claude Chevalier ;
- M. André Mertens, Le Mas, 24120 Villac, présenté par M. Thierry Baritaud et M^{me} Jeannine Rousset ;
- M. Jean-Louis Montagut, 48, rue du Four, 24600 Ribérac (réintégration) ;
- M. Alexis Ollivier, 22, rue des Boulangers, 75005 Paris, présenté par M. le président et M. le vice-président ;
- M. et M^{me} Antoine Ortoli, 17-19, place Francheville, 24000 Périgueux, présentés par M^{me} Brigitte Delluc et M. Gilles Delluc ;
- M^{me} Léa Sanchez, 25, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, 75005 Paris, présentée par M. le président et M. le vice-président.

PROGRAMME DE NOS RÉUNIONS

1^{er} trimestre 2015

7 janvier 2015

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Sicaire Dardan : un Brantômais célèbre malgré lui*
2. Jean-Jacques Gillot : *Itinéraires de quelques prisonniers de guerre du Périgord*
3. Corinne Marache : *Richesse et pauvreté aux champs en Périgord au temps de Jacquou le croquant*

4 février 2015

1. Gilles et Brigitte Delluc : *Le Périgordin Poumiès de la Siboutie, témoin de l'exécution du maréchal Ney*
2. Sophie Miquel : *Les collections de Prosper Cyprien Brard*
3. Mélanie Lebeaux : *La porte gothique du château de Vairaignes retrouvée à Gloucester, États-Unis*

4 mars 2015

1. Assemblée générale, rapport moral, rapport financier
2. Gilles et Brigitte Delluc : *L'exceptionnelle grotte ornée de Fronsac à Vieux-Mareuil*
3. Pierre Martial : *Le Périgourdin Justin de Selves (1848-1934), ministre des Affaires étrangères, préfet de la Seine, président du Sénat*

ÉDITORIAL

Diversité des recherches

Notre compagnie poursuit sa très ancienne tradition en ouvrant les colonnes de notre *Bulletin* à des auteurs aux préoccupations les plus diverses. Ce qui d'ailleurs est tout à fait normal et souhaitable, la recherche historique ne devant s'interdire aucun territoire.

Le présent *Bulletin* témoigne de cette aptitude à explorer et à faire connaître divers aspects de notre passé. Nous poursuivons la publication de la magistrale étude de Vincent Marabout sur l'architecture rurale et villageoise en val de Dronne. Il nous en fournit une très complète rétrospective depuis le XVI^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle et nous permet d'apprécier, grâce aux mutations des constructions, les évolutions de toute une société rurale sur ce que Braudel appelait les « temps longs de l'histoire ».

Nous bénéficions d'un autre point de vue sur notre passé avec les travaux de Maurice Cestac sur les meulrières de Saint-Crépin-de-Richemont. Nous pouvons ainsi découvrir les techniques qui, dans un passé très lointain, permettaient le progrès de sociétés agricoles qui affirment ainsi leur aptitude à maîtriser la nature et à en tirer des richesses. Dominique Audrerie nous rappelle l'intérêt de la visite que nos collègues ont effectuée sur le site.

Autre visite, fort différente, celle de la Sardaigne décrite par Marie-Aude Besombes et François Michel. Ce dernier a démontré une fois encore sa compétence d'organisateur de voyages attrayants et enrichissants.

Nous faisons un grand pas de plus dans la diversité avec les curieuses enquêtes de Roux-Fazillac sur le Masque de fer ! C'est le travail, comme toujours très approfondi, de Brigitte et Gilles Delluc qui nous éclaire sur ce point surprenant.

Mais nous découvrons encore, avec Jean-Michel Linfort, un nouveau territoire de l'historien : ce passionné de sport cycliste étudie les liens qui unissent le Périgord et le Tour de France. Nous faisons ainsi entrer l'histoire du sport dans nos travaux, histoire du sport, de ses vedettes, de ses problèmes et aussi vision d'un monde des années cinquante où la petite reine, la bien nommée, jouait un rôle essentiel dans la vie quotidienne¹.

La présentation de la carte archéologique de la Gaule consacrée à Périgueux, par François Michel, très riche et très attendu document, et celle d'un monument de notre petit patrimoine rural, par Catherine Schunck, complètent ce *Bulletin* avec les rubriques habituelles.

Nous remercions tous nos collègues qui assurent ainsi la richesse de cette publication.

Gérard Fayolle

1 Voir notes de lectures du présent *Bulletin*.

La maison rurale et villageoise en val de Dronne du XVI^e siècle au début du XX^e siècle

3^e et dernière partie

par Vincent MARABOUT*

voir 1^{re} et 2^e parties, *BSHAP*, t. CXLI, 2014, p. 181-216 et 347-378.

VIII. Dépendances

Le thème des dépendances du logis se limitera ici aux principaux bâtiments qui composent les exploitations agricoles rencontrées sur l'aire d'étude.

Les fermes du val de Dronne, outre le logis, offrent quantité de bâtiments destinés essentiellement à abriter et protéger bêtes et biens : étables en tout genre pour le bétail, les animaux de labour, de charroi, granges et fenils pour le stockage des récoltes, bûchers pour le bois de chauffage, cuiviers voire chais, remises pour l'outillage agricole, hangars pour les véhicules les plus volumineux, bref, les éléments classiques de l'économie agraire de la France préindustrielle. Nous nous bornerons ici à évoquer les poulaillers et porcheries,

* Chercheur, service de la Conservation du patrimoine départemental, Conseil général de la Dordogne. Cf. plan de l'article en annexe.

les séchoirs à tabac, puis les pigeonniers après nous être arrêtés un temps sur les granges-étables, principales dépendances de ces fermes.

1. Granges et étables

Sur le territoire étudié comme sur une grande partie du département et au-delà, la grange est presque systématiquement associée à l'étable à vaches au sein d'un seul et même bâtiment. Il en existe deux types également identifiés en Poitou-Charentes¹ et en Lot-et-Garonne².

Le premier, le moins répandu, est bâti sur un plan proche du carré. Les accès sont situés sur le pignon. Des poteaux séparent une nef de ses bas-côtés au sol légèrement plus bas.

Le second type se développe selon un plan rectangulaire. Les portes de la grange et de l'étable s'ouvrent dans le mur gouttereau. Les fermes de la charpente reposent sur les maçonneries et non sur des poteaux.

Nous l'avons vu, ces deux modèles peuvent être associés à des logis pour composer des fermes au parti homogène.

a. Granges-étables à nef

Les granges à nef sont de vastes bâtiments construits avec les matériaux disponibles localement. Moellons de calcaire liés à la terre maçonne et chaînes en pierre de taille pour la plupart, le secteur de la Double offre cependant quelques exemples élevés en pan de bois hourdi au torchis tels Le Bétoux, à Saint-Michel-Léparon, ou La Moulinasse à Saint-Michel-de-Rivière. Quelques-unes de ces granges à ossature bois possèdent un auvent en façade comme dans les Landes ou en Lot-et-Garonne (fig. 25). Les toitures sont invariablement à deux pans et la couverture est en tuile creuse. Certaines granges arborent une demi-croupe en tuile plate (Épeluche à Comberanche-Épeluche), ou en tuile creuse comme sur la grange de Picandine, à Lisle. Parfois, la croupe correspond à la largeur de la nef (grange-étable du manoir de Cheyliac à Vendoire). Pour d'autres, la pointe du pignon est percée de fuiées qui ouvrent sur des cages à pigeon (Le Grand Maine à Saint-Aulaye). Les granges liées à de grands domaines présentent souvent un décor de génoises à un ou plusieurs rangs (Le Pauly à Chassaignes) courant parfois sur le rampant des bas-côtés comme à Picandine, grange déjà citée (fig. 26).

En général, la porte charretière qui ouvre sur l'aire à battre est située au milieu de la façade, flanquée de chaque côté de celles des étables, beaucoup plus réduites. Cette disposition commande les divisions intérieures. L'espace central, véritable vaisseau puisqu'il se développe du sol au toit, est bordé d'une

1. RENAUD-ROMIEUX, 1998, p. 202-203.
2. MOUSSET, 2004.



Fig. 25. Grange à auvent. Exemple rare en val de Dronne, un auvent (aussi appelé « balet ») précède la porte de la grange. L'Amouroux (La Roche-Chalais / Saint-Michel-Léparon).



Fig. 26. Grange à nef. Grange-étable édifée en moellon et pierre de taille. Une demi-croupe en tuile creuse domine le pignon. Picandine (Lisle).

série de poteaux massifs. Selon leur nombre, ils forment trois ou quatre travées et portent les fermes de la charpente. Celles-ci sont toujours triangulées de façon classique, avec entrain, poinçon et arbalétriers. Un cloisonnement en planche (cornadis) et l'alignement des mangeoires de pierre ou de bois séparent nef et stabulations. Les étables s'étendent sous les bas-côtés. Elles sont composées de stalles pouvant accueillir dans certains cas une quinzaine de bovidés. Des panneaux amovibles ferment l'accès aux mangeoires. Certaines de ces étables

latérales étaient conçues pour abriter des ovins. Un plancher couvre les étables. Il forme la base de la grange ou du fenil où sont stockés paille et foin. Les exemples de grange-étable à nef avec deux bas-côtés sont assez rares. Dans la plupart des cas, elles participent à l'exploitation de domaines importants et voisinent châteaux, manoirs ou maisons de maître (Le Pauly, Cheyliac, Le Grand Maine, Tinteillac). Il existe des édifices plus modestes à un seul bas-côté ou présentant une forte dissymétrie de l'ensemble, comme le montrent les exemples rue de Bel Air à Saint-Aulaye, ou La Blérétie à Ponteyraud (fig. 27). Nous avons rencontré un seul exemple de grange à étage³ dont le modèle peuple l'est de la Dordogne et la Corrèze : la grange déjà évoquée de Picandine à Lisle. Elle possède un plancher qui divise l'espace central en deux niveaux. On accède au second (la grange proprement dite) par un escalier en bois établi contre le parement intérieur du pignon. Une partie de la cage est en torchis.

Ces granges-étables à nef existent vraisemblablement dès le XVI^e siècle, bien que les cas rencontrés couvrent les XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Leur conception rappelle le modèle de la grange monastique ou grange aux dîmes médiévale, adaptée ici pour une polyvalence fonctionnelle mais où prédomine l'exploitation céréalière. Des granges de conception tout à fait similaire, dont certaines datées du XIV^e siècle, ont été identifiées en Côte-d'Or⁴. Elles soulignent la large diffusion du modèle. La raréfaction et donc



Fig. 27. Grange à nef asymétrique pourvue d'un seul bas-côté. La Blérétie (Ponteyraud).

3. Il est à noter que tous les intérieurs des granges rencontrées n'ont pas été systématiquement visités.

4. BECK, 1989.

la cherté des bois longs, nécessaires à la construction de ce type de bâtiment, a certainement contribué à son déclin dès la fin du XVIII^e siècle. Le problème posé par l'approvisionnement en bois longs a favorisé l'expansion des granges-étables « classiques », c'est-à-dire sans poteau et à accès en gouttereau.

b. Granges-étables allongées

Ce type de dépendance est édifié sur un plan rectangulaire. Là encore les matériaux dominants restent le moellon de calcaire pour les murs et la tuile creuse pour le toit. Cependant, des granges-étables édifiées tout ou en partie avec de la pierre de taille ont été rencontrées dans les zones où ce matériau était aisément accessible. Dans tous les cas, ces bâtiments finement appareillés ont été construits dans la seconde moitié du XIX^e siècle à proximité des lieux d'extraction, comme dans les environs de Brantôme. Les accès de ces granges-étables sont en gouttereau (fig. 28), mais cette règle n'est pas absolue puisque quelques bâtiments présentent des ouvertures en pignon sans pour autant relever du modèle précédent. Lignères (Saint-Just), Les Maureloux (Tocane-Saint-Apre), Les Rivières (Saint-Victor) ou encore La Rizonne (Vanxains) montrent ce type d'accès (fig. 29). Cela suppose un développement en largeur important. Les exemples à étable double sont plus rares que ceux à étable simple. Contrairement au type à nef, les fermes de la charpente reposent au sommet des murs gouttereaux. Pour un gain de volume, leur entrain est parfois retroussé. Le système fenil sur étable est identique à celui du type précédent. L'étendue de l'étable limitée à la largeur du pignon en restreint les capacités d'accueil à 6 têtes tout au plus, 12 dans le cas d'étables doubles. Une porte fenièr domine souvent celle de l'étable dans les modèles les plus récents, c'est le cas, par exemple, d'une dépendance sise avenue des Acacias à Ribérac. Quelques cas de fermeture du fenil par une cloison oblique en planches ont été observés, principalement à Agonac. Une porte centrale permet alors l'accès au fourrage pour sa distribution dans les mangeoires.



Fig. 28. Grange-étable allongée à accès en gouttereau et étables doubles datée de 1790. La Vaure (Champagne-et-Fontaine).

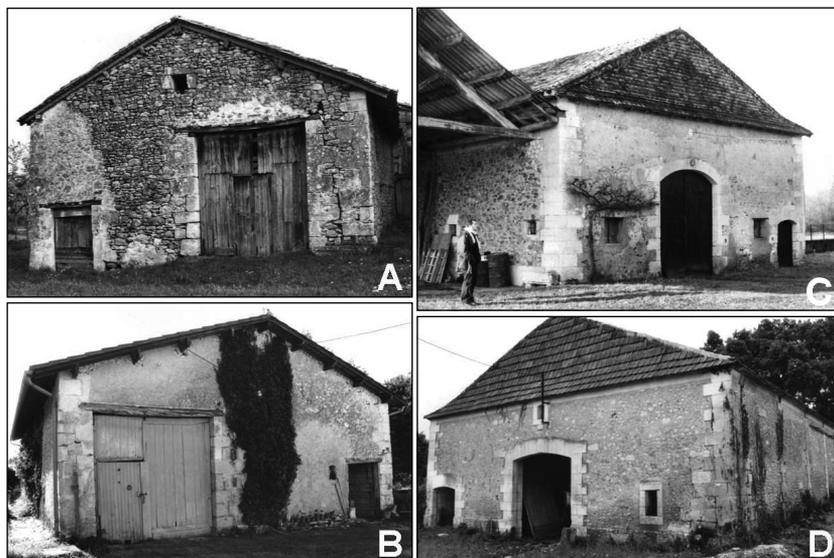


Fig. 29. Granges allongées à accès en pignon. A : Lignières (Saint-Just), B : Les Rivières (Saint-Victor), C : La Rizonne (Vanxains), D : Les Maureloux (Tocane-Saint-Apre).

Ce type de grange-étable est le plus courant. Si quelques témoins sont anciens et contemporains des exemples du premier modèle, c'est-à-dire des XVII^e et XVIII^e siècles, une majorité d'édifices sont de la seconde moitié du XIX^e siècle. Nombre de ces bâtiments portent l'année de leur construction. Ces millésimes gravés sur les clefs des portes charretières constituent l'essentiel des dates portées relevées sur l'aire d'étude. Si le type à nef ne présente pas d'évolution perceptible à travers les exemples rencontrés, le modèle allongé voit quelques transformations liées à la mise en œuvre. Ainsi on remarque la généralisation de l'arc segmentaire en lieu et place du linteau de bois qui couvrait aussi bien la porte de la grange que celle de l'étable. Plus exactement, le linteau n'a pas été abandonné, il a simplement été masqué en façade par un arc. Avant le XIX^e siècle, seuls les bâtiments agricoles des grands domaines usaient de l'arc en couverture des ouvertures. Cet arc était alors en plein-cintre (grange du château de Narbonne à Saint-Just). Dernière évolution, au début du XX^e siècle, de petites granges-étables, toujours sur le même modèle, sont édifiées en parpaings de béton, mais conservent des encadrements de baies en pierre de taille. La charpente est en pin et les assemblages moisés, charpente que l'on observe également sur des édifices plus anciens au toit restauré (Les Maureloux à Tocane-Saint-Apre). Comme dans la plupart des régions françaises qui abritent le modèle, ces granges-étables, à part quelques cas isolés, ne sont plus construites au-delà de la seconde guerre mondiale. La seconde moitié du XX^e siècle ouvre sur une ère de généralisation de la mécanisation

et d'industrialisation de la production rendant obsolète les anciens modes de stockage et d'abri de l'outillage, des produits de l'agriculture et du bétail. Aussi, nombre de ces bâtiments sont aujourd'hui réaffectés notamment en habitation.

2. Poulailers et porcheries

Les étables secondaires destinées au petit bétail et aux volailles ne présentent pas de caractéristiques architecturales particulières. Ce sont des édicules peu développés, rectangulaires, bas et aux ouvertures réduites. Ils sont souvent construits en appentis contre des bâtiments plus importants ou forment une aile depuis un logis ou une grange. Ils sont alors coiffés d'un toit à longs pans. Au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle se généralise un édicule indépendant. Il est constitué d'une partie inférieure abritant plusieurs étables à cochons, parfois accompagnées d'une petite écurie pour un âne ou un mulet et, au-dessus, d'un espace réservé aux poules. Cette partie supérieure présente, en façade, une claire-voie formée d'un treillage en lattes de bois. L'ensemble est couvert en appentis. La Reinerie à Nanteuil-Auriac-de-Bourzac (fig. 30), Le Grand Maine à Saint-Aulaye ou Le Rapt à Lusignac offrent ce type d'édicule. À la même époque, des ensembles porcherie-poulailler-écurie plus développés voient également le jour. Leur structure homogène et symétrique témoigne d'une conception savante et déjà standardisée des bâtiments d'exploitation. Une métairie du château de Ramefort à Valeuil montre cette rationalisation de l'élevage.



*Fig. 30. Modèle standard de porcheries-poulailers.
La Reinerie (Nanteuil-Auriac-de-Bourzac).*

3. Séchoirs à tabac

Les séchoirs à tabac participent de l'identité du paysage par leur silhouette étroite et allongée aisément reconnaissable. Ils sont les témoins d'une activité récente au regard de l'économie rurale locale, mais déjà pratiquement morte aujourd'hui. Sur l'aire d'étude, à de rares exceptions près, la culture du tabac a disparu. Prisé en France dès la seconde moitié du XVI^e siècle et cultivé par le chevalier Vivens à partir de 1637 dans le Lot-et-Garonne, le tabac gagne tout le Sud-Ouest au XVIII^e siècle⁵. En Dordogne, la culture du tabac n'est autorisée qu'à partir de 1859 sur 144 communes dont 35 pour l'arrondissement de Ribérac⁶. Elle s'intensifie après la crise du phylloxéra et devient, par endroits, une culture de substitution qui tend à remplacer la vigne.

La conception des séchoirs traditionnels favorise la dessiccation du tabac, phase essentielle mais délicate du processus de fabrication. Elle se réalise grâce aux matériaux et à l'aération du bâtiment. Les séchoirs de l'aire d'étude sont construits sur un plan rectangulaire et généralement axés nord-sud pour un ensoleillement homogène de l'ensemble, mais cette dernière règle est loin d'être stricte (fig. 31). Structurés par une ossature bois, parfois établie sur solin et lambrissée, ils sont dotés d'évents. Ces volets sont réglables et permettent la gestion des flux d'air à travers les feuilles de tabac mises à la pente. Le séchage doit s'effectuer ni trop lentement, ni trop rapidement. Le pignon méridional abrite une large porte à deux vantaux. Le toit, à longs pans, est couvert en tuile mécanique et peut également accueillir des ouvertures. Les exemples observés, autour d'une trentaine pour le secteur qui n'est pas un centre de



Fig. 31. Séchoir à tabac. Le Breuil (Saint-Victor).

5. MAZEL, 2006.
6. ADD, 7 M 29.

production, datent essentiellement de la première moitié et du milieu du XX^e siècle, plus précisément des années 1920 et 1940-1950, qui respectivement voient l'intensification de la tabaculture, puis le véritable âge d'or du tabac périgordin. Actuellement, la plupart des séchoirs ont été réaffectés en remise ou sont devenus des hangars par dépose de tout ou partie du lambris.

4. Pigeonniers

Le droit de pigeon, privilège de la noblesse, disparaît à la Révolution. Dans les faits, ce droit tombe en désuétude bien avant la fin du XVIII^e siècle. Dès lors, nombre de propriétaires plus ou moins aisés construisent des édifices aux caractères variés pour l'élevage du volatile. Alors que les colombiers proposaient une solution pour récupérer la fiente riche en phosphates et donc précieuse pour l'amendement des cultures (la colombine), le pigeonnier, sous toutes ses formes⁷, se justifie essentiellement pour la consommation du pigeon dont la chair est très appréciée. Dans l'architecture vernaculaire, le pigeonnier se rencontre rarement seul (fig. 32). Le plus souvent il domine une autre



Fig. 32. Pigeonniers et fuies. A : Tenailles (Saint-Martin-de-Ribérac), B : Champagne (Vanxains), C : Fournieux (Tocane-Saint-Apre), D : Le Colombier (Grand-Brassac), E : Corneguerre (Grand-Brassac).

7. Voir à ce propos l'approche typologique réalisée par le CAUE Dordogne (CAUE DORDOGNE, 2000, p. 11-19).

construction : un logis dont il occupe l'angle, une grange qu'il jouxte (Tenailles à Saint-Martin-de-Ribérac) ou qu'il domine (Champagne à Vanxains), voire un puits qu'il coiffe (Fournieux à Tocane). Dans la plupart des cas, c'est un édicule approximativement cubique surmonté d'un toit en pavillon. Une ou plusieurs de ses faces sont percées de fuies parfois accompagnées de tablettes d'envol. Certains pigeonniers sont circonscrits par une randière, rebord saillant et concave qui en interdit l'accès aux prédateurs comme au Colombier à Grand-Brassac. L'intérieur n'est constitué de boulins que dans les modèles les plus développés. Souvent, le pigeonnier se manifeste uniquement par la présence des fuies visibles sur des pignons ou au sommet des angles des granges et des logis (Corneguerre à Grand-Brassac). Leur nombre varie d'une paire ou d'un triplet ouvrant sur une cage en bois, cas le plus fréquent, à une soixantaine de trous d'envol qui sont autant de boulins à l'air libre comme sur la grange du château de Narbonne à Saint-Just.

IX. Éléments et décors d'architecture

1. Égouts et couronnements

Sur l'espace inventorié, la transition entre le mur des maisons et le toit offre trois types de mise en œuvre : le chevron débordant, la génoise et la corniche (fig. 33).

Le débord des chevrons de la charpente est le système le plus ancien et le plus courant. Il s'observe sur près de la moitié des édifices repérés. Dans le cadre d'un égout libre (sans gouttière ni chéneau), l'avancée du toit sur le nu du mur permet le déversement des eaux de pluie au-delà des maçonneries d'autant plus lointainement que l'avant-toit est développé. Sur certains toits, principalement au niveau des croupes qui accusent une forte pente, le débord est assuré par des coyaux, pièces de bois obliques prolongeant les chevrons

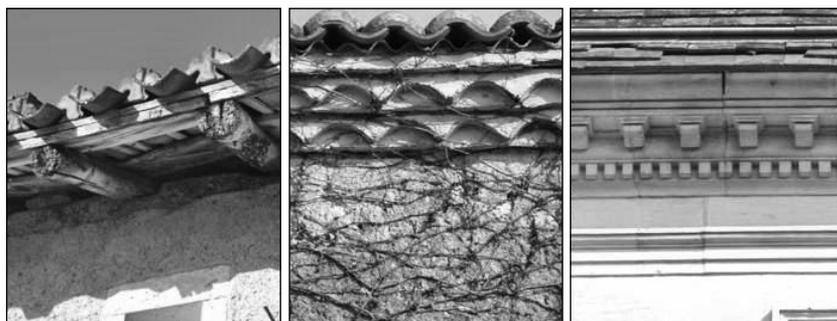


Fig. 33. Types d'avant-toits. Chevrons visibles, génoises et corniches assurent la transition entre le mur et le toit.

tout en adoucissant la pente. Cet usage forme ce qu'on appelle également un égout retroussé et donne à la base du toit un aspect concave qui ne manque pas de pittoresque.

La génoise est un élément de fermeture du toit. En cela elle surplombe le mur et double l'avant-toit par dessous. Elle est formée d'un ou plusieurs rangs de tuiles creuses renversées et remplies de mortier. Cet assemblage, dont l'intérêt est autant décoratif que fonctionnel, se rencontre sur plus d'un quart des habitations recensées. Les génoises à un rang et à deux rangs se partagent à part quasiment égale cette proportion. Les toits fermés avec trois rangs de génoise sont rares, moins de 1 % des édifices à génoise, et ne s'observent que sur des habitations cossues. En règle générale, plus le mur à protéger est haut et plus la génoise comporte de rangs. L'usage de la génoise ne concerne pas uniquement les logis. Nombre de granges en sont pourvues, même le long des rampants. Ce sont en général des bâtiments rattachés à des domaines agricoles importants à la tête desquels trône une maison de maître voire un manoir ou un château. Comme son nom l'indique, la génoise est d'origine latine. Elle semble avoir conquis la Provence à partir du XVI^e siècle, sous le nom de *genouveso*, pour s'étendre ensuite à toute la France méridionale⁸. Apanage des édifices prestigieux dans un premier temps, elle ne gagne pas l'architecture paysanne avant la fin du XVII^e siècle, voire plus tardivement encore les édifices les plus modestes.

Contrairement à la génoise, la corniche n'est pas un système de fermeture du toit mais se pose comme moyen de couronnement du mur. Si la génoise se conjugue presque exclusivement avec le moellon de calcaire, la corniche s'associe de préférence avec la pierre de taille. Lorsqu'elle règne sur un mur en moellon, celui-ci est toujours enduit. Dans l'habitation ordinaire, la corniche n'apparaît pas avant la fin du XVIII^e siècle. Comme pour la génoise, elle se manifeste d'abord sur les édifices cossus pour se répandre ensuite aux constructions mineures. Sur l'aire d'étude, présente sur près de 30 % des édifices du corpus, la corniche est essentiellement un phénomène urbain et caractéristique du XIX^e siècle. À la charnière des XIX^e et XX^e siècles, son usage est généralisé en ville. Dans la hiérarchie des signes architecturaux, la corniche se place devant la génoise. Nombre d'édifices l'adoptent en façade et réservent la génoise aux côtés moins visibles. Les corniches montrent une large variété de profils. Le plus simple propose un chanfrein droit. Le plus complexe s'observe sur de véritables entablements d'inspiration classique avec frise et corniche à cimaise, larmier et denticules selon un vocabulaire issu de modèles nationaux. La diffusion des chéneaux recouverts de zinc a favorisé l'emploi de la corniche qui les dissimule facilement.

8. BOYER, 1984.

2. Baies, façades et galeries

La forme et le décor des baies concourent largement à l'estimation des dates de construction d'un édifice. Pour le secteur étudié, les exemples médiévaux sont uniquement urbains et appartiennent toujours à des édifices bâtis par l'aristocratie, seul groupe social susceptible de construire des habitations capables de durer. Tous les exemples, à part le cas isolé de Paussac et quelques éléments tenus à La Tour-Blanche, sont situés à Brantôme. Ils s'intègrent au sein d'un ensemble plus large récemment dénommé « modèle périgourdin » témoignant de « langages architecturaux vernaculaires [...] déjà fermement installés dès avant le XIII^e siècle⁹ » et s'exprimant parfois jusqu'au XVI^e siècle. Ce sont des fenêtres multiples composées d'arcs échantés dans le linteau et reposant sur une ou plusieurs colonnettes telle la baie quadruple de l'hôtel Saint-Pierre, et celles de maisons impasse du Minage ou rue Gambetta, toutes dans le secteur intra-muros (fig. 34). C'est également à Brantôme que s'observent les rares formes gothiques qui ornent des bâtiments civils, comme la baie à réseau visible au n° 7 de la rue Jousain et attribuable au XIV^e siècle. Elle témoigne du phénomène de standardisation propre aux formes gothiques dites « françaises » et marques de l'expansion du pouvoir capétien. L'exemple de la rue Jousain montre également l'adaptation au nouveau canon qu'est la

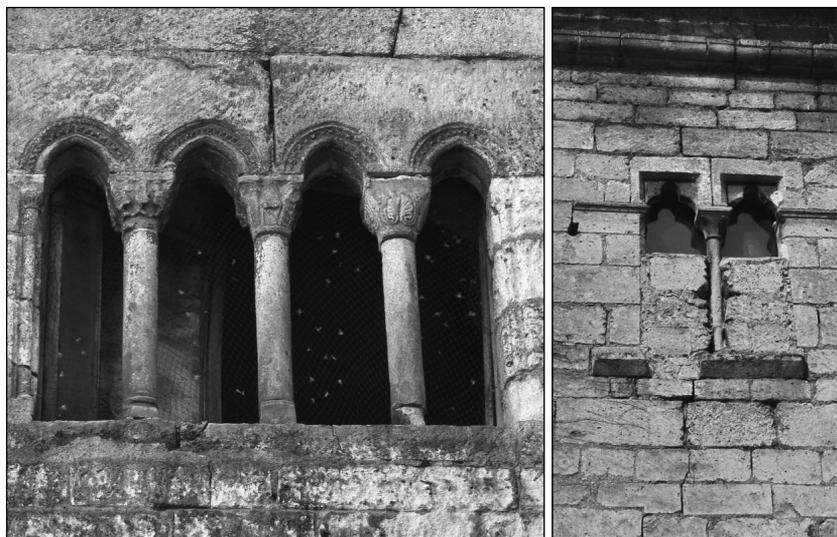


Fig. 34. Fenêtres romanes, hôtel Saint-Pierre et maison rue Gambetta (Brantôme).

9. SÉRAPHIN, 2002, p. 145.

baie à meneau et croisillon dont l'origine est encore mal cernée¹⁰. Ce modèle de fenêtre, dont on sait la réussite et la diffusion, s'impose précocement en Périgord sur les constructions majeures. Quelques exemples périgordins montrent l'usage des croisées dès la seconde moitié du XV^e siècle et peut-être antérieurement si l'agrandissement de la maison romane de Paussac-et-Saint-Vivien, déjà citée, est à situer au XIV^e siècle. Leur présence dans l'architecture vernaculaire au XVII^e siècle n'est donc pas étonnante. On la remarque essentiellement sur des fermes de type « bloc en hauteur » dont nous avons déjà souligné les liens possibles avec la construction manoriale. À Jamaud (Biras), datée de 1617, ou à La Borie (Segonzac), ces baies sont rudimentaires. Un chanfrein courant sur le linteau, les montants, le meneau et le croisillon en est l'unique ornementation. Seul l'appui offre une mouluration plus riche. À Jamaud, l'allège est percée d'une mousquetière. De nombreux autres bâtiments, également du XVII^e siècle, à l'instar de l'exemple plus ancien d'une maison rue du Château à Agonac, ne possèdent que des ouvertures étroites chanfreinées équipées d'une simple traverse. Les linteaux des modèles les moins tardifs s'ornent souvent d'une accolade. Sur ces édifices, les surcroîts sont habituellement percés de jours carrés également chanfreinés. Sur le territoire inventorié, le chanfrein est certainement l'ornement le plus récurrent des baies de l'architecture vernaculaire du XVII^e siècle. À la même époque, les baies des habitations des humbles restent très mal connues faute d'exemples. À n'en pas douter, les ouvertures étaient rares et de petite taille. De caractère frustré, elles ne proposaient vraisemblablement aucune particularité architecturale. Au XVIII^e siècle, et plus particulièrement vers la fin de celui-ci, se généralise l'arc segmentaire clavé qui coiffe aussi bien les fenêtres que les portes. Cependant, la plupart des habitations les plus modestes se contentent encore d'un linteau de bois. À cette époque, le chanfrein a disparu. Les volets s'extériorisent, remplacent les lourdes grilles et deviennent des contrevents. Des feuillures permettent leur encastrement. Nombre d'anciennes baies à chanfrein sont alors retravaillées pour accueillir ces contrevents comme au Boudet à Saint-Julien-de-Bourdeilles. Les *oculi* des surcroîts adoptent essentiellement des formes ovales. Peu avant la Révolution, selon un phénomène non circonscrit à l'aire d'étude, les portes des maisons urbaines ou semi-urbaines les plus riches se parent d'un tore épais qui, passant par l'arc supérieur, court d'un montant à l'autre à l'intérieur d'un cavet. À Bourdeilles (maison située rue Porte-Burée), le tore habituel fait place à une moulure plate et porte la date 1784. Le XVII^e et principalement le XVIII^e siècle voient la multiplication des baies et leur ordonnance en travées. Cette organisation des façades n'est pas neuve et s'inspire des réalisations nobiliaires. Les portes cloutées se raréfient. Le confort s'installe alors dans l'habitation urbaine et le besoin de lumière,

10. SÉRAPHIN, 2002, p. 177-180.

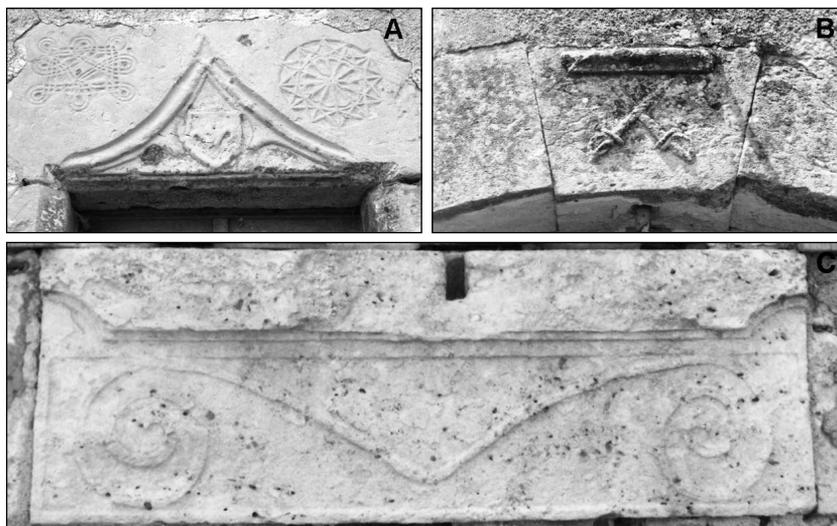


Fig. 35. Baies ornées. A : Senzens (Grand-Brassac), B : Leygonie (Vanxains), C : Le Colombier (Grand-Brassac).

conforme à l'esprit du temps, ne trouvera de contrepoint qu'avec l'impôt sur les portes et fenêtres de 1798 ¹¹. Cette mesure est responsable des nombreux comblements d'ouvertures visibles sur l'ensemble de l'habitat. Si la baie est le support principal de l'ornementation, cette dernière demeure anecdotique. Dans ce cas, le linteau est privilégié pour recevoir les faveurs du ciseau. L'accolade déjà évoquée peut être accompagnée de rosaces et d'entrelacs plus ou moins complexes, telle cette baie de Senzens à Grand-Brassac. Les motifs géométriques sont les plus courants. La clef des arcs est aussi un lieu d'expression récurrent de la sculpture. Cœur, lys ou simple croix, elle est plus élaborée à Leygonie (Vanxains) où sont représentées deux épées croisées. La pierre d'appui peut également recevoir une sculpture discrète en méplat comme au Colombier à Grand-Brassac (fig. 35). Beaucoup d'éléments sculptés présents dans l'architecture vernaculaire sont des remplois provenant d'édifices d'essence noble (cf. *supra*). La lucarne apparaît essentiellement sur les toits brisés, donc très rarement avant le XVIII^e siècle. Sa présence sur des toits plats est rare (Truffières, Grand-Brassac). Les modèles les plus simples sont en bois et à croupe débordante pour la fixation d'une poulie (mairie de Chenaud, Le Cottonnat à Servanches). Les lucarnes les plus élaborées sont en

11. Impôt direct faisant partie des « 4 vieilles », la contribution sur les portes et les fenêtres a été instaurée par le Directoire le 4 frimaire de l'an VII (24 novembre 1798). Cette contribution est supprimée en 1914. Elle était acquittée par l'occupant et non le propriétaire. Sa valeur était indexée au nombre d'habitants dans la commune. Elle concernait toute ouverture « donnant sur les rues, cours et jardins » (article 2) mais pas celles des « autres locaux non destinés à l'habitation des hommes, ainsi que toutes les ouvertures du comble ou toiture des maisons habitées » (article 5).

Pierre et à fronton pignon comme au presbytère de Villetoueix. Il n'est pas rare que le fronton et les piédroits soient sculptés, parfois abondamment. Dans tous les cas, les lucarnes s'observent sur les maisons de maître ou bourgeoises. Les fermes regroupant sous un même toit fonctions domestiques et fonctions agricoles en sont dépourvues jusqu'au XIX^e siècle. À Renamon (Grand-Brassac), une lucarne a été ajoutée à cette période.

Le XIX^e siècle et le début du siècle suivant s'expriment sans réelle créativité architecturale. La standardisation des formes tue les dernières manifestations vernaculaires déjà mises à mal au siècle précédent. La baie est toujours barlongue. L'arc segmentaire, faisant un temps illusion par débardement d'un linteau monolithe droit, finit par disparaître complètement au profit d'une simple bande, parfois rehaussée par la mise en relief de la clef. Des modèles stylistiques anciens sont régulièrement repris sur les habitations des classes aisées, notamment dans la seconde moitié du XIX^e siècle où les exemples, avec quelque décalage, ne sont pas sans évoquer la « querelle des styles ¹² ». À Bourdeilles, face au château, s'élève une demeure où sont imités les signes du gothique tardif : baies encadrées de lourdes demi-colonnes à chapiteaux composites au-dessus d'allèges ornées de quatrefeuilles. L'emprunt au passé est également manifeste sur une habitation édifiée pour un officier de la République à Champagne-et-Fontaine. Cette construction de 1895 utilise des éléments Renaissance comme les pilastres, l'un cannelé, l'autre plat, visibles à l'étage. Dans le bourg de Gout-Rossignol, une maison de maître arbore de fières lucarnes d'inspiration baroque, posées en 1879 (fig. 36). Loin de ces



Fig. 36. Lucarne datée de 1879 à Gout-Rossignol.

12. Voir à ce sujet LOYER, 1999, p. 119-131.



*Fig. 37. Système de fermeture de baie à fléau.
Lavocatte (Tocane-Saint-Apre).*

exceptions, les fenêtres urbaines sont généralement soulignées par un chambranle à crossettes supérieures, parfois surmonté d'un larmier. Les rues nouvellement alignées de Brantôme, Lisle ou Tocane-Saint-Apre sont riches de ces façades aux baies déclinées à l'identique. Les ouvrants des maisons bourgeoises sont équipés de crémones, tandis que l'architecture rurale modeste se dote de fermetures à fléau (fig. 37). Les portes s'allongent en hauteur et sont alors dominées par un chassis de tympan donnant du jour. Ce dispositif évite la nécessité d'une ouverture supplémentaire et sujette à l'impôt. Le XIX^e siècle voit également la diffusion des balcons sur les façades urbaines. Signe d'aisance, il permet de voir et d'être vu. Il se remarque essentiellement sur les artères les plus importantes, régnant sur toute la longueur du premier étage. Ils se limitent plus rarement à une seule baie, ou alors au second étage sous forme de balconnet. Ces balcons sont constitués d'un seuil aux dalles épaisses de calcaire reposant sur des consoles de pierre ornées. Le

garde-corps est en fer forgé et reflète les goûts et les moyens des occupants. À Ribérac, place Nationale, à Brantôme, rue Puyjoly de Meyjounissas, à Lisle, Grand'rue ou encore à Saint-Aulaye, ils offrent une large palette de styles, des plus simples aux plus travaillés. Aujourd'hui, la plupart des garde-corps ont perdu leur barre d'appui en bois. Partout ils permettent d'assister de façon commode aux réjouissances populaires, cavalcades et autres défilés urbains telle la visite de Raymond Poincaré en 1913 dont l'événement a été largement diffusé par les cartes postales.

3. Sols

Le thème des sols dans l'architecture vernaculaire de plain-pied n'est pas documenté pour le Périgord¹³. On ne connaît pas les modes de diffusion du carreau de terre cuite, ni la réalité d'éventuels recours au « pisé¹⁴ » tel qu'il a été observé dans la construction de prestige. Il est admis que les sols en terre battue ont été la norme dans l'habitation paysanne jusqu'au XVII^e siècle, voire bien au-delà. Pour le secteur, nous n'avons pas rencontré d'exemple de cet ancien usage, sauf pour des lieux aux fonctions autres que l'habitation. Cependant, une ferme aux Côtes (Saint-Martial-Viveyrol) abrite, en sus de la pièce principale équipée en partie d'un plancher, une seconde pièce au sol en terre battue. Vide comme l'ensemble du bâtiment, on ne peut définitivement statuer sur son utilisation en tant que chambre plutôt que remise.

En val de Dronne, au milieu du XIX^e siècle, une pièce à vivre carrelée ou planchéiée est chose courante même dans un logis de métayer. Dans l'intervalle s'est donc opéré une amélioration du cadre de vie passant par l'isolation vis à vis du sol, première étape de la lutte contre l'humidité. Cette évolution a peut-être favorisé la multiplication et la diversification du mobilier domestique.

4. Éviers

Avec la cheminée, l'évier en pierre est l'un des éléments caractéristiques de l'architecture domestique. Présent dès le XII^e siècle dans les châteaux¹⁵, il est observé dès le XIII^e siècle dans l'architecture civile patricienne¹⁶ et semble se développer en milieu urbain au XIV^e siècle dans le midi de la France¹⁷. En Périgord, une habitation de cette époque du 31 de la rue des Conférences à Bergerac offre un exemple éloquent de ce type d'aménagement. Le premier étage est équipé de quatre éviers, dont l'un est placé dans une niche appareillée en plein-cintre sur imposte moulurée, éclairée par un petit jour chanfreiné en arc brisé¹⁸. L'apparition de l'évier dans l'architecture vernaculaire rurale est plus difficile à cerner, là encore, aucune synthèse à cet égard n'ayant été menée. Il est vraisemblable que sa diffusion dans les habitations rurales s'est réalisée progressivement, rarement avant le XVII^e siècle. Sur le territoire inventorié, nous n'avons pas trouvé d'exemple antérieur. Les modèles les plus anciens

13. En France, la recherche archéologique et les enquêtes d'inventaire tendent à montrer un usage généralisé de la terre battue dans l'habitation paysanne jusqu'au début du XVII^e siècle. Les études manquent cruellement pour la période moderne.

14. Il s'agit d'un assemblage de petites pierres calcaires plantées dans un lit de mortier et parfois implantées de manière à former, par exemple, un motif décoratif, des armoiries, une date de réalisation...

15. MESQUI, 1993, p. 180-181.

16. NAPOLÉONE, 2003, p. 254-257.

17. ALEXANDRE-BIDON, 1998, p. 120.

18. FRAY, 1998, p. 255.

équipent des édifices d'essence noble. Ils sont, dans la majorité des cas, situés à l'étage. L'évier et sa niche forment ce qu'on appelle la « souillarde ».

Tous les éviers présentent des caractéristiques communes. Aménagés dans l'épaisseur du mur, ils se composent d'une pierre en calcaire dans laquelle est creusé un bassin rectangulaire ou carré peu profond. Il se vide grâce à une goulotte d'évacuation qui mène l'eau à l'extérieur où elle se déverse depuis un bec faisant plus ou moins saillie du mur. Bec et bassin sont réalisés dans une seule et même pierre. Intérieurement, l'évier est souvent complété par deux autres pierres latérales servant à poser les récipients. L'ensemble marque une légère saillie dans la pièce et, pour les modèles les plus anciens, est souligné par une moulure torique. La niche est toujours appareillée de blocs étroits. Le centre est percé d'un « fenestrou », petite ouverture de forme rectangulaire, parfois carrée ou en losange, plus rarement ronde ou ovale. Le haut de la niche est soit clavé en plein-cintre, arc qui se lit souvent en façade, voire en anse-de-panier, soit formé d'un linteau de pierre ou de bois. De nombreux modèles possèdent, aux deux tiers supérieurs de la niche, un redent courant le long des deux tableaux et destiné à recevoir une tablette en bois. Vers la fin du XIX^e siècle, un grand nombre d'éviers sont situés sous une fenêtre classique, l'appui recevant le bec. Le bassin est alors peu développé et les pierres latérales sont absentes.

Les becs offrent des profils très variés (fig. 38). Les plus anciens sont massifs et de forme triangulaire. Leur base, au niveau du mur, s'étend sur toute la largeur de la niche. Ils se terminent en une pointe que le temps a souvent arrondie ou brisée. La rigole d'écoulement ne se présente pas toujours

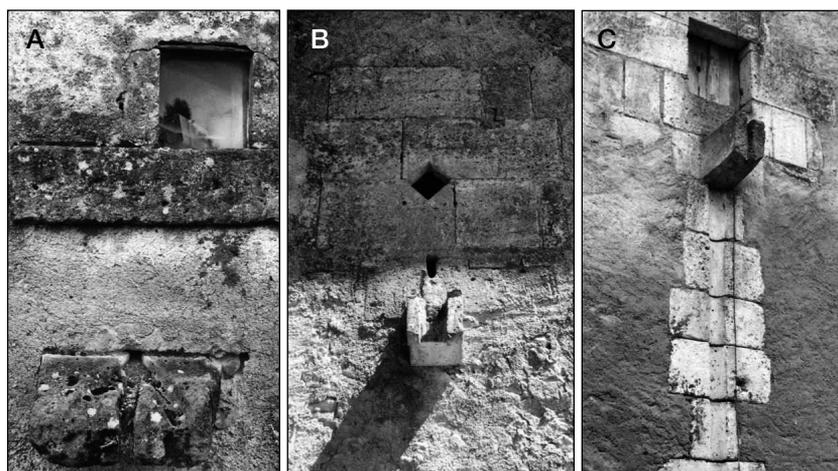


Fig. 38. Becs d'évier. A : goulotte en patte d'oie, Le Pigou (Allemans),
 B : bec rectangulaire à goulotte large du XIX^e siècle, Blanchardie (Celles),
 C : bec dominant une rigole verticale, Pichotte (Montagrier).

perpendiculairement au mur, elle est parfois creusée obliquement. De rares modèles montrent une division de la goulotte en trois rigoles disposées en patte d'oie. Nous avons observé des pierres d'écoulement qui ont été retournées, certainement dans le cadre d'un remploi, l'ancienne rigole se trouvant ainsi sur la face inférieure du bec. Les modèles les plus récents, plus petits que leurs prédécesseurs, sont de forme parallélépipédique. Leur rigole est plus profonde et plus large. La partie inférieure du bec est parfois courbe. Dans les zones urbanisées ou sur les logis situés à l'étage, les évier qui se déversent sur la rue ne possèdent pas de bec. L'écoulement s'effectue le long d'une rigole verticale assez large, creusée dans les pierres du mur et courant de la base de l'évier jusqu'au sol. Cependant, quelques exemples combinent le bec et la rigole verticale. Quelles que soient leurs formes, les évier sont situés majoritairement dans les cuisines et les pièces à vivre, beaucoup plus rarement dans des organes de distribution, de type couloir ou dans des vestibules. La plupart du temps, ils se rencontrent à proximité immédiate de la porte d'accès. Beaucoup d'habitations de la seconde moitié du XIX^e siècle offrent un système cohérent évier-porte d'entrée entièrement maçonné en pierre de taille. Les maisons hautes, pourvues d'un escalier extérieur en façade menant à une galerie plus ou moins développée (le « balet »), sont couramment équipées d'un évier. La niche est située soit dans l'axe de la volée, c'est-à-dire perpendiculairement à la porte d'accès, soit, surmontant le parapet, face à la porte. Si l'évier a quitté l'architecture prestigieuse à une date précoce, autour du XVII^e siècle, il tardera à disparaître de l'habitation paysanne et, en val de Dronne, fera encore partie des programmes de construction à la veille du premier conflit mondial.

5. Cheminées

Les cheminées les plus anciennes se rencontrent dans les habitations de prestige. Nombre d'entre elles chauffaient d'anciens logis appartenant à l'aristocratie et transformés en fermes par la suite. Ces cheminées sont datables de la fin du Moyen Âge. Ainsi, certaines fermes des XVIII^e ou XIX^e siècles possèdent des cheminées plus anciennes qui prouvent la réédification d'une partie de l'habitation sur les bases de structures antérieures comme pour cet exemple de La Vaure à Champagne-et-Fontaine. L'habitation rurale modeste, alors chauffée par un simple foyer au sol, ne bénéficie de véritable cheminée que tardivement, au cours du XVI^e siècle¹⁹. Généralement, la cheminée est contemporaine de l'édifice qui l'abrite. Le modèle le plus courant, diffusé au XIX^e siècle, est celui de la cheminée murale engagée (fig. 39). Elle se compose de piédroits de section rectangulaire, sans moulure ni chanfrein. Les consoles ne se manifestent qu'au niveau du jambage par un surplomb formé

19. LABORIE, 1993, p. 96 et PESEZ, 1998b, p. 110.



Fig. 39. Modèle typique de cheminée du XIX^e siècle avec piédroits obliques. Le Pigou (Allemans).

se rencontre que dans les habitations cossues et se décline autour du décor chantourné des manteaux et de la mouluration des hottes. Dans tous les cas nous sommes loin du système du « cantou » avec son vaste foyer de plus de deux mètres de large ²⁰ qui, selon une idée répandue, équipe la demeure périgordine dite traditionnelle ou paysanne. Aucune cheminée de ce type, même dans les fermes anciennes, n'a été observée sur l'aire d'étude. Sur les toits, les souches d'origine sont très rares (fig. 40). La mitre cylindrique de l'hôtel Saint-Pierre à Brantôme est un cas unique qui mérite d'être signalé puisqu'elle date vraisemblablement du XIII^e siècle, bien qu'une reconstruction postérieure à l'identique ne soit pas à exclure. Les souches ordinaires conservent le profil du conduit qu'elles surmontent et sont donc de plan rectangulaire, parfois carré lorsqu'elles se composent de deux conduits. Elles sont couvertes de tuiles plates. C'est le cas à Saint-Martin-de-Ribérac, où une maison de Chez Barrat possède encore sa souche du XVIII^e siècle. Le corps de celle-ci est enduit et une série de jours verticaux percent la partie supérieure. Au XIX^e siècle se diffusent des souches en pierre de taille étroites et hautes qui, dans l'habitation

20. SIMON et SOULIÉ, 1991, p. 185.

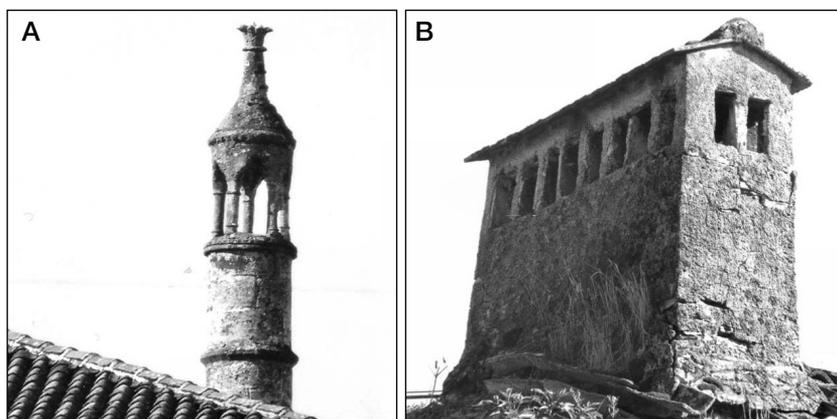


Fig. 40. A : souche cylindrique et mitre, hôtel Saint-Pierre (Brantôme),
B : souche dominant une maison de journalier, Barrat (Saint-Martin-de-Ribérac).

bourgeoise, peuplent les angles des toits des logis où chaque pièce bénéficie de sa propre cheminée.

Les foyers de ces cheminées avaient deux fonctions : le chauffage et la cuisson des aliments. Dans les maisons et les fermes les plus modestes, ces fonctions étaient réunies dans un même âtre puisqu'une seule cheminée équipait le logis. C'est dans l'habitation urbaine que la multiplication des cheminées s'est opérée en premier pour le chauffage des chambres, imitant le confort de la résidence noble. La chambre du métayer ou de l'ouvrier agricole n'en est que très tardivement pourvue, rarement avant la fin du XIX^e siècle. Ces cheminées sont toujours plus réduites que celles également destinées aux préparations culinaires.

6. Fours à pain

Les fours à pain rencontrés sont rarement antérieurs au XVIII^e siècle. On peut distinguer deux grands types de fours à pain : le four intégré ou accolé au logis et le four isolé. Le premier est principalement à usage individuel, le second fait plutôt référence à une utilisation communautaire. Lorsqu'il est intégré, la gueule du four s'ouvre dans le contrecœur de la cheminée (La Vaure à Champagne-et-Fontaine). Cette dernière, dans une majorité des cas observés, est alors située en pignon. Le cul-de-four se développe donc à l'extérieur du logis. Voûte et sole en brique sont ainsi abritées dans un petit édicule de plan carré ou semi circulaire. L'extrados peut-être accessible et servir au séchage d'aliments. La pièce à vivre fait office d'avant four. Certains logis possèdent des fours situés dans des pièces à part souvent réduites et à usage de fournil. Elles se situent soit à l'arrière de l'habitation (Lavocatte à Tocane-Saint-Apre), soit contre le pignon (La Blérétie à Ponteyraud), voire dans de petits



Fig. 41. Fournil isolé, lieu-dit Notre-Dame (Bussac).

édicules se greffant contre la façade de la ferme (La Gâtine ou La Valade à Tocane-Saint-Apre). Les fours à pain isolés sont des édifices à part entière et constituent de véritables fournils. Ils se rencontrent essentiellement dans des hameaux assez importants (La Bourgeade à Nanteuil-Auriac-de-Bourzac) mais des isolats ont été repérés à Bussac où une grande partie du contexte bâti a disparu suite à la création de la départementale D2 (fig. 41), à La Moulinasse (Saint-Michel-Léparon) où seul le noyau maçonné a survécu. Pour les modèles non intégrés à un logis, la gueule s'ouvre sous une cheminée à la hotte courte reposant sur un faux manteau. L'abri du cul-de-four est traité avec les mêmes variantes morphologiques que dans le cas intégré. Les modèles doubles, pour lesquels le deuxième four est destiné à des cuissons autres que le pain (prunes, terrines, pâtés...), se rencontrent uniquement à proximité des châteaux et des manoirs.

X. Pour une histoire du bâti vernaculaire

L'enquête a fourni un matériau abondant dont l'étude a été riche d'enseignements. Ce travail de longue haleine, à la lumière des connaissances historiques, permet d'esquisser les traits d'une véritable dynamique du bâti en val de Dronne pour les quatre derniers siècles (XVII^e - début XX^e).

Nous l'avons dit, la principale caractéristique des maisons et des fermes rencontrées sur l'aire d'étude est la diversité. Les études historiques montrent qu'après la bataille de Castillon (1453), le Périgord sort complètement exsangue d'un siècle de conflits franco-anglais. Guerres, pestes et famines ont décimé

les populations. Nombre de terroirs sont désertés. La plupart des domaines sont à l'abandon, gagnés par la friche. Le manque de bras est criant. Dans ce contexte de désolation, l'arrivée massive d'étrangers (Limousin, Auvergne, Pays Basque, Béarn, voire Bretagne, Saintonge, Pays de la Loire, Normandie, Picardie, Bourgogne) va permettre à l'économie agraire de se relever rapidement jusqu'à la bataille de Vergt (1562) et le début de nouveaux troubles entre catholiques et protestants. Chaque colon arrivant avec son bagage de savoir-faire et de traditions, un brassage culturel important va alors s'opérer durant ce siècle de paix. Ce mélange de populations d'origines diverses est vraisemblablement à l'origine de la variété des types architecturaux rencontrés en Périgord en général et plus particulièrement sur le secteur du val de Dronne. Cette hypothèse séduisante reste à vérifier. Cela nécessite de poursuivre la distinction des modèles vernaculaires, de les définir clairement, de les dater plus précisément et d'en repérer la diffusion. Plus difficile encore est de les associer à des populations particulières. Une étude plus poussée des maisons à empilage de madriers présentes dans le sud-ouest du département ainsi que des granges ovalaires au nord-est serait en ce sens très instructif sur les liens unissant un groupe social géographiquement déterminé et son art de bâtir. Pour le val de Dronne, il est donc envisageable qu'au sortir de la guerre de Cent Ans, des colons charentais et limousins pour l'essentiel soient venus occuper les métairies désertées des domaines seigneuriaux. Quelle a été la part des premiers dans la diffusion de la grange à nef équipée ou non d'un logis ? Le modèle était-il préexistant ? Seule l'archéologie pourrait nous éclairer sur ce problème en val de Dronne. Peut-être des témoins médiévaux en élévation existent ailleurs en Périgord. Quant aux Limousins, ont-ils manifesté jusqu'ici leurs traditions architecturales ? Pour en apprécier les modes, il faudrait avant tout être assuré de différences constructives entre ces derniers et les habitants du nord Périgord, ce qui est loin d'être vérifié. Quelles que soient les modalités de leur mise en place, au moins trois modèles de fermes coexistent en val de Dronne dès le XVII^e siècle. Il s'agit des fermes « blocs » de plan massé, des fermes développées en longueur et enfin des « blocs en hauteur ». Le premier de ces modèles semble avoir assez rapidement souffert d'un manque d'adaptation aux transformations de l'économie rurale tel l'épuisement des ressources en bois d'œuvre. La raréfaction des bois de haute futaie, nécessaires, entre autres, à l'élaboration des charpentes des granges à nef, a modifié les habitudes constructives. Les usages se sont donc naturellement orientés vers des modèles moins gourmands en bois longs comme les édifices sans poteaux. Cela peut paraître paradoxal dans un département parmi les plus boisés de France. Mais cet état, récent au regard de l'histoire, ne doit pas cacher la situation dans la première moitié du XIX^e siècle. Vers 1850-1860, la Dordogne enregistre ses *maxima* démographiques, donc des besoins proportionnels, tandis qu'à la même date, la forêt accuse son taux de boisement le plus bas, autour de

20 % du territoire, tous types de bois confondus ²¹. Après 1850, le Périgord entre dans une crise durable. L'exode rural puis le phylloxéra achèvent le déclin des terroirs. Le bâti qui abritait les populations exilées en ville ne s'est donc que très peu renouvelé. Comme le montre une superposition du cadastre ancien avec l'actuel, une part de ce bâti a disparu. Seuls les modèles les plus économiques et les plus fonctionnels ont survécu à ce contexte. La ferme rectangulaire de plain-pied, évolutive, adaptée aux besoins et plus ou moins conforme aux prescriptions des traités d'architecture agricole, supplante les vieux modèles vernaculaires. Par ailleurs, le vocabulaire architectural s'appauvrit considérablement sur la période. À peu de choses près, à la fin du XIX^e siècle, une ferme, un moulin, une école, une mairie, voire un presbytère ou une chapelle, utilisent des procédés et des matériaux de construction identiques. Les laboureurs les plus aisés construisent des logis inspirés des canons bourgeois où se manifestent symétrie et confort. Mais bien souvent, c'est l'ancien qui est remanié. Les bâtiments désuets sont dépouillés des éléments réutilisables, poutres, pierres de taille, etc. Le remploi est fréquent. Les plus riches seulement peuvent s'offrir du neuf de fond en comble.

Au cours de cette deuxième moitié du XIX^e siècle, les bourgs les plus importants souffrent moins de la crise où la population se maintient tant bien que mal. On y note même un essor certain en fin de siècle. L'habitation, limitée par ses contraintes foncières, y semble moins diversifiée que pour le monde rural. Pourtant, les contrastes sociaux sont tout aussi prégnants en ville. Maisons d'artisan ou de boutiquier côtoient demeures bourgeoises ou hôtels particuliers agrémentés de jardins. L'urbanisme est une notion qui s'exprime très tardivement dans le XIX^e siècle. La mise en place des plans d'alignement montre le caractère chaotique de l'organisation urbaine d'alors. Les maisons les plus modestes s'inspirent toujours, dans une moindre mesure, du vocabulaire bourgeois. Dès que le permettent les moyens mis en œuvre, la pierre de taille remplace le moellon, les baies s'ornent de moulures, de larmiers, elles ouvrent souvent sur des balcons dans les rues larges et passantes. Les agrandissements sont essentiellement verticaux et passent donc par une surélévation. Un nouvel étage peut-être ajouté. Un toit « à la Mansart », où parfois seul le brisis est couvert en ardoise pour faire illusion, remplace l'ancien comble à surcroît. À la veille du premier conflit mondial, la physionomie urbaine diffère fortement de ses caractères d'autrefois. Dans les années cinquante, la rupture culturelle est consommée. En ville surtout, mais également à la campagne, les esprits prennent alors conscience que la tradition appartient au passé.

On peut développer à l'envie les détails qui constituent les modes d'évolution du bâti. On le voit, une réelle dynamique est en œuvre. Le contexte socio-économique en est le principal moteur. Depuis la dernière guerre, cette

21. BOUTOT, 2001.

dynamique s'est accélérée au point de menacer les témoins des périodes passées, témoins qui s'estompent d'autant plus rapidement qu'on n'en discerne ni le sens ni l'importance au regard de l'histoire de l'architecture à l'échelon départemental. En val de Dronne, comme ailleurs en Périgord, cette menace est réelle. L'étude et la sauvegarde du bâti vernaculaire n'est pas qu'une nécessité touristique, mais un véritable enjeu identitaire et culturel.

Cette recherche renouvelle la problématique de l'architecture vernaculaire pratiquement délaissée depuis plus de 20 ans. À l'issue de cette enquête, de nombreuses questions émergent. Elles sont autant de pistes qui restent à explorer²². Par cette expérience, des outils d'analyse adaptés au patrimoine local ont été mis au point et affûtés pour poursuivre la recherche. En attendant la mise en ligne des dossiers électroniques produits en région²³, le versement des données dans les bases du ministère de la Culture (notamment la base Mérimée) assure une diffusion nationale des connaissances sur le bâti périgordin. De l'échelon départemental jusqu'au niveau communal, avec le matériau élaboré par l'Inventaire, ce sont de véritables outils d'aide à la décision qui peuvent être réalisés, intéressant autant l'aménagement du territoire que le développement local.

V. M.

(photographies Vincent Marabout)

Bibliographie générale

- ALEXANDRE-BIDON (D.), « L'eau et l'hygiène », dans ESQUIEU (Y.) et PESEZ (J.-M.) (sous la dir. de), *Cent maisons médiévales en France*, Paris, CNRS éditions, 1998, p. 115-125.
- ANTOINE (A.) (sous la dir. de), *La maison rurale en pays d'habitat dispersé de l'Antiquité au XX^e siècle*, Actes du colloque de Rennes 29-31 mai 2002, Rennes, éd. Presses Universitaires de Rennes, 2005.
- BECK (P.) (sous la dir. de), *Une ferme seigneuriale au XIV^e siècle. La grange du Mont (Charny, Côte-d'Or)*, Paris, éd. MSH (Document d'Archéologie Française, n° 20), 1989.
- BECKER (L.) et MARABOUT (V.), *Val de Dronne*, Bordeaux, éd. Confluences (coll. Visages du patrimoine en Aquitaine, n° 1), 2008.

22. Dans ce sens, un partenariat universitaire serait profitable.

23. Pour plus d'information sur les études en cours, voir le site Internet de la Région : inventaire.aquitaine.fr

- BÉLINGARD (J.-M.), CHAZAUD (E. du) et AUDRERIE (D.), *Le Périgord des chartreuses*, Périgueux, Pilote 24 éd., 2000.
- BIDART (P.) et COLLOMB (G.), *Pays aquitains (bordelais, Gascogne, Pays Basque, Béarn, Bigorre)*, Paris, éd. Berger-Levrault (coll. L'architecture rurale française : corpus des genres, des types et des variantes, n° 18), 1984 (préface de J. Cuisenier).
- BOUTOT (B.), « La forêt périgourdine », *Mémoire de la Dordogne, revue des services du patrimoine départemental de la Dordogne*, n° 14, avril 2001, p. 29-41.
- BOYER (J.), « L'origine de la génoise dans l'architecture provençale du XVII^e siècle », *Ethnologie Française*, t. XIV, 1984, n° 4, p. 287-293.
- BRAUDEL (F.), *L'identité de la France*, Paris, éd. Flammarion, 1990 (rééd.).
- CALAME (F.), « Technologie et architecture rurale », dans COLLECTIF, *Habitat et espace dans le monde rural*, Paris, éd. MSH (coll. Ethnologie de la France, cahier n° 3), 1988, p. 67-73.
- CARCY (P.) et SCHELLES (M.), « Couvertures et charpentes dans le midi de la France au Moyen Âge », dans COLLECTIF, *La maison au Moyen Âge dans le midi de la France*, Toulouse, éd. SAMF, 2002, p. 203-224.
- CAYLA (A.), *Maisons du Périgord et du Quercy*, Paris, éd. Hachette Littérature, 1973.
- CHAPELOT (J.) et FOSSIER (R.), *Le village et la maison au Moyen Âge*, Paris, éd. Hachette, 1980.
- CHARNEAU (B.), *Le Pays Beaumontois, Dordogne*, Bordeaux, éd. Service régional d'Inventaire d'Aquitaine / Le Festin (coll. Itinéraire du Patrimoine, n° 219), 2000.
- CHATÉ (A.), « Les noms de maisons, fragments d'un discours sur soi », *Ethnologie française*, XXXIII, 2003, 3, p. 483-491.
- CHAUVET (J.-Y.), *La maison paysanne, histoire, guide de restauration, typologie région par région*, [Paris], éd. Aubanel, 2005.
- CHAVENT (M.) et ROBINNE (P.-E.), *Millevaches en Limousin, architectures du plateau et de ses abords*, Limoges, éd. Association Patrimoine Inventaire Limousin (coll. Cahiers de l'Inventaire, n° 9), 1987.
- CHIVA (I.), « La maison : le noyau du fruit, l'arbre, l'avenir », *Terrain*, n° 9, 1987, p. 5.
- CLERGEOT (B.), « La culture du tabac, des Antilles à la Dordogne », dans COLLECTIF, *Dordogne-Périgord*, Paris, éd. Bonneton, 1993, p. 205-211.
- COLLECTIF, *La maison au Moyen Âge dans le midi de la France*, Toulouse, éd. MSAMF, 2002.
- DEMANGEON (A.), « L'habitation rurale en France, essai de classification des principaux types », *Annales de géographie*, t. XXIX, n° 121, 1920, p. 352-375.
- DOUX (C.), « Étude sur l'origine et l'évolution de l'habitat dispersé dans le bassin de l'Isle entre Beaulieu et Mussidan », *BSHAP*, t. CXXIV, 1997, p. 601-619.
- DOYON (G.) et HUBRECHT (R.), *L'architecture rurale et bourgeoise en France*, Paris, éd. Ch. Massin et C^{ie}, 1941.
- DU MAS DES BOURBOUX (G.), *Le Périgord des « nobles » bourgeois du XVIII^e siècle*, Périgueux, éd. Pilote 24, 2003.
- Enquête sur l'habitation rurale en France. Enquête entreprise à la demande de la Société des Nations sur la situation économique, sociale et sanitaire des campagnes au point de vue du logement, t. II : Rapports départementaux sur la situation de l'habitation dans le cadre de la vie rurale et de l'aménagement des campagnes*, s.l., 1939.
- GAUTHIEZ (B.), *Espace urbain, vocabulaire et morphologie*, Paris, éd. Monum, 2003.

- ESQUIEU (Y.) et PESEZ (J.-M.) (sous la dir. de), *Cent maisons médiévales en France*, Paris, CNRS éditions, 1998.
- FARNIER (abbé), *Autour de l'abbaye de Ligueux*, 1931, Paris, éd. Le Livre d'Histoire, 2003 (rééd.).
- FOVILLE (A. de) et FLACH (J.), *Enquête sur les conditions de l'habitation en France : les maisons-types*, 2 vol., Paris, 1894-1899, Brionne, 1980 (rééd.).
- FRAY (F.), « Bergerac », dans ESQUIEU (Y.) et PESEZ (J.-M.) (sous la dir. de), *Cent maisons médiévales en France*, Paris, CNRS éditions, 1998, p. 251-260.
- FREY (J.-P.), « Formes du logement et mots de la maison », dans BRUN (J.), DRIANT (J.-C.) et SEGAUD (M.) (sous la dir. de), *Dictionnaire de l'habitat et du logement*, Paris, éd. Armand Colin, 2003, p. 186-191.
- GAILLARD (H.), *Carte archéologique de la Gaule : la Dordogne* (sous la resp. de M. Provost), Paris, éd. FMSH et ministère de la Culture, 1997.
- GARRIGOU GRANDCHAMP (P.), « L'architecture domestique dans les agglomérations périgourdines aux XII^e et XIII^e siècles », *BSHAP*, t. CXXII, 1995, p. 683-728.
- GARRIGOU GRANDCHAMP (P.), « Les maisons 1400 en Périgord. Étude sur une transition », *BSHAP*, t. CXXVI, 1999a, p. 591-613.
- GARRIGOU GRANDCHAMP (P.), « Introduction à l'architecture domestique en Périgord aux XIII^e et XIV^e siècles », dans COLLECTIF, *Monuments en Périgord*, Congrès archéologique de France, 156^e session, 1998, Paris, éd. Société Française d'Archéologie, 1999b, p. 17-45.
- GOURGUES (A. de), *La Dordogne, dictionnaire topographique du département*, 1873, Paris, éd. Res Universis (coll. Monographies des villes et villages de France, dirigée par M.-G. Micberth), 1992 (rééd.).
- GRANDJEAN (M.), « Du bourg de château à la ville actuelle », *Rue, Pro Fribourg*, n° 122, 1999.
- HERVIER (D.), « L'architecture ordinaire du territoire rural », dans COLLECTIF, *Etampes, un canton entre Beauce et Hurepoix*, Paris, éditions du Patrimoine (coll. Cahier du patrimoine, n° 56), 1999, p. 214-225.
- HIGOUNET (C.) (sous la dir. de), *Recherches sur l'histoire de l'occupation du sol du Périgord*, Paris, éd. du CNRS, 1978.
- HIGOUNET-NADAL (A.), *Périgueux aux XIV^e et XV^e siècles : étude de démographie historique*, Bordeaux, éd. FHSO, 1978.
- HIGOUNET-NADAL (A.) (sous la dir. de), *Histoire du Périgord*, Toulouse, éd. Privat, 1983.
- LABORIE (Y.), « L'habitat rural hier et aujourd'hui », dans COLLECTIF, *Dordogne Périgord*, Paris, éd. Bonneton, 1993, p. 85-114.
- LA GRANGE-CHANCEL (L. de), *Voyage en Périgord*, publié et annoté par A. Dujarric-Descombes, Périgueux, éd. Ribes, 1917.
- LASSURE (C.), « L'intangible trinité, la maison traditionnelle, la maison de pays, la maison paysanne », *Architecture vernaculaire*, t. 8, 1984, p. 75-82.
- LASSURE (C.), « Partis de plan et classification des maisons rurales de la France », *Architecture vernaculaire*, t. 17, 1993, p. 5-15.
- LENTILHAC (E. de) et GUILBERT (L.), « Rapport sur la Double », *Annales agricoles et littéraires*, t. 24, 1863.
- LE ROY (E.), *L'ennemi de la mort*, La Rochelle, éd. La Découverte, 2006 (rééd.).
- LE ROY LADURIE (E.) (sous la dir. de), *Histoire de la France urbaine*, t. 3, *La ville classique* (coll. sous la dir. de G. Duby), Paris, éd. Seuil, 1981.

- LOUBERGÉ (J.), *La maison rurale dans les Landes*, Nonette, éd. CRÉÉR (coll. Les cahiers de construction traditionnelle), 2002.
- LOYER (F.), *Histoire de l'architecture française*, t. 3, Paris, éd. Menges, 1999.
- MARACHE (C.), *Les métamorphoses du rural en Périgord : l'exemple de la Double et de ses confins des années 1830 aux années 1930*, thèse de doctorat en histoire, sous la direction de Pierre Guillaume, 2 volumes, 1026 f°, soutenue le 15 décembre 2003, Université Michel-de-Montaigne, Bordeaux 3.
- MARACHE (C.), « Les métamorphoses du rural en Périgord : l'exemple de la Double et de ses confins des années 1830 aux années 1930 », *BSHAP*, t. CXXXI, 2004, p. 395-402.
- MARACHE (C.), *Les métamorphoses du rural. L'exemple de la Double en Périgord (1830-1939)*, Paris, éd. CTHS, 2006.
- MARTY (C.), *Les campagnes du Périgord*, Bordeaux, éd. Presses Universitaires de Bordeaux, 1993.
- MASSARY (X. de) et COSTE (G.), *Principes, méthodes et conduite de l'Inventaire Général*, Paris, éd. du Patrimoine (coll. Documents et méthodes, n° 9), 2001.
- MAZEL (C.), « Le sacre du tabac », *Le Festin*, n° 57, printemps 2006, p. 82-87.
- MESQUI (J.), *Châteaux et enceintes de la France médiévale*, t. 2, Paris, éd. Picard, 1993.
- MONT DE SAVASSE (G. de), *Histoire du « repaire noble » de la Jalerie*, éd. Rosa Bonheur, 1995.
- MORISE-ALLEMANT (D.), *L'encadrement religieux dans la Double au Moyen Âge*, 2001, document dactylographié.
- MOUSSET (H.), « Matières à bâtir de Lot-et-Garonne », *Le Festin*, n° 46, juin 2003, p. 40-47.
- MOUSSET (H.), « L'habitat rural des vallées de la Baïse et du Lot, contexte agraire et paysager », *In Situ*, n° 5, déc. 2004, revue en ligne de l'Inventaire (<http://www.culture.gouv.fr/culture/revue-inv/insitu5>).
- NAPOLÉONE (A.-L.), « L'équipement domestique dans l'architecture civile médiévale », dans COLLECTIF, *La maison au Moyen Âge dans le midi de la France*, Toulouse, éd. SAMF, 2003, p. 239-263.
- CAUE DORDOGNE, *Patrimoine de Pays en Périgord*, Périgueux, éd. CAUE Dordogne, 2000.
- PAYEN (E.) « Nos toits dessinent le paysage », *Le Journal du Périgord*, n° 9, juin 1991, p. 3-15.
- PÉROUSE DE MONCLOS (J.-M.), *Histoire de l'architecture française*, t. 2, Paris, éd. Menges, 1989.
- PESEZ (J.-M.), « La construction rustique en pierre », dans ESQUIEU (Y.) et PESEZ (J.-M.) (sous la dir. de), *Cent maisons médiévales en France*, Paris, CNRS éditions, 1998a, p. 63-66.
- PESEZ (J.-M.), « Le chauffage : foyers et cheminées », dans ESQUIEU (Y.) et PESEZ (J.-M.) (sous la dir. de), *Cent maisons médiévales en France*, Paris, CNRS éditions, 1998b, p. 109-113.
- POMMARÈDE (P.), *Tocane et Saint-Apre oubliés*, Périgueux, éd. Fanlac, t. 1, 1987, t. 2, 1996.
- RENAUD-ROMIEUX (G.), « L'architecture rurale », dans RIOU (Y.-J.), *Patrimoine de Poitou-Charentes*, Poitiers, éd. CPPPC, 1998, p. 166-235.

- SECRET (J.), *Vieilles demeures des environs de Périgueux*, Périgueux, Éditions Périgourdines, 1954.
- SECRET (J.), *Vieilles maisons du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1977.
- SENAUD (M.), *Réhabilitation rurale*, Périgueux, éd. Guliver, 1987.
- SÉRAPHIN (G.), « Les fenêtres médiévales en Aquitaine et en Languedoc », dans COLLECTIF, *La maison au Moyen Âge dans le midi de la France*, Toulouse, éd. MSAMF, 2002, p. 145-201.
- SIMON (J.-P.) et SOULIÉ (D.), *L'architecture paysanne en Périgord et sa restauration*, Périgueux, éd. Fanlac, 1991.
- THIBAUD (P.), *Payzac, Histoire, histoires*, Périgueux, éd. Copédit, 1988.
- TROCHET (J.-R.), *Les maisons paysannes en France et leur environnement (XV^e-XX^e siècles)*, Paris, éd. Créaphis, 2006.
- TROCHET (J.-R.) (sous la dir. de), *Maisons paysannes en Europe occidentale, XV^e-XXI^e siècles*, Paris, éd. Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2008.
- VERGEADE (M.), *Petite histoire de Saint-Sulpice-de-Roumagnac*, 1996, document dactylographié.

Annexe. Plan de l'ensemble de l'article

Paru dans la 2^e livraison 2014

I. Une famille nombreuse

1. Une architecture vernaculaire ?
2. Un thème peu étudié
3. Méthode et recensement
4. Datation

II. Organisation de l'habitat

1. Densité de l'habitat
2. Topographie de l'habitat
3. Histoire de l'occupation du sol

III. Matériaux et techniques de construction

1. Murs
2. Charpentes
3. Matériaux de couverture
4. Remploi
5. Constructeurs

Paru dans la 3^e livraison 2014

IV. Démarche typologique

Typologies sociales et architecturales

V. Les maisons individuelles

1. La maison de maître
2. La maison bourgeoise ou « de notable »
3. Le pavillon

VI. Les maisons de ville

1. Maison de ville simple
2. Maison de ville bourgeoise
3. Maison de commerçant ou d'artisan

VII. Les fermes

1. Fermes-blocs
2. Fermes aux parties dissociées mais contiguës
3. Fermes au logis indépendant

Dans cette livraison

VIII. Dépendances

1. Granges et étables
2. Poulaillers et porcheries
3. Séchoirs à tabac

IX. Éléments et décors d'architecture

1. Égouts et couronnements
2. Baies, façades et galeries
3. Sols
4. Éviers
5. Cheminées
6. Fours à pain

X. Pour une histoire du bâti vernaculaire

Meules et meulières de Saint-Crépin- de-Richemont

par Maurice CESTAC

Ce travail résulte des recherches effectuées en prélude à la réalisation, par la communauté de communes du Pays de Mareuil en Périgord, du sentier de découverte des anciennes carrières de meules de Saint-Crépin-de-Richemont. Au-delà de la simple observation physique des lieux, la commune de Saint-Crépin et la communauté de communes du Pays de Mareuil ont souhaité valoriser ce patrimoine au plan sociologique et historique au moyen d'un sentier d'interprétation. L'étude approfondie de ce site exceptionnel en Aquitaine a été confiée à Alain Belmont, professeur à l'université Pierre-Mendès-France Grenoble 2, spécialiste des carrières de meules en France et en Europe. Pour la réalisation pratique du parcours de découverte, effectué par le Centre permanent d'initiatives pour l'environnement (CPIE) de Varaignes, au-delà de la simple observation archéologique et géologique, il était indispensable de retracer l'histoire propre de ces meulières, leur mémoire enfouie, pratiquement oubliée par les hommes d'aujourd'hui.

Ces carrières ont été mentionnées dans plusieurs documents. Tout d'abord, l'enquête sur les moulins de la Dordogne de 1809¹ mentionne l'origine

1. Archives départementales de la Dordogne (ADD), 6 M 496.

des meules équipant les moulins. Ensuite, les statistiques géologiques de 1836 et 1866², élaborées grâce à un questionnaire envoyé aux maires, mentionnent : en 1836, « 1° Une carrière où l'on extrait les meules pour moudre du blé, 2° Une carrière où l'on extrait des pierres qui sont propres aux forges » ; en 1866, « Crépin de Richemont (St), (Mareuil) pop 858, sup 2566, Haut M 239 m, crétacé inférieur, crétacé supérieur, mollasses, carrières de meules ». Christian Carcauzon les décrit en 1988 et 1991³. Enfin, elles ont fait l'objet d'une prospection archéologique effectuée par plusieurs membres de l'ADRAHP, notamment André Guillin, sous la direction de Christian Chevillot, de 2005 à 2007. Cela a permis de localiser l'ensemble des sites de carrières sur le territoire de la commune de Saint-Crépin.

La consultation de manuscrits aux Archives départementales de Dordogne a permis de recueillir des informations sur les anciennes carrières de meules, leurs propriétaires, leurs exploitants, les modes de faire-valoir, les techniques d'extraction et de fabrication des meules, leur transport, leur aire de commercialisation et enfin les conditions de vie de chacun des acteurs concernés. Au total, 80 registres et dossiers ont été intégralement dépouillés. Les plus anciens remontent au milieu du XV^e siècle et les plus récents à la fin du XIX^e siècle. On en trouvera la liste en bibliographie. Par ailleurs, l'application à Saint-Crépin des travaux d'Alain Belmont, effectués sur d'autres sites meuliers de France et d'Europe, a aussi permis d'enrichir nos connaissances.

I. Présentation des meulières de Saint-Crépin-de-Richemont

Le territoire de la commune de Saint-Crépin est parsemé de plus d'une quinzaine de sites de carrières de meules à moulin. Ils couvrent environ 150 ha et sont répartis sur les plateaux qui entourent la vallée du Boulou. Certaines de ces carrières ont été exploitées depuis le Néolithique jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Elles sont aujourd'hui situées au milieu des bois, dans des zones peu accessibles.

1. Pourquoi ces importantes tailleries de meules à Saint-Crépin-de-Richemont ?

Nous sommes ici à l'extrême limite du bassin aquitain. À la fin de l'ère secondaire, il y a 85 millions d'années, la mer arrivait au niveau de Nontron. Au début de l'ère tertiaire, la mer s'est progressivement retirée, laissant place

2. ADD, 70 S 12.

3. Revue Sites, n° 36-37, 1988 ; CARCAUZON, 1991, p. 211-214.



Fig. 1. Carte géologique de Saint-Crépin ; en blanc, de part et d'autre du Boulou, la roche meulière.

à une sorte de lagune sur un socle calcaire. Des rivières ont alors charrié des éléments d'origine détritique provenant de l'érosion du Massif central, grains de quartz, sable et galets. Ils se sont accumulés sur une épaisse couche (jusqu'à 15 mètres) au fond de cette lagune. Au gré des flux et reflux de la transgression marine, ces sédiments ont été tantôt exposés à l'air, tantôt maintenus sous l'eau.

Les éléments fins se déposent loin du rivage, alors que les éléments plus grossiers se déposent non loin du rivage donnant ainsi l'alternance de couches à grains fins et de couches à éléments plus grossiers. Cet épais dépôt s'est aggloméré avec un ciment de silice et d'argile pour constituer un conglomérat extrêmement dur et abrasif, l'arkose.

Lors de la poussée alpine, l'ensemble a été soulevé et se retrouve ainsi sur les plateaux entourant le Boulou qui a creusé son lit au milieu (fig. 1). Cette roche, composée de quartz, feldspath et silice, a la propriété

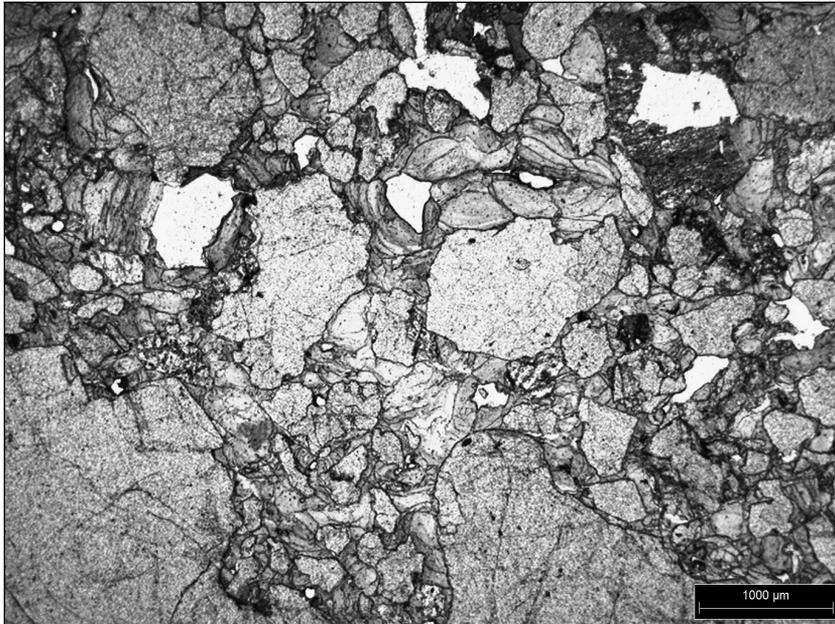


Fig. 2. Lame mince de la roche (laboratoire de recherches historiques de Rhône Alpes).

d'être coupante et en même temps de posséder un pouvoir séparateur entre les éléments constitutifs d'une graine. Enfin, autres propriétés intéressantes, elle est extrêmement dense (2,9 tonnes au m³) et elle est très résistante à la pression (jusqu'à 350 kg par cm²). Il s'agit donc d'une pierre d'excellente qualité qui présente tous les avantages pour répondre aux exigences de la fabrication des meules évoquées ci-dessus. On n'en trouve guère aux alentours, et il n'y en a pas que sur une petite surface, mais sur 200 ha et le gisement n'a pas été épuisé.

La photo (fig. 2) d'une coupe vue au microscope électronique montre les grains de quartz (en clair), de feldspath (grains plus petits) et le ciment argile et silice.

2. La qualité des pierres, facteur du développement des carrières de Saint-Crépin

Pendant très longtemps, les pierres utilisées pour fabriquer des meules provenaient de carrières les plus proches possibles de leur destination. La qualité était le plus souvent bien médiocre. La plupart du temps, on utilisait ce qui tombait sous la main, surtout dans les régions où la pierre était absente ou rare. Parfois, on a même utilisé menhirs et dolmen pour fabriquer des meules.

La taille des meules était effectuée par des ouvriers, pas nécessairement spécialisés, meuniers eux-mêmes, charpentiers, maçons...

Ainsi, selon la région, on obtenait des meules plus ou moins friables avec une fâcheuse tendance à libérer dans la farine des grains de sable ou d'autres matières (aluminium...) qui la coloraient. Naturellement, ce type de farine provoque une usure prématurée des dents : à 20 ans, on a perdu la pointe des molaires, à 40 ans, la moitié de la dent a disparu ce qui ouvre la voie aux infections. La mâchoire est ainsi déséquilibrée et donne cette dysharmonie faciale chez les gens du Moyen Âge. Jean Bruyérin-Champier, médecin de François I^{er}, a pu écrire dans ses ouvrages *L'alimentation de tous les peuples et de tous les temps jusqu'au XVI^e siècle* et *De re cibaria* : « Quand les meules sont trop tendres, elles s'altèrent et s'usent et sèment en tournant roches et graviers et altèrent toute la saveur du pain et gâtent les dents⁴ ». Cette silice entraîne également la constitution d'une épaisse couche de tartre, avec toutes les conséquences sanitaires que l'on peut imaginer. Une observation au microscope électronique en lames minces laisse voir ces nombreux petits grains de silice dans ces dépôts de tartre.

Progressivement, nos ancêtres vont rechercher les carrières qui donnent de très bonnes roches, comme à Saint-Crépin, et les petites carrières que l'on trouvait dans presque tous les villages seront abandonnées. Parallèlement, les nombreux tailleurs de meules non spécialisés vont disparaître au profit d'ouvriers spécialisés. Ainsi les carrières de Saint-Crépin, en raison de la qualité de la roche, vont acquérir le statut de carrière régionale.

Les carrières, souterraines ou aériennes, deviennent énormes. Les plus importantes se situent dans le Poitou, sur le site du Pinail, et couvrent 135 ha avec 4 000 carrières sur 20 km. Les carrières de Saint-Crépin (grès), les carrières de Claix en Charente (calcaire), sans atteindre cette dimension, font partie des carrières importantes de cette époque qui ont constitué des sites industriels.

La pierre de Saint-Crépin a un inconvénient : elle s'use et libère des éléments fins qui vont colorer la farine. On l'utilisera donc plutôt pour moudre le seigle (on parle alors de meules noires) ; pour moudre le blé, on utilisera plutôt des meules de calcaire (meules blanches). Les meules noires ont été un avantage pendant les périodes où l'on consommait du seigle, mais la mode de la consommation du pain blanc sera une des causes de la désaffection de ces carrières.

Peu à peu, on va donc utiliser des meules issues de carrières dont la pierre est la plus dure possible, ce qui est le cas des meulières de La Ferté-sous-Jouarre qui ont inondé de leur production tout le nord de la France et une partie du Sud. Ces meulières ont provoqué la fermeture des carrières régionales.

4. Cité par A. Belmont lors de la conférence du 22 juin 2013 à Saint-Crépin-de-Richemont.

II. L'évolution des meules et des moulins jusqu'au XIX^e siècle, le cas de Saint-Crépin

Les céréales ont été et sont toujours une des bases de l'alimentation humaine. Or, si dans une graine tout est comestible, tout n'a pas la même valeur nutritive. L'enveloppe ou téguments représente environ 15 % du poids et donnera le son. Consommé en petite quantité, il facilite le transit digestif, mais ingéré en trop grande quantité, il le perturbe. Trop de son bloque aussi la fixation du calcium. Les autres éléments constitutifs de la graine sont l'amande farineuse (environ 82 %) et le germe (2 à 3 %) qui comporte un peu de matières grasses et des vitamines B et E.

Il importe donc de séparer soigneusement les téguments du reste de la graine. Nos ancêtres l'avaient parfaitement bien compris. Il a donc fallu imaginer très tôt le moyen de séparer ces différents constituants. C'est dans l'utilisation de la pierre que l'homme a trouvé la solution. Mais on ne peut pas utiliser n'importe quelle pierre. Il faut une partie dure qui coupe et une partie tendre pour évacuer l'amidon, c'est la trituration.

1. Du Néolithique au Moyen Âge, des millénaires d'évolution des meules

Les plus anciennes pierres à broyer le grain dateraient de 40 à 35 000 ans av. J.-C. Des découvertes très récentes ont montré en effet que les pierres n'ont pas seulement servi à broyer des pigments. Une analyse de la surface de celles-ci, par microscope électronique, a montré qu'il y avait des grains d'amidon. L'homme de Neandertal décortiquait donc déjà les graines.

Mais l'usage des meules s'est surtout développé dès le début de l'agriculture, au Néolithique, 6 000 ans avant J.-C.

Les meulière de Saint-Crépin-de-Richemont sont déjà utilisées à cette époque. En effet, les plus anciennes meules que l'on peut y trouver sont les meules dites « va-et-vient » (fig. 3). Il s'agit d'une pierre plate ou légèrement incurvée qui constitue la partie fixe. Un mouvement de va-et-vient, exercé grâce à une molette, permet d'obtenir la mouture. C'est un geste difficile et peu productif. Le rendement de cette technique est très faible, 6 à 8 kg de farine par jour. On imagine aisément le temps de travail nécessaire pour nourrir la population. Un quart de celle-ci devait consacrer son temps à cette activité. Pour l'instant, seule la partie plate de ces meules a été trouvée ici. Des fouilles archéologiques permettront peut-être de découvrir aussi des molettes.

Au VI^e siècle av. J.-C., apparut un système un peu plus perfectionné, le broyeur d'Olynthe, qui permet de moudre 3 à 4 fois plus de grains (fig. 4). La partie 4, mobile sur la partie 5 grâce au levier 2, broie le grain introduit dans la petite trémie 3. Mais ce broyeur fut vite supplanté dès le début du V^e siècle



Fig. 3. Exemple de meule néolithique va-et-vient.

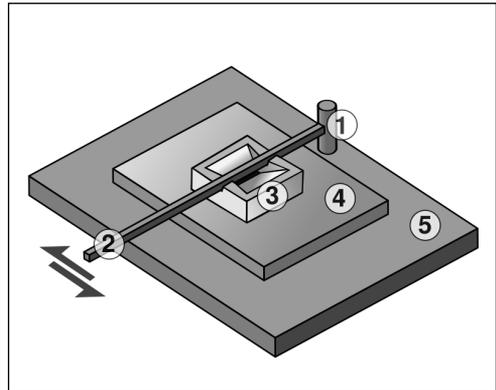


Fig. 4. Moulin d'Olynte (BELMONT, 2006).



Fig. 5. Exemple de meule rotative.



Fig. 6. Ébauche de meule gallo-romaine (photo M. Cestac).

av. J.-C. par les meules rotatives ou meules gallo-romaines (fig. 5). Ces meules sont composées de deux parties : une partie inférieure, de forme légèrement conique, appelée dormante ou *meta*, et une partie mobile supérieure, tournante ou *catillus*, actionnée manuellement. La partie supérieure fait aussi office de réservoir grâce au trou central. Ce système se répand très vite dans toute l'Europe. Ces meules sont de petite dimension, 50 à 60 cm de diamètre. Les meules rotatives seraient arrivées en Dordogne environ 4 siècles avant Jésus-Christ. Les meulière de Saint-Crépin livrent de nombreuses meules rotatives soit extraites brutes de la carrière, soit en cours de préparation, soit quasiment terminées (fig. 6). Ces types de meules gallo-romaines ont un rendement grandement amélioré (20 à 30 kg par jour), suffisant pour alimenter une famille ou un petit groupe d'individus. Dans toutes les villas romaines, on trouve des meules comme celles-ci.

Mais pour alimenter une ville, il faut des meules de plus grande dimension. On a alors inventé le moulin pompéien, de forme conique, mû par des animaux.

Assez rapidement, l'énergie hydraulique sera utilisée pour mouvoir des meules devenues de plus en plus grandes. Le moulin de Barbegal, non loin d'Arles, témoigne de l'utilisation de cette force motrice par les Romains. Un aqueduc conduit l'eau jusqu'à une cascade qui alimente 8 bâtiments contenant chacun 2 moulins⁵. Il aurait été créé dès le début du II^e siècle après J.-C. D'autres auteurs mentionnent l'apparition des moulins à eau dès l'ère augustéenne. On a longtemps pensé que ce mode opératoire ne s'était pas répandu durant la période romaine, car les Romains disposaient d'une main d'œuvre abondante : les esclaves. La découverte de Barbegal en 1940 par l'archéologue Fernand Benoit vient démontrer le contraire.

2. Les carrières néolithiques et gallo-romaines

Les carrières néolithiques, à l'origine du site, ne sont pas incluses dans le circuit d'interprétation par mesure de protection, mais leur existence est attestée par la découverte de meules va-et-vient comme décrites ci-dessus. Des fouilles archéologiques seraient éminemment indispensables pour une meilleure connaissance de l'activité meulière à cette époque.

Les carrières gallo-romaines sont facilement repérables. En surface, on remarque plusieurs petites excavations appelées « fossotes ». Les petites meules que l'on peut voir sur le site, car non terminées, ou présentant des défauts, témoignent d'une extraction à cette époque. Ces fossotes ne sont que la partie visible de la carrière romaine. Elles sont comblées par le temps et les déchets de taille. Les meules sont romaines parce que de petites tailles et on les trouve sur de nombreux sites gallo-romains du Périgord jusque et y compris à Vesunna. La nature de la roche atteste la provenance de Saint-Crépin-de-Richemont.

La production était organisée en deux équipes. Une première équipe extrayait des blocs cubiques et commençait à leur donner une forme arrondie en les épannelant à coups de marteau. Une deuxième équipe d'ouvriers, plus spécialisés, façonnait ces petits blocs, qui constitueront *meta* et *catillus*, avec des broches ou des ciseaux pour créer une meule d'environ 60 cm de diamètre et 20 à 30 cm d'épaisseur. Cette méthode permet de produire plus de meules, grâce à une exploitation en gradins permettant à plusieurs équipes de travailler.

Les cavités pouvaient atteindre 5 m de profondeur. L'exploitation ultérieure en front de taille a recoupé en certains endroits ces fossotes. La photo (fig. 7) montre bien en coupe la carrière romaine, en sorte d'auge, remplie de déchets, juste au-dessus du front de taille.

5. BELMONT, 2006, t. 1, p. 19.



Fig. 7. Fossote romaine comblée au-dessus du front de taille moderne.



Fig. 8. Meule moderne du site des Brageaux (photo M. Cestac).

3. Puis vint le Moyen Âge

Tous les petits moulins à mains disparaissent car les seigneurs ont interdit la mouture à domicile. Ils vont jusqu'à aller dans les maisons récupérer ou casser les moulins familiaux. Les moulins deviennent seigneuriaux et la banalité est imposée dans la vie sociale. Apparaissent ainsi le four banal, le moulin banal. Il s'agit d'installations techniques que le seigneur entretient et à met à la disposition des habitants de la seigneurie qui en contrepartie ne peuvent utiliser que ces installations, naturellement payantes. On dirait aujourd'hui qu'il s'agit d'un monopole du seigneur local.

En Angleterre, un abbé a confisqué les meules à main et en a pavé l'abbaye, il s'agit d'un symbole très fort : « je marche sur les anciennes libertés ⁶ ». Le moulin est donc un symbole du pouvoir, mais aussi un équipement performant et onéreux. En effet, l'installation elle-même est complexe. De plus, elle conduit à aménager les rivières et ruisseaux par des biefs ou des dérivations plus ou moins longues.

Ainsi, les petites meules sont plutôt antérieures à la féodalité et aux XI^e et XII^e siècles.

Se développent alors les meules plus grandes (fig. 8) pour faire face à la mouture d'une plus grande quantité de farine, jusqu'à une tonne par jour, pour l'ensemble de la population. Ces meules peuvent être d'un seul bloc, comme celles que l'on rencontre sur le parcours de Saint-Crépin, ou constituées de deux ou plusieurs blocs que l'on réunit par la suite. Ces meules sont assemblées avec de la chaux puis cerclées selon une méthode identique à celle utilisée

6. Cité par Alain Belmont, conférence du 22 juin 2013 à Saint-Crépin-de-Richemont.



Fig. 9. 2/3 de bloc de meule destiné à être assemblé (photo P. Besse).

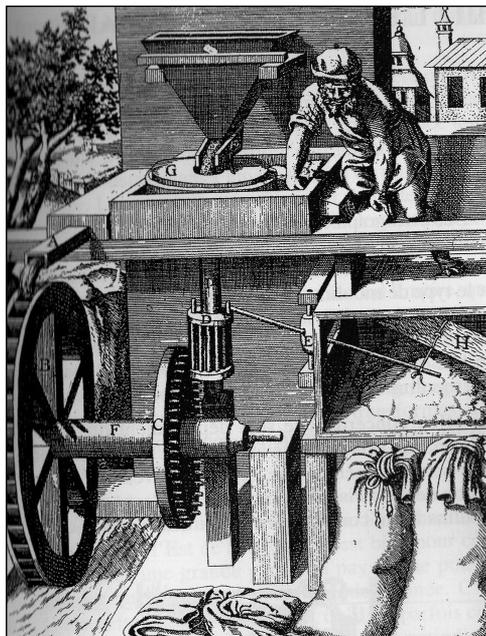


Fig. 10. Mécanisme de moulin à eau (Encyclopédie d'Alembert).

par le forgeron pour cercler les roues de charrettes. On place un cercle de fer incandescent autour de la meule. Arrosé avec de l'eau, en refroidissant, il enserre la meule. On met ainsi 2 à 3 cercles autour de la meule, ce qui la rend encore plus chère, sachant qu'à l'époque le fer est coûteux.

Le long du circuit de Saint-Crépin, un bloc de 2/3 de meule avec son œil est parfaitement visible (fig. 9). Cette manière de procéder va faciliter le transport ou l'accès au moulin. Ces meules mesurent entre 1,60 et 1,70 m de diamètre et 30 à 40 cm d'épaisseur, soit 0,8 à 0,9 m³, et pèsent environ 2 tonnes. Les actes notariés précisent souvent la dimension exigée : « Jean Laplanche tireur de meulles habitant du village des Aiges [...] a vendu a monsieur Enthoine Brouchat habitant Maroullier paroisse de Combiere deux meulles [...] de la hauteur de 5 pied et de l'espesseur de douze pouse pied de roy sur le bord et quatorze pouses dans l'œil⁷ ».

Les moulins sont à roue verticale (dans le sud de la France, les roues sont horizontales) et un mécanisme avec démultiplication et renvoi d'angle entraîne la tournante sur la dormante (fig. 10). Les deux meules sont enfermées dans un bac pour éviter la dispersion de la farine. Au-dessus, une trémie

7. ADD, 3 E 20400.

distribue le blé progressivement dans l'œil de la tournante. La face inférieure de la tournante, concave, épouse la surface de la dormante légèrement conique. Cependant, à proximité de l'œil la distance entre les deux meules est de 3 à 4 cm pour permettre le passage du grain. Sur le bord extérieur, la distance est très petite, de l'ordre du millimètre. De plus, les meules doivent être parfaitement équilibrées, sinon du côté le plus lourd, le grain sera complètement écrasé et l'usure de la dormante plus importante de ce côté-là. On comprend aisément que les meules doivent être parfaitement finies et que le travail du tailleur de meules est particulièrement délicat. Le gruau récupéré est donné au client qui tamisera lui-même sa farine. Dans les systèmes plus perfectionnés, un blutoir est associé au moulin.

La roue tourne à raison d'1 à 2 tours par seconde et il est important de vérifier la vitesse de rotation car si la roue tourne trop vite les meules vont chauffer et la farine va brûler. Le meunier doit donc surveiller en permanence la vitesse de rotation, l'écartement des meules, l'approvisionnement en grain. L'écartement entre les deux meules peut également varier en fonction du client. Le client pauvre souhaite avoir davantage de farine avec son grain, on va donc desserrer l'écartement des meules mais il y aura plus de son et donc une farine de moins bonne qualité. Pour un client plus riche on va resserrer l'écartement des meules et on obtiendra une farine de meilleure qualité.

Avec l'accroissement de la dimension des meules, plus le diamètre est important, plus l'épaisseur doit être grande. Les meules de 1,6 mètre de diamètre ont jusqu'à 40 cm d'épaisseur et elles pèsent 2 tonnes. On assiste donc à un repli sur les carrières les plus proches des moulins.

4. L'exploitation des meules modernes

a. L'extraction des meules

On dénomme meules modernes, les grandes meules apparues après le Moyen Âge par opposition aux meules gallo-romaines beaucoup plus petites.

Un travail préalable est nécessaire avant l'extraction des meules. Il s'agit de « découvrir » ou « dérouter » la roche. On enlève la terre et la partie supérieure de la roche qui n'est pas intéressante (beaucoup de galets, lardages de la pierre...). Cette couche à enlever peut aller jusqu'à 2 mètres de profondeur pour atteindre la roche exploitable. Ce travail de « décroûtage » est très long. On repère ensuite les fissures qui courent à travers la pierre. Cette besogne est le plus souvent accomplie par femmes, enfants ou main d'œuvre non spécialisée. De nombreux textes font allusion à ce travail qui demande plusieurs journées et augmente d'autant le prix d'une meule.

Pour l'extraction des meules dites modernes de fort diamètre, on délimite le tracé de la meule par un cercle du diamètre convenu (fig. 11). Ensuite, on creuse au pourtour, à l'aide d'un pic ou d'un têtou, une tranchée périphérique supérieure à l'épaisseur d'une meule et d'une largeur suffisante



*Fig. 11. Mode d'extraction d'une meule
(dessin A. Pauthier, CPIE du Périgord-Limousin).*



Fig. 12. Exploitation en gradin de la carrière des Brageaux (photo M. Cestac).

pour pouvoir passer la jambe. La séparation des meules se fait en taillant des mortaises à la périphérie de la couronne, puis en y enfonçant des coins en fer ou des coins de bois mouillés qui, en gonflant, font éclater la roche le long d'une ligne de fracture. La meule se détache alors. On creuse ensuite le trou central (avec certainement un risque supplémentaire de casse). Après le travail de finition, on charge la meule sur un charriot renforcé : un fardier. Pour manier les meules, on utilise de grandes pinces, ce qui permet de faire levier et de les manipuler. Ce secret de taille des meules se transmet de père en fils et de père à gendre. La dangerosité du métier a donné lieu à des légendes dans de nombreux pays et régions. Celles de Saint-Crépin, car il y en a eu forcément, ne se sont pas transmises.

L'exploitation s'opère en gradins successifs (fig. 12) et en quinconces, ce qui permet à plusieurs équipes de travailler à extraire une meule selon

la technique décrite ci-dessus. On remarque, en haut du cliché, une meule dessinée prête à être extraite.

La carrière de « Puy Garavit » aux Brageaux montre une autre possibilité. Des emboîtures sont percées à flanc de falaise, au niveau d'une ligne de faille de la roche. Les coins de bois bien secs enfoncés dans ces emboîtures, puis arrosés pour les faire gonfler, permettent le décrochage de la pierre qu'il faudra ensuite façonner.

Les inventaires après décès nous renseignent sur l'outillage des « tireurs de meules ». Louis Mignot dans son testament indique : « trois pit à faire des meules estimes trante six sols douze coins de fer estimes quarante sols une forge y ayant un bicorne deux soufflets presque uzés deux paires de tenailles et deux marteaux le tout estime douze livres ⁸ ». Les meuliers avaient donc leur propre forge pour affûter leurs instruments de travail. Dans l'inventaire des biens de feu Louis Malavergne « cest trouve les cables ou cordes avec lesquelles on tire les meules assez grosses de la longueur de sept brasses et demy a my uzées...⁹ ».

b. Les haldes

Les haldes (fig. 13) sont les montagnes de déchets accumulés au fil du temps. Elles constituent des sortes de cônes d'éboulis le long du front de taille. Ces résidus de taille ne sont pas entassés n'importe comment, mais soigneusement rangés pour être suffisamment stables et occuper le moins de place possible. Les déchets sont rangés à plat, soutenus par des murets. Ils sont réalisés par femmes et enfants.

Au pied des fronts de taille, d'autres déchets se sont accumulés avec le temps et on peut penser que le sol originel se situe encore 5 à 6 mètres en dessous. Des dizaines et dizaines de m³ de déchets sont ainsi enfouis.



Fig. 13. Le sentier traverse une halde (photo M. Cestac).

c. Le transport des meules

Une fois extraites, les meules sont chargées sur des charrettes ou fardiers suffisamment résistantes pour pouvoir porter des poids importants. Chaque meule peut peser jusqu'à 2 tonnes et demie. Ce convoi est tiré par des

8. ADD, 3 E 20377.
9. ADD, 3 E 20388.

bœufs le long des chemins de meules parfaitement plats, créés jusqu'au front de taille. Ce transport est particulièrement dangereux et il arrive des accidents, parfois mortels : « le vingt-huit juillet mil sept cent quatre-vingt-sept a été enterré dans le cimetière de cette paroisse Elie Mesuron décédé hier au piez du château de La Barde en conduisant une meule en présence de Jean Saunier bourgeois et de deux autres bouviers [...] et dans le moment que le timon de la charrette le pressoit contre un chatenier criant qu'il était mort plusieurs personnes decoururent à son secours mais inutilement monsieur le vicaire fut appelé et il le trouva mort...¹⁰ ».

Le transport de ces meules, payé par l'acheteur au convoyeur, peut aussi atteindre des sommes relativement importantes suivant le lieu de transport : « ce jourd'hui vingt septiesme janvier mil sept cens vingt quatre [...] Jean Faye tireur de meules habitant au village des Comtes et François Desoulas laboureur [...] ont déclaré avoir receu de François Chaulet munier au moulin de Pinard paroisse de Bourdeys [Le Bourdeix près de Nontron] le dit Faye la somme de cinquante-cinq livres pour la vanthe d'une meule noire et le dit Desoulas la somme de trante cinq livres pour le menage et la conduite de la dite meule...¹¹ ».

Ce contrat, avec bien d'autres, nous apprend également que les bouviers chargés de conduire les meules sont des laboureurs accompagnés de leurs domestiques.

d. La vente et le prix des meules

Au cours du XVIII^e siècle, le prix de vente d'une meule a évolué d'une trentaine de livres au début jusqu'à une centaine de livres à la fin du siècle.

« Ce jourd'hui quatrième du mois de janvier mille sept cens dix [...] Bernard Bouthet et Arnaud Longuechaud tireurs de meules [...] ont déclaré et confessé avoir eu et reseu de Helies Balheli munier habitant [...] paroisse de Paluau en Angoumois [...] la somme de trente-deux livres pour la vanthe d'une meule noire de cinq pied de largeur¹² ».

« Le 5 août 1767 Jean Laplanche tireur de meules a vendu à Enthoine Brouchat bourgeois habitant Le Maroullier paroisse de Combiér deux meules [...] moyennant la somme de cent cinquante-trois livres¹³ ».

« Le 4 mars 1791 Guillaume Duverneuil tireur de meules à Champredon a vendu à Pierre Labrue et Jean Duteix [marchands] 3 meulles de la grande carrière [...] Cette somme est faite moyennant la somme de deux cent quarante-trois livres¹⁴ ».

10. ADD, 5 Mi 104/003.
11. ADD, 3 E 20385.
12. ADD, 3 E 20379.
13. ADD, 3 E 20400.
14. ADD, 3 E 1264.

Pour comparer, voici les prix en 1699 de maisons ou lopins de terre : Jean Petit dit Faucon, laboureur, vend à Martial Mignot, peirier, son beau-frère, une maison, four, étable et jardin au village des Canteix pour 40 livres ; Mignot vend à Benoît Gay une petite maison aux Aiges pour 26 livres payées en 7 boisseaux de bled.

Le coût de la décharge et du transport ajouté à celui de la fabrication proprement dite expliquent la valeur élevée des meules.

e. L'aire de distribution

Les actes consultés et les enquêtes sur les moulins de la Dordogne et de la Haute-Vienne de 1809 ont permis de déterminer la zone de commercialisation des meules de Saint-Crépin dans un rayon de 80 à 100 km environ. On en a trouvé jusqu'à Saint-Jean-d'Angely, aux portes d'Angoulême, à Périgueux, Bergerac. Quant aux meules anciennes, les archéologues ont pu trouver des meules romaines en pierre de Saint-Crépin dans divers sites gallo-romains de la vallée de la Dronne et aussi à Vesunna¹⁵.

III. La population des meulières : identité et conditions de vie

On peut considérer 3 catégories d'acteurs essentiels : les propriétaires, les tireurs de meules et les marchands.

1. Les propriétaires et les modes de faire-valoir

Avant la Révolution, et sans doute aussi au Moyen Âge, les carrières sont la propriété des seigneurs locaux, le comte de Richemont et le seigneur de La Barde. Ainsi, ces carrières étant susceptibles de rapporter des fortunes à leur propriétaire, le château va s'implanter à leur proximité. C'est probablement le cas du château de La Barde, car il n'y a pas d'autre raison stratégique à sa situation dans ce lieu. Il faut défendre « sa mine d'or ». C'est le cas d'autres châteaux en France. Ce n'est pas le cas de Richemont qui est plus récent que celui de La Barde et qui a d'autres origines bien connues en Périgord.

Les carrières font partie de leur fondalité (droit à percevoir par le seigneur). Le seigneur perçoit une rente annuelle (10 livres par an pour une partie de la Grande Peyrière des Brageaux, carrière appartenant au seigneur de La Barde). Il loue la carrière à un meulier, suffisamment riche pour être sûr d'être payé, moyennant un droit de tirage : « ce jourd'hui vingtiesme may mil six cents huitante deux [...] François Mallet de Chastillon chevalier seigneur

15. Christian Chevillot, conférence du 22 juin 2003 à Saint-Crépin.

de Labarde a affermé à Jean Bouttet dict Redon tant pour lui que pour ses freres une peyrière à tirer des meules à moulins [...] située au puy de Labarde sans comprendre la peyrière qu'il a affermée à Louis Mallavergnie moyennant la somme de dix livres chascun an...¹⁶ ».

Les meuliers les plus aisés peuvent sous-louer à un autre meulier. On a toute une hiérarchie qui s'installe au sein du peuple des carrières. Ces meuliers bénéficient jusqu'au XVI^e siècle d'un statut favorable, car ils ont une forte technicité et les meules coûtent cher. Mais à partir du XVII^e siècle, ils vont s'appauvrir.

À partir du milieu du XVIII^e siècle, les nobles s'intéressent de moins en moins à ces carrières. Elles sont rachetées par les tireurs de meules eux-mêmes ou, le plus souvent, par des notables locaux. Ainsi, le 17 janvier 1764, Victor et Pierre Gibeau, « ne volant plus demeurer dans ladite communauté de biens », partagent entre eux « une carrière propre à tirer des meules au lieu dit laspeyrieras d'au coutaud¹⁷ ». En 1766, ils revendront cette même carrière à Jean Gibeaud, tuilier, respectivement pour 200 livres et 150 livres.

Durand de Nouaillac, de La Chapelle-Montmoreau, acquiert les terres du château de La Barde au moment de la Révolution. Pierre Château, de Champagne, acquiert une carrière au lieu appelé « Les Grandes Peyrières ». « Le 28 brumaire an V Mathieu Laplanche carrier [...] cède à Pierre Château le rocher que le dit Laplanche vient de mettre à découvert propre à tirer des meules [...] moyennant la somme de deux cent soixante francs [...] à la charge pour le dit Château de tenir quitte de le dit Laplanche [...] des deux meules que ce dernier devait lui livrer [...] et de fournitures faites tant en bled qu'en argent pour sa subsistance¹⁸ ».

2. Création de sociétés ou associations

Les carriers s'associent également entre eux pour exploiter les carrières. Le 30 avril 1780, Mathieu Lachapelle dit lenfant s'associe avec François Bretou « sous le devoir que le dit Bretou sera tenu de payer la moitié du droit d'heu au seigneur de Chastillon propriétaire [...] sera tenu de faire ou faire la moitié de l'ouvrage et de fournir la moitié des autres despences [...] à condition que le dit Bretou indemnise le dit La Chapelle pour les despences qu'il a été obligé de faire pour la descharge du dit rocher [...] s'oblige de luy bailler la somme de soixante livres [...]. Et partageront le fruit par moisié [...]. Le dit La Chapelle promet de fournir la moisié du droit de tirage¹⁹ ».

16. ADD, 3 E 13114.

17. ADD, 3 E 19883.

18. ADD, 3 E 19954.

19. ADD, 3 E 12705.

3. Les meuliers et le personnel des carrières

L'activité de tireur de meules est le plus souvent une activité familiale qui se transmet de génération en génération. On trouve ainsi la trace des mêmes familles de meuliers sur plusieurs siècles (les Gibaud, les Malavergne, les Camus... Jusqu'à la dernière, qui a exercé le métier jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les Chopinet). Les maîtres meuliers travaillent avec frères, beaux-frères, gendres et vivent souvent sous le même toit (exemple : Gibaud Bretou).

Cette activité familiale se traduit par de fortes implications réglées par actes notariés entre parents et enfants. Il s'agit aussi bien de ventes de meules que de cessions de matériels ou de vente de carrières.

Cette cohabitation génère aussi des conflits pouvant conduire à des séparations entre parents et fils ou gendres.

De nombreux contrats précisent les engagements réciproques à l'intérieur d'une même famille. Par exemple, le 29 avril 1706, Jean Maizongrande, laboureur et peirier, époux de Peyronne Petit, ont promis une rente annuelle de 20 livres à leur fille Narde, épouse du laboureur Reymon Digoux, en échange de quoi les nouveaux époux « seroit obligé de nourrir et entretenir les dits conjoints Maizongrande et Petit au cas où ils ne puissent travailler ». Mais l'engagement n'ayant pas été tenu, toutes les meules issues de la grande Peyrière appartenant à Maizongrande seront partagées à parts égales avec les époux Digoux. « Il sera loizable de mestre un homme à la place du dit Maizongrande qui sera obligé de fournir les pycs et autres instruments²⁰ ».

4. Des familles de meuliers plutôt pauvres

À partir du XVII^e siècle les meuliers s'appauvrissent.

Le 25 janvier 1699, « Leonard Guilhomot peirier aux Âges hypothèque à Benoît Gay greffier de Saint Crépin une terre de chaume [...] pour délivrance de blé mesture pour sa nourriture et l'entretien de sa famille²¹ ».

Le 1^{er} avril 1699, les époux Bouthet vendent à Benoît Gay (greffier de Saint-Crépin) une maison à Saint-Crépin pour « vingt boisseaux de bled mesture pour leur nourriture de 5 enfants estant tous réduits à la dernière pauvreté²² ».

Le 12 avril 1724, Arnaud Longuechaud, tireur de meules au village de Lumeuil, vend à Pierre Lacour une terre pour 27 livres pour acheter du bled « n'ayant rien pour vivre ni sa famille ».

Le XVIII^e siècle est une période de disettes, de guerres successives qui rendent la vie difficile à certains. Ces tireurs de meules vont s'adresser aux

20. ADD, 3 E 20377.

21. ADD, 3 E 20375.

22. ADD, 3 E 20375.

intermédiaires cités plus bas. Ils sont parfois contraints de donner en garantie des meules qu'ils vont tirer pour pouvoir bénéficier de prêts ou obtenir du blé, simplement pour pouvoir nourrir leur famille : « Aujourd'hui vingt-quatre août mil sept cent quatre-vingt-sept [...] Etienne Chopinet quarrier habitant au village des Âges [...] s'est constitué débiteur en faveur de Pierre Saunier notaire royal habitant au bourg de Saint-Crépin [...] la somme de trois cents livres pour cause de fourniture en bled pour sa nourriture et celle de sa famille [...] le dit Chopinet s'oblige [...] de lui livrer des meules de moulin faites et à faire bonnes et marchandes à concurrence de la somme de trois cents livres ». Le prix des meules sera fait au fur et à mesure que la livraison sera faite et Chopinet doit faire ou faire incessamment le tirage des meules.

Les meuliers tombent sous la coupe des bourgeois (greffier, notaire...) et marchands. Les différentes ventes évoquées ci-dessus illustrent ce phénomène.

5. De sacrés personnages

Les meuliers, habitués à manipuler de très fortes charges, sont des gens très rudes. On s'en rend compte car déjà appauvris, on assiste à une montée des incivilités chez ces personnages, voire à des délits (on se vole des meules entre meuliers) ou même à des crimes.

Le 27 août 1710, une plainte est déposée contre le peyrier Jean Delaplanche par François Malavergne et sa femme à la suite d'une bagarre pour un conflit de pâturage de bœufs²³. Le 18 janvier 1711, « Anthoine Jarethout nous a dit et remonstré que la nuit du vandredy [...] il a entendu des voleurs qui vouloint entrer dans sa maison et vouloint defonser la porte [...] le dit plaignant distingua la voix de Pey Gibaud²⁴ ». Plusieurs témoins ont confirmé cette version des faits.

Le 27 juillet 1681, Thibaud, curé de Saint-Crépin, porte plainte contre plusieurs habitants de la paroisse, dont plusieurs meuliers²⁵. Il les avait chargés de changer une poutre du clocher qui, pourrie, menaçait de se briser et de provoquer la chute du clocher et d'une partie de l'église. Les « gros bras » du village exécutent ce travail délicat, placent une poutre neuve puis réclament à boire au curé qui leur donne du pain et du vin. Puis ils s'avisent de vouloir vendre la vieille poutre pour se payer de nouveau à boire, ce que le curé refuse en leur disant que la poutre ne leur appartient pas. Une bagarre éclate entre ces drôles de paroissiens et le curé qui est frappé et dont on déchire la soutane. Trois meuliers sont en cause : Bernard Bouthet, des Aiges (« un maraud et un coquin »), François Lanternac dit Labaudie, des Aiges, 48 ans environ, Jean Maizongrande, des Aiges, 25 ans environ.

23. ADD, 2 B 335.

24. ADD, 2 B 336.

25. ADD, 2 B 334.

Un exemple plus dramatique, représentatif de la misère et de la pauvreté²⁶ : un peyrier des Aiges, Louis Mignot, avait loué son fils Jean âgé de 12 ans à un dénommé Pazat qui l'avait conduit en Saintonge. Ce Jean Mignot a été retrouvé mort, le corps couvert de contusions, sur les mâchoires, les tempes le thorax, la gorge... assassiné par Pierre Pazat qui n'était qu'un mendiant qui 2 ans plus tard commettait d'autres méfaits.

Cette tradition de dureté est restée dans la mémoire collective. Au début du siècle, les habitants de Saint-Crépin étaient renommés pour être de sacrés bagarreurs dans les fêtes de village.

6. Les marchands

Dans les actes notariés, les marchands intermédiaires apparaissent vers la fin du XVIII^e siècle. « Le 20 février 1789, Guillaume Duverneuil carrier habitant du village de Champredon s'est constitué débiteur de Jean Dutet marchand habitant au village de Limeuil [...] de la somme de 96 livres pour raison de vray et réel prêt²⁷ ». Parmi les autres marchands ou prêteurs, on relève les noms de Millet (avocat au parlement), Saunier (notaire), Salvage (frère du prêtre de Saint-Crépin)...

Ainsi marchands et nouveaux propriétaires sont aussi les « banquiers » des tireurs de meules. Une nouvelle catégorie s'enrichit aux dépens des producteurs de meules. Partis de haut, ils vont tomber très bas.

Conclusion : la fin d'une histoire et vers une nouvelle vie

Ces carrières atteignent leur âge d'or au XVII^e siècle. Elles commencent leur déclin vers 1850. La mode du pain blanc, réservé d'abord aux riches pendant la période romaine puis au Moyen Âge, a peu à peu gagné l'ensemble de la population. Les plus modestes veulent aussi manger du pain blanc. C'est une mode typiquement française. En Allemagne, par exemple, on mange du pain de seigle, si bien que le pain blanc est dénommé le « pain de Français ».

Aidées en cela par l'évolution des modes de transport, les carrières produisant des meules de calcaire très dur et notamment celles de La Ferté-sous-Jouarre vont progressivement étendre leur zone de commercialisation jusque dans le Sud-Ouest.

Une autre explication réside aussi dans l'apparition à la fin du XIX^e siècle des minoteries industrielles qui ont supplanté les traditionnels moulins à eau ou à vent.

26. ADD, 2 B 334.

27. ADD, 3 E 19943.



Fig. 14a et 14b. Meules en remploi, maisons à Saint-Crépin-de-Richemont.



Fig. 15. Crépin et Crépinien, vitrail de l'église de Rannée (Ille-et-Vilaine). En bas à gauche, aux pieds de saint Crépin, une meule.

L'utilisation des meules noires va donc progressivement diminuer et entraîner la fin de l'exploitation des carrières de meules de Saint-Crépin (fig. 14a et 14b). Leur dernière mention à Saint-Crépin est faite en 1866. Pour tenter de survivre, les tireurs de meules vont se reconverter. On va fabriquer différents mobiliers : des éviers, des auges, des moellons... mais aussi des plaques de grès pour les hauts fourneaux du Haut Périgord.

Combien de meules ont-elles été extraites du site de Saint-Crépin ? 100 000, 200 000 ? Impossible de le dire, mais sûrement des milliers et des milliers.

Il n'en reste pas moins que même tombées en désuétude, les carrières de Saint-Crépin restent un témoin inestimable de la vie de toute une longue époque et à ce titre constituent un élément important du patrimoine. La création du sentier d'interprétation les fait donc revivre d'une autre manière pour la joie et le bonheur des curieux du passé.

Enfin, on ne peut résister à l'idée que Saint-Crépin-de-Richemont doit son nom à la saga des tireurs de meules qui se sont succédé ici depuis l'Antiquité. En effet, selon la légende de Crépin

et Crépinien, au III^e siècle, parmi d'autres supplices, ces martyrs auraient été jetés dans une rivière une meule attachée à leur cou (fig. 15). De là à penser qu'au Moyen Âge, les habitants aient tout naturellement donné le nom de Saint-Crépin à leur village, il n'y a qu'un pas que nous osons franchir.

M. C.

Sources et bibliographie

Archives départementales de la Dordogne

- 1 C 2, Mémoire descriptif de la subdélégation de Nontron, 1760.
- 2 B 334 à 337, jugements, procès-verbaux et procédures de la justice seigneuriale de Richemont, 1668-1789.
- 2 E 1839/9, fonds de Chancel, moulin de Lesparat à Boulazac, 1572-1772.
- 2 E 1850/16, fonds Arnault de Golce, moulins de Périgueux, 1472-1554.
- 3 E 19883, Jean Hélie Devillard, notaire à Brantôme, 1764-1765.
- 3 E 19947, Léonard Rabier, notaire à Brantôme, 1786-1787.
- 3 E 12623 à 12625, Pierre Ganteille, notaire à La Chapelle-Montmoreau, 1782-1793.
- 3 E 12631, Jean Chevallier, notaire à La Chapelle-Montmoreau, an XIII-1807.
- 3 E 20374 à 20405, Saunier et successeurs, notaires à Saint-Crépin, 1693-1786.
- 3 E 13114 à 13157, Barby, notaire à Saint-Pancrace, 1662-1705.
- 3 E 13116 à 13117, Guillaume Barby, notaire à Saint-Pancrace, 1711-1742.
- 3 E 12701 à 12711, Delrieu, notaire à Saint-Pancrace, 1764-an VII (1799).
- 5 Mi 18104/003, registres paroissiaux de Saint-Crépin, 1750-1792.
- 7 L 85, enquête sur les moulins du district de Nontron, an II (1794).
- 30 L 353 à 356, minutes de la justice de paix du canton de Saint-Félix-de-Bourdeilles, an III-an X (1795-1802).
- 6 M 41, recensement de la population de Saint-Crépin-de-Richemont, 1836.
- 6 M 496, enquête sur les moulins de la Dordogne, 1809.
- 70 S 12, statistiques géologiques de la Dordogne, 1836-1866.
- 8 U 614 à 620, jugements civils et de simple police de paix du canton de Mareuil, an XII (1804)-1880.
- 8 U 628 à 629, conciliations et procès-verbaux de la justice de paix du canton de Mareuil, an XII (1804)-1860.

Archives départementales de Haute-Vienne

- 9 M 23, enquête sur les moulins de la Haute-Vienne, 1809.

Archives privées de M^{me} Faye, des Brageaux à Saint-Crépin-de-Richemont

- Vente de carrière aux Brageaux, 1827.

Bibliographie

- BELMONT (Alain), *La Pierre à pain. Les carrières de meules de moulins en France du Moyen Âge à la révolution industrielle*, tomes 1 et 2, Grenoble, éd. Presses Universitaires de Grenoble, 2006.

- BELMONT (Alain) et CESTAC (Maurice), *Archives ouvertes sur les meulières de Saint-Crépin-de-Richemont*, éd. Université Pierre Mendès-France Grenoble / Communauté de communes de Mareuil, 2011.
- BRUGGEMAN (Jean), *Moulins, maîtres des eaux, maîtres des vents*, Paris, éd. Rempart, 1997.
- CARCAUZON (Christian), « Quatre découvertes inédites en Périgord 1981-1986 », *Revue archéologique « Sites »*, n° 36-37, 1988, p. 25-40.
- CARCAUZON (Christian), *Découvertes souterraines en Périgord*, Bayac, éd. du Roc de Bourzac, 1991.
- CESTAC (Maurice), *Saint-Crépin au fil du temps*, Périgueux, édition de l'auteur, 2006, 190 + 89 p.
- CHEVILLOT (Christian), GUILLIN (André) *et al.*, « Prospection inventaire (vallée de la Dronne) : VII. Le triangle Lisle/Saint-Pardoux-la-Rivière/Thiviers (2005), vallée de Lisle et de la Double », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 20, 2005, p. 206-210.
- DELFAU (G.), *Annuaire statistique du département de la Dordogne, Périgueux*, Périgueux, impr. Dupont, an XII, 430 p.
- GOURGUES (vicomte de), *Dictionnaire topographique du département de la Dordogne*, Paris, Imprimerie Nationale, 1873, 389 p.
- GUILLIN (André), « Le bassin meulier de Saint-Crépin-de-Richemont (Dordogne) », dans BUCHSENSCHUTZ (O.), JACCOTTEY (L.) *et al.*, *Évolution typologique et technique des meules du Néolithique à l'an mille*, Actes des III^e Rencontres archéologiques de l'Archéosite gaulois, Bordeaux, *Aquitania*, supplément n° 23, 2011, p. 227-280.
- GUILLIN (André), « Le site meulier de Saint-Crépin-de-Richemont », *Documents d'archéologie et d'histoire périgourdines*, n° 27, 2012.
- LÉVÊQUE (Jean-Louis) et ROUX (Joan), *Toponymie occitane de Saint-Crépin-de-Richemont*, Marsac-sur-l'Isle, éd. Novelum / Centre socio-culturel de Marsac-sur-l'Isle, 2010, 123 p.

De la Belle Époque aux Trente Glorieuses : 1908, 1954, 1961 ou Les origines de la construction légendaire du Tour de France en Périgord

par Jean-Michel LINFORT

L'histoire du sport fait partie de l'histoire. L'histoire du Tour de France en Périgord peut donc figurer à juste titre, comme un pan de mémoire à partager, dans nos recherches et nos publications. En cette année 2014 où les Périgordins ont acclamé le retour de la grande boucle en Périgord, Jean-Michel Linfort, spécialiste reconnu, écrivain et peintre inspiré par la passion du Tour de France, analyse le rôle dévolu à cet événement dans l'histoire de notre territoire rural. Des précurseurs d'avant 1914 aux champions héroïques des années glorieuses jusqu'aux débuts de la télévision, cet article aborde les premiers événements légendaires à l'origine de la renommée du Tour. Il constitue le 3^e volet d'une étude entamée par une histoire générale de cette épreuve sportive jusqu'à nos jours, publiée en 2013, et poursuivie dans un ouvrage, à l'appui de plusieurs expositions artistiques, consacré au mythe et à l'imaginaire du Tour en Dordogne.

La Rédaction

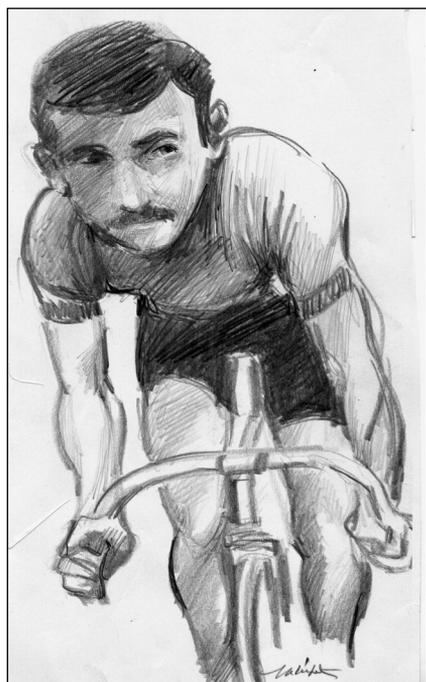


Fig. 1. Petit-Breton.

La présence du Tour de France en Périgord, de 1903 à nos jours se résume à 25 passages, 5 arrivées et 6 départs d'étape (soit 3 étapes entièrement disputées sur son sol et 4 villes-étapes : Bergerac, Périgueux, Trélassac et Montpon-Ménéstérol)¹.

Véritable épopée contemporaine, la mise en perspective de son récit est restée largement insoumise aux approches des historiens. Aussi sa perception n'a-t-elle évolué qu'à travers les clins d'œil d'un territoire soudé à sa mémoire sportive et sans autre forme d'exégèse que celle du récit journalistique.

Le fil de cette histoire aspire pourtant à une exploration d'autant plus vivifiante que, dans un département soumis perpétuellement à la compréhension du passé, elle donne à s'intéresser à un patrimoine mémoriel et social qui n'est qu'un autre récit des temps anciens.

Ainsi est-on conduit à s'attacher à des points de repères essentiels par leur portée fondatrice, expliquant le processus d'agrégation du Périgord à son histoire cycliste sous la houlette de la grande boucle.

Le Tour de France découvre la Dordogne en 1952 à l'heure du chabrol². Pour prouver sa main heureuse, le Périgord enthousiaste porte à la victoire à Limoges l'un des siens, Jacques Vivier³. Né à Mareuil-sur-Belle, ce régional de l'équipe Sud-Ouest signe le premier succès d'étape d'un géant de la route périgordin. On approche alors du bataillon sacré du sport avec ses noms qui répercutent la notoriété. Un tournant dans la chronique du siècle et le portrait, à l'applaudimètre, d'un âge d'or qui se profile. Le Périgord n'a toujours été que le territoire de sa propre nostalgie et c'est avec fierté qu'il se remémore alors la légende de Lucien Mazan, dit Petit-Breton⁴ (fig. 1). Le premier double

1. La Dordogne compte, en outre, une quinzaine de « géants de la route » sur les 3 136 ayant terminé au moins un Tour de France (LAGET, 2014).

2. La 20^e étape, Bordeaux-Limoges, disputée le 16 juillet 1952, traverse en effet Périgueux où a lieu le contrôle de ravitaillement.

3. Jacques Vivier, né en 1930, participa à 5 Tours de France entre 1952 et 1957. Double vainqueur d'étapes (1952 et 1954).

4. Né le 18 octobre 1882 en Loire-Atlantique, il s'impose un pseudonyme pour ne pas contrarier son père qui détestait le... vélo. Considéré comme le premier intellectuel du peloton. Il meurt en 1917 à l'arrière-front de la première guerre mondiale d'une collision avec un charretier ivre.

vainqueur du Tour avait laissé quelques beaux souvenirs à Périgueux en s'installant commerçant de cycles entre le 15 septembre 1908 et la fin 1912⁵. Malgré une présence intermittente, comme posé sur un pied, il a continué à être aussi vaguement qu'affectueusement rattaché au Périgord.

Dans la trouée des souvenirs, sa place dévorante fit presque oublier les premiers « géants de la route⁶ » périgordins qu'il avait côtoyés à « l'âge de fer » de la « grande randonnée ». La victoire de Vivier répardant son bienfait, au mitan du siècle dernier, le Périgord entendait embrasser à nouveau une histoire défaite autour de ses destins sportifs effacés mais aspirant à mettre fin à un interminable épilogue qui l'avait laissée nue. Il lui fallut alors trouver à la petite reine une autre famille : la chair d'une histoire populaire, une production rustique qui lui confierait l'ardeur de quelques hommes du cru pour qui le vélo allait de soi dans l'expression vitale du terroir.

Ce prodige-là se produisit en 1954 par le truchement de l'écrivain Antoine Blondin⁷, au sommet du journal *L'Équipe*, qui fit d'un modeste Périgordin natif de Creyssensac, Valentin Huot⁸, la doublure vivante des forçats de la route célébrés en 1924 par Albert Londres (1884-1932). Sa chronique, dans un titre emblématique, « Les vacances de Monsieur Huot », dédiée à un croquant du peloton, jailli de sa glaise puis métamorphosé en digne héritier des frères Pélissier⁹, ne passa pas inaperçue. En goûtant aux ivresses de l'écriture, cet énorme coup d'accordéon journalistique sortit brutalement de l'anonymat l'intéressé né au Tour ce jour-là dans une haute montagne. Blondin ignorait que son héros étalerait plus tard son lamento et son âme en peine avec des mémoires en forme d'« outing sur deux roues ».

Huot prêta alors à son « pays » le rêve qu'il avait de se voir accueillir sur les grandes routes du Tour. À Périgueux comme à Bergerac, on était prêt à plonger dans les itinérances d'un Tour qui viendrait les visiter. N'était-ce pas là le sens d'une grande épreuve cycliste qui venait en appui d'une France unifiée par son territoire et sa géographie en visant d'autres lieux et d'autres parcours ? Lorsque les organisateurs se décidèrent, enfin, à abandonner le chemin de ronde qui suivait jusqu'alors le contour des frontières, la Dordogne semblait toute désignée pour accueillir, enfin, sa première étape. Ce qui fut fait le 14 juillet 1961. Que le sol Périgordin fut choisi un jour de fête nationale, pour l'exercice de haute école du contre-la-montre, rendit l'*opus* plus haletant

5. DELLUC, 2008.

6. Expression inventée en 1898 par le journaliste Victor Breyer.

7. Antoine Blondin (1922-1991), romancier fasciné par le Tour, rédigea pour *L'Équipe* 524 chroniques au jour le jour entre 1954 et 1982.

8. Valentin Huot, né en 1929, grimpeur d'exception, double champion de France professionnel (1957 et 1958), a témoigné quelques affinités avec l'écriture. Il obtint le prix Blondin pour ses mémoires. En 1961, il joue son meilleur classement (39^e) après six Tours de France disputés.

9. Les trois frères Pélissier (Henri, Francis, Charles), personnages illustres, ont défrayé la chronique. L'aîné, Henri (1889-1935), survole le Tour 1923 et son abandon en 1924 inspira l'inoubliable papier d'A. Londres sur les forçats de la route.



Fig. 2. Le général de Gaulle à Périgueux en 1961.

encore. Belle coïncidence, le Pays de l'Homme allait cette année-là d'ailleurs se mettre en transe à deux reprises. Le voyage officiel du général de Gaulle, chef de la V^e République, au printemps, précéda de trois mois l'arrivée des titans de la route (fig. 2). Géant de l'histoire, juché sur son premier rang, le Général passa en quelque sorte la main à Gaul¹⁰, qualifié d'« ange qui aimait la pluie » pour faire oublier qu'il avait été traité injustement de « nain de la route ». Et même, l'horizon de foule allait changer, puisque la télévision serait là pour témoigner en direct de ce que l'histoire s'accélérait dans chaque foyer...

Ce sont là quelques faits dont le rappel chronologique étaye la véridique histoire du Tour et l'imaginaire nécessaire à la légende.

Entre un réservoir mémoriel archivé et constitué (à l'instar de l'Institut national de l'audiovisuel (INA) ou du fonds Diaz des Archives départementales de la Dordogne) et ce qui subsiste dans l'inconscient collectif et les approximations d'une mémoire flottante, l'envie de revitaliser une histoire à réécrire s'impose.

En conservant nos points de repères, considérons d'une autre façon leur portée au-delà des idées reçues pour soulever au moins trois problématiques.

1. La validation d'un espace légendaire autour de l'influence de Lucien Petit-Breton impose, dans une approche anthropologique et historique,

10. Charles Gaul (1932-2005), luxembourgeois, un des meilleurs escaladeurs de toute l'histoire du cyclisme. Il gagne le Tour en 1958.

d'enchérir aussi sur un aspect essentiel : celui de l'essor incroyable de l'industrie du cycle au début du XX^e siècle et dont Périgueux - incontestable signe des temps à la conquête de la vitesse - devient lieu de diffusion par l'entremise ou l'entrelac d'un champion emblématique. Comment ne pas concevoir que cette croisade grégaire autour du cheval d'acier ne soit pas, sans s'effacer derrière le mythe du héros du Tour et une carrière sportive sur le déclin, le seul et vrai sujet du séjour périgourdin ? La remarque est d'autant plus pertinente que lui vient en appui la place singulière d'un autre Périgourdin, le dessinateur Mich¹¹ (fig. 3), qui enfilera son talent dans le tourniquet publicitaire du Tour au bénéfice des chevaliers d'industrie presque en écho à Petit-Breton.

2. Une autre gageure est à prendre en considération : comment l'identification de l'obscur terroir périgourdin pouvait-elle passer de trop d'années éteintes, vécues dans l'ombre des premiers Périgourdiens à l'assaut de Tours cauchemaresques, à un mode majeur, ce moment unique comme délivré par le miracle de la célébrité, où l'un des siens était porté au pinacle journalistique sous la houlette d'un écrivain fou du Tour ? Antoine Blondin, on le pressent, n'imaginait pas à quel point son cantique sur le forçat de la route rejaillirait sur la notoriété du Périgord, tout au moins pour l'un des siens.

3. Du point de vue d'un département sensible à son image, pouvait-on mesurer sur le champ la portée de cette première étape disputée en Périgord le 14 juillet 1961 sous le relief inusité d'un premier direct dans l'histoire du contre-la-montre retransmis par la télévision ? Le temps est donc venu de vérifier avec le recul comment la mémoire collective a pu enregistrer une course lunaire dans laquelle se logèrent des enjeux sportifs diversement compris et interprétés mais dont le ressort dramatique, exceptionnel aux yeux du grand public, accédait manifestement à la dignité de la légende télévisuelle. Chargée de ses significations émotionnelles autant que d'une esthétique émerveillée



Fig. 3. Mich.

11. Michel Liebeaux, dit Mich, naquit à Périgueux en 1881 et fut la star des caricaturistes sportifs dans les années 1910-1920.

de la course, la mise en spectacle de la télévision ne pouvait promettre à ses débuts autre chose qu'une lecture supplétive de l'affrontement sportif. Avec le recul, force est d'admettre qu'elle ouvrait, aussi, en filigrane, la voie d'une beauté romanesque de la course comme on le vérifia à Périgueux...

L'image du Tour, reconstruite autour de son utopie, de ses lieux absolus, et de la méandre de ses réalités, impose le redéploiement d'un héritage indéniable dans la perspective :

- de reconfigurer ce que fut l'industrie du cycle à la Belle Époque à Périgueux (I)

- de revisiter le prototype périgordin du forçat de la route à même de s'ajouter à une mythologie bien établie du géant de la route (II)

- de vérifier enfin la dimension iconographique ou esthétique d'une mise en spectacle du Tour de France *in situ* par la télévision pionnière à même de poser des bases de la métamorphose légendaire (III).

Ainsi voit-on se dessiner trois lignes directrices qui peuvent nourrir la vision du Tour tout au moins à ses débuts en regard du Périgord : la grande aventure du cycle portée à ses fonts baptismaux, la conception littéraire de l'âme cycliste à travers l'un des siens, la réfraction par la télévision d'un événement sanctuarisé dans l'histoire du petit écran, provoquant ainsi un changement de perception dans la moire des souvenirs.

I. De l'industrie du cycle à la légende du Tour à la Belle Époque : de Petit-Breton à Mich

Le culte du vélo en Dordogne place dans la tradition un Lucien Petit-Breton sur son aventin. À Périgueux, place du IV-Septembre, en tenant la succursale de Peugeot « pour cycles, motocyclettes, voiturettes et réparations » (fig. 4), il apporta - *intramuros* - la lumière fondatrice d'une « conquête merveilleuse ». Pouvait-on parler autrement de la petite reine ? Fut-il admis, en passant, que cette dernière atteindrait mieux encore ses objectifs si les intentions mercantiles et la main mise d'une publicité, qui n'était pas encore vulgaire, collaient aux grandes énergies pionnières que le double vainqueur du Tour incarnait.

Nous sommes en 1908 et Petit-Breton est l'icône vivante d'une légende flamboyante. Cette légende a frappé alors que le Tour est à ses prémices. Mais ces temps-là sont d'abord et surtout ceux de l'expansion de cette vélocipédie promise à des heures inouïes. Le champion ne peut dire autrement : le vélo est son rayon et il a le pneu accrocheur. Au point qu'il va affoler le client, vantant ce qui n'est pas moins le fruit d'une révolution industrielle et la dernière avancée moderne, symbole d'espérance, le premier moyen de locomotion utile et libérateur. La popularité des épreuves vélocipédiques et l'engouement des milieux populaires et bourgeois en ce début de siècle portent irrésistiblement

Petit-Breton mais l'inverse était aussi vrai. Son deuxième Tour de rang en poche, il l'a acquis à la tête de l'armada Peugeot. En quatre ans, celle-ci a gagné l'ensemble des courses mais, en mésentente avec l'organisateur du Tour, Henri Desgrange ¹², elle arrêtera le Tour justement en 1909. Petit-Breton a essuyé quelques désillusions et la firme ne croit plus vraiment en ses chances. Il résume son œuvre à venir : « l'an prochain la victoire sera pour François Faber ¹³. Moi je passe la main ».

Héros d'époque, Petit-Breton entend pourtant ne pas s'arrêter là et se cherche une autre ligne de crête. Il est conscient tout autant de la guerre des marques que de sa popularité. Il voit les leaders de Peugeot passer chez Alcyon, il se sent une âme de marchand. Contre toute attente, sur le mode hasard de la vie, il rejoint Périgueux et son « très joli pays ». Il est aux commandes de son automobile, sa « courageuse petite Léon » du nom de la marque Léon Bollée. Le champion prend sa tâche à cœur et va chauffer le macadam à Périgueux, célébrant le moment de confiance et de progrès qui

porte désormais ses convictions vers cette nouvelle civilisation dans l'air du temps. Un tel bond dans la mythologie industrielle favorise un mutant qui se construit un nouvel espace mental à travers un nouveau défi qui l'attend. Après avoir exploré les intimités géographiques du Tour, la prospérité de l'industrie du cycle serait-elle vraiment son salut ? N'allait-il pas être tenté de revenir en arrière, obnubilé par la fréquence de ses succès et cette double victoire qui, dans l'esprit du public, tournait à l'apologie du constructeur sans effacer la supériorité du champion ? Petit-Breton, dans ses nouveaux habits, confia ses éblouissements devant les machines poinçonnées, celles qui n'admettaient

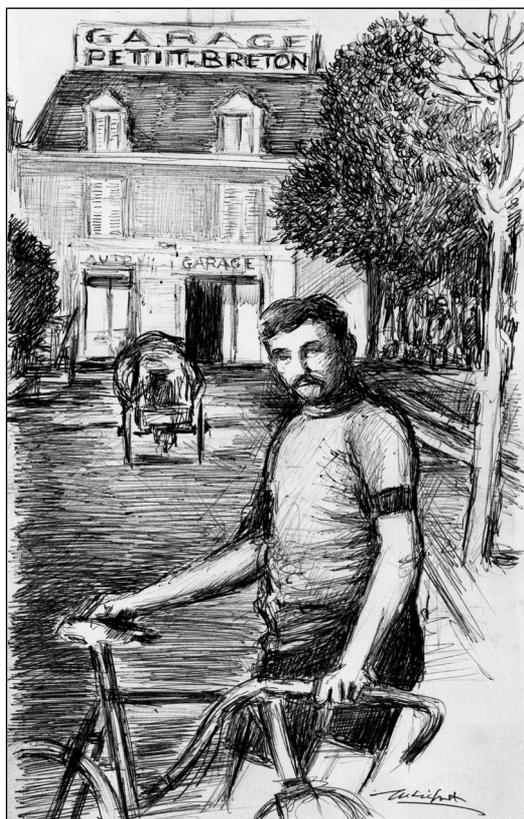


Fig. 4. Petit-Breton devant son garage à Périgueux.

12. Henri Desgrange (1865-1940), fondateur de *L'Auto*, créa le Tour en 1903. Il est resté célèbre pour le lyrisme de ses commentaires et sa direction autoritaire de l'épreuve.

13. François Faber est un coureur luxembourgeois d'exception. Il participa à 9 reprises au Tour entre 1906 et 1914.

aucun rechange de pièce et avec qui il avait toujours triomphé. Son exemple portait long : Peugeot, en 1908, avait emporté dans son sillage pas moins de quatorze étapes. Cette invincibilité aux heures les plus glorieuses le tourmentait malgré tout. Douze marques de cycles se disputaient désormais le Tour et la marque qu'il défendait, qui était celle aussi du premier constructeur d'automobiles, n'était assurée d'aucune rente de situation. Jeune retraité à vingt-cinq ans, il considérait qu'il avait encore quelques arguments pour faire valoir la supériorité de sa marque « la plus outillée ». En quinze ans, la production était passée de deux mille à soixante-dix mille machines. Peugeot avait construit à lui seul la trame de l'histoire du cycle. Alors que son ami affichiste Mich accordait à cette « bicyclette bien française », portée par les usines de Valentigney, la plus haute réputation, Petit-Breton accrochait son image de marque à cette entreprise commerciale.

Pour autant, il rêvait d'autres sublimations : il fut ainsi tenté par l'écriture, celle d'abord de ses souvenirs. Sagement, il méditait le mot de Balzac : « Vivre de la plume est un travail auquel se refuseraient les forçats ». Lui ne s'y refusera pas. Il écrivit dans la revue *La vie au grand air*¹⁴ avec une profondeur de regard admirable pour ses pairs et un sens figuré du récit notamment lorsqu'il reconnut le Tour 1909 ou l'effectua en suiveur. Après tout ce qu'il avait vécu, le Tour et son spectacle encait toujours sa chair. Il retrouvait alors les siens, « les braves qui peuvent suivre l'assaut donné aux effroyables rampes ». Il mesurait là, dans le terrible bréviaire des champions, sa force de gravité perdue.

Assujetti à une gloire encore fumante, il s'exposait alors à cette autre fatalité, celle du retombement car qui pouvait croire à cet instant qu'il tournerait définitivement le dos. Lui, le baladin au cheval d'acier dûment poinçonné pouvait relire le soir Hugo avec « Booz endormi » s'approchant des « empreintes de géants qu'il voyait ». Il se souvenait alors de son sens tactique, de ses démarrages insolents, quand son commerce, fut-il des plus prospères, semblait le mettre à l'arrêt. Périgueux, à certains jours trop circulaires, n'était plus qu'un horizon en rond. Roger Bastide résumait la situation : « L'esprit mobilisé par le tiroir caisse, il n'est plus intégralement coureur. Quand il se remet en selle, il ne peut supprimer la partie commerçante¹⁵ ». Charmeur et cultivé, intelligent, il l'était. Dans *L'Auto*¹⁶, Desgrange le sentait aussi calme, pondéré et prudent : peut-être allait-il le retrouver un jour, ce velociste d'envergure qui épatait ? Novateur à souhait, il avait inventé le timbre « ultra sonore », le dérailleur et la cartouche. On comprit qu'il fut plus précautionneux

14. *La vie au grand air* était le must des hebdomadaires sportifs illustrés d'avant-guerre. La création du *Miroir des Sports* entrainera sa disparition en 1922.

15. BASTIDE, 1985.

16. *L'Auto* naquit le 16 janvier 1903. Frappé d'interdiction à la Libération, il donne naissance à *L'Équipe*, dirigée par J. Goddet.

que jamais en bichonnant ses machines dans l'atelier, où rien n'était laissé au hasard. Le culte de la mécanique, il l'avait dans sa peau mais était-il encore « l'homme de bronze » gâté et surdoué qui se fit dominateur en 1908 ? Les conversations place du IV-Septembre prolongeaient ses rêves de carrière. D'aucuns le voyait reprendre ses prouesses... Missionnaire de l'industrie du cycle, loin de toute aventure sacrificielle, son amour intense de la petite reine l'avait conduit à une belle glissade commerciale qui ne supplantait pas le goût de la compétition qu'il avait retrouvé très vite. Périgueux l'avait ébloui et il avait ébloui Périgueux. C'est ce chemin qui l'avait amené en Dordogne, qu'il commença à parcourir à rebours, fier d'avoir célébré dans tous les rôles la belle époque du cyclisme.

Petit-Breton ne s'était tenu à l'écart de la compétition qu'une quinzaine de mois : il rentra en course dès le 27 juin 1909. Son chiffre d'affaire fut toujours en progression jusqu'à la fin, même après la querelle avec son frère qui assistait son épouse en son absence. Militant encore une fois de l'industrie du cycle, une question l'obsédait : le rite cycliste local ne devait pas marquer le pas et l'impulsion nouvelle qu'il avait donnée forçant une nouvelle fois le destin l'amenaient sans cesse à de nouveaux chemins, à l'instar du cyclo club de Périgueux qu'il avait contribué à faire éclore en 1911. Petit-Breton avait profité d'une vague populaire et mettait ainsi la mode au pays pour un produit industriel type tout en s'attachant aux rayonnements de sa marque.

Il avait mesuré l'influence grandissante de la publicité pour doper les ventes. Les fabricants de cycles voyaient dans l'affiche la meilleure rampe de lancement de leur invention. Petit-Breton n'eut pas de mal à être rattrapé par la création graphique des meilleurs affichistes comme Mich, quelque part son « pais ». Artiste et champion, chacun à ses marques, le message solidaire de ce duo était parfaitement clair. Le prix très élevé de la bicyclette jusqu'en 1890 avait intimidé jusqu'alors la publicité. Mais O'Galop¹⁷, en inventant Bibendum (1896), l'emblème de Michelin, vantait déjà les pneus en caoutchouc qui allaient révolutionner l'industrie du cycle. Mich connaissait cette affiche et proposa donc à Petit-Breton ses services amicaux pour une collaboration, qui valoriserait en toute complicité leur grand talent. Sa représentation du champion en « Petit-Breton périgourdin » (fig. 5) convenait d'une belle entente. La voie publicitaire du sport s'ouvrait généreusement alors aux slogans légendaires qui fusaient, telles de véritables professions de foi : au garage de Périgueux, témoin de ces fulgurances de la Belle

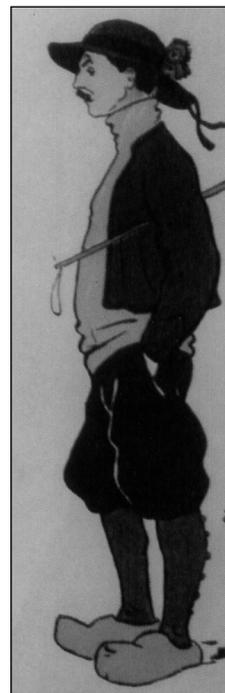


Fig. 5. Petit-Breton périgourdin, par Mich.

17. De son vrai nom Marius Rossillon (1867-1946), il travailla à *L'Auto* en 1905 et 1906 où il connut Petit-Breton et Mich.

Époque, le flux d'images nouvelles dédié à la chevalerie moderne au nom de la vitesse ne pouvait échapper aux mailles de la publicité qui glorifierait Petit-Breton.

Lorsque Mich créa pour Hutchinson, vers 1920, son célèbre affûteur de couteaux avec sa meule chaussée d'un pneu « plus solide que l'acier », il avait derrière lui quelques belles réussites. On pense aux grandes figures de l'histoire, comme Napoléon Bonaparte auquel Mich compare Petit-Breton. Ainsi, les succès spectaculaires du champion, en 1908, « acquis en une saison, pouvaient éclipser les victoires militaires remportées par le petit caporal en une décennie... » À Périgueux, on se réjouissait que Petit-Breton et Mich aient matérialisé ensemble, par l'affiche, le bonheur du sport qui portait les aspirations de toute une époque d'aventure et de conquêtes. L'entreprise, qui fut tout à la fois commerciale et publicitaire, résumait parfaitement leur rencontre amicale où convergeaient l'industrie et le sport mais aussi l'art.

À Pénestin (Morbihan), où il s'installe en 1913, Petit-Breton a alors tout oublié de son ancienne vie. Nul ne s'étonna, flirtant avec « la Française » pour devenir son représentant, qu'il fixe son dévolu sur « cette bicyclette de renom pour coureur de prestige », que Mich, en signe d'amitié, s'empressa de représenter dans une publicité célèbre où l'engin fait le bonheur de toute une famille « chien compris »...

Ce champion, tout auréolé d'un prestige sans égal, aux termes d'un séjour fulgurant à Périgueux, repartit, comme on le sait, pour barouder encore à la rencontre d'un destin vacillant. Notre homme laissera une trace subliminale qui devait abriter la mémoire de plusieurs générations de Périgordins. Si Périgueux ne fut à vrai dire qu'une parenthèse dans sa carrière sportive, son séjour augura la vaste aventure industrielle à marche forcée qui allait atteindre le spectacle sportif. Un moment historique plutôt fécond qui, relié à la popularisation de la petite reine, conservait son sens à part entière. Loin de l'anecdote, l'un des premiers ancrages de l'image du Tour en Périgord se trouvait relié aux arrière-plans d'une société s'envolant chaque jour dans une flamme nouvelle pour le vélo.

II. Du prototype périgordin du forçat de la route à une anthropologie au service de la mythologie : de Blondin à Huot

Lorsque Max Favalelli¹⁸, figure de la télévision d'après-guerre et collaborateur du *Miroir des Sports*¹⁹, présente les néophytes du Tour 1954, il

18. Max Favalelli (1905-1989), périgordin d'adoption, célèbre verbicruciste et animateur de télévision, évoqua la naissance du Tour dans un ouvrage, *La Belle Époque*.

19. Le *Miroir des Sports*, créé en 1920, fut le leader incontesté des magazines du sport durant un demi-siècle. Il se transforma en *But et Club - Miroir des Sports*, concurrencé alors par *Miroir Sprint*, avant que la télévision ne porte un coup fatal à la presse sportive spécialisée.

idéalisait Jacques Vivier comme un prince charmant qui s'adonne à la passion la plus paisible, la pêche à la ligne. Cette vision semble, bien sûr, éloignée de l'image cauchemardesque qui collait généralement au forcené de la grande boucle. Tels ces équipiers du cœur, moulés dans la glaise plus que dans le bronze infracassable, quelques rares Périgordins d'origine furent ces autres « semeurs d'énergie », ornés et taillés jusqu'à copier l'antique. Malgré leurs vertus de combattant, ils ne retirèrent de leur lutte que peu de succès.

Le premier sur la liste, Édouard Chaumard²⁰, connut les plus cruelles avanies dans le Tour 1906. À la première étape, il abandonna comme 85 % des concurrents, seulement quatorze d'entre eux étant classés. Il vérifia que la notoriété attachée aux anonymes, qui se lancèrent dans l'aventure, restait bien fragile. Dans le même temps, l'organisateur Henri Desgrange confiait avoir été le premier à trouver « le labeur de ces soldats du sport dociles et courageux parfaitement au-dessus des forces humaines ».

Pour Alexandre Chauvière²¹, autre Périgordin, l'affaire semblait tout aussi engluée lorsqu'il disputa le Tour 1912, gagné par le Belge Defraye. Lui aussi avait abandonné et vu, à ses côtés, en faire de même Lapize et Petit-Breton.

Charles Raboisson²², périgordin lui aussi, va courir son premier Tour de France en 1914 aux côtés, notamment, de Petit-Breton et, comme lui, comme ses prédécesseurs, il lui faudra abandonner. Lorsque Raboisson vient au Tour les années suivantes, le Tour a déjà beaucoup changé. On rapporte à son sujet l'intensité et l'effervescence d'un tumulte humain grandissant. On mesure aussi l'accaparement de l'opinion et la normalisation de la course : les étapes de nuit supprimées, les kilométrages et les étapes augmentés, les classements mixtes instaurés, les vélos poinçonnés généralisés. Quant à l'opposition entre les professionnels groupés et les amateurs isolés, elle vint à modifier en profondeur les conditions du routier alors que la conception éthique du Tour comprise « comme l'épreuve de vulgarisation qu'aucun sport ait jamais pressentie » était à l'œuvre. Lorsque Raboisson tente sa chance à la veille de la guerre, les amateurs isolés n'étaient plus admis à concourir. Mais l'arc des inégalités subsistait. Les premiers pionniers périgordins, par leurs abandons successifs et répétés, jouaient ainsi le refrain de la malédiction, un état psychologique que connaissait bien Petit-Breton, lorsqu'il analysait subtilement les ressorts de la malchance qui devait particulièrement l'affecter.

Le Périgord, entrant dans la mythologie du Tour à ses débuts, ne pouvait guère relever la casquette avec des personnages, cernés par l'oubli, qui glissaient dans l'indifférence. Mais ce que l'on savait d'eux, au moins, c'est qu'ils eurent le cœur des héros en quête d'un brin d'humanité. Chaumard,

20. Édouard Chaumard est né à Thenon en 1889.

21. Alexandre Chauvière est né à Douzillac.

22. Charles Raboisson est né à Chalais en 1892.

Chauvière, Raboisson vont donc figurer dans les annales, non pour leur palmarès mais parce qu'ils se sont mus sinon en martyrs, en survivants. Raboisson, en terminant trois Tours de France sur quatre disputés, s'évitera de pénibles répétitions. Son échec en 1914 est loin de le mortifier, quand tant d'autres connaîtront bien pire tragédies, comme Petit-Breton mourant au front en 1917. Il prend le départ du Tour 1920 comme l'un de ces quatre-vingt-deux coureurs de « deuxième classe », dont le départ est donné deux heures avant les autres. Figurant parmi les douze « deuxième classe » classés, il sera en vingt-deuxième et dernière position de ce Tour gagné par Philippe Thys. Ainsi entre-t-il dans l'histoire comme le premier coureur périgordin inscrit au général, le classement final du Tour. L'année suivante, il est vingt-cinquième sur trente-huit. Tout s'accorde en lui pour en faire le type parfait du concurrent à la figure recuite, enrégimenté pour monter son long calvaire sportif, bref un de ces hommes que « l'âpreté de la lutte transformait en héros inconscient ». Même si les « isolés », les déshérités qui furent les parias du Tour, trouvaient depuis une décennie plus de dignité avec quelques indemnités, leur image associée au chemin de croix ne s'effaçait pas de l'esprit du public.

Henri Desgrange, dans *L'Auto*, saisi d'effroi, ne put cacher ses impressions : « Je revois tous ces regards de pitié tendus vers nous pour nous dire : voyez quelle tâche vous m'imposez et voyez mon courage. Je pense à ce vélo exécré qu'ils traînent comme Sisyphe poussait son caillou, qu'ils doivent toute la course toucher toujours, ne jamais quitter, et qu'ils aiment pourtant puisqu'il les fait vivre. »

Les géants sacrifiés de la « grande randonnée » surgiront dans l'ouvrage d'Albert Londres en 1924, qualifiés de « forçats de la route ». Le propos fait sensation. « L'insubordination contre l'organisation tatillonne » est palpable dans le cri organisé des Pélissier : « On n'est pas des fainéants mais au nom de Dieu qu'on ne nous embête pas. Nous acceptons le tourment mais nous ne voulons pas de vexation ».

À leur tour, en 1928, trois autres mousquetaires périgordins, Jean Mouveroux, Raphaël Calmette et Lucien Laval (fig. 6)²³, comme un seul folet se lancent dans un beau tir groupé, respectivement classés, 21^e, 26^e et 29^e sur 41 concurrents. Ce Tour sera particulièrement difficile avec 162 participants inscrits et une épreuve transformée en un vaste contre-la-montre par des départs séparés. Mouveroux du groupe Elvish-Fontan sera à plus de dix heures du leader, Nicolas Frantz, maillot jaune de bout en bout. Laval récidive sur le Tour 1930 où les équipes nationales remplacent les équipes de marque. Il termine à la 35^e place, cinq heures après Leducq. Lui, le dossard 169 et dernier sur la liste des inscrits, finira à près d'une heure de Binda dans

23. Tous natifs de Dordogne : le premier originaire de Piégut, le deuxième de Montpon, le troisième de Saint-Vincent-de-Cosse.

l'étape de Luchon (41^e au classement général à près de trois heures de Leducq, maillot jaune, au terme de cette étape). Il n'aura plus l'occasion de revêtir le maillot jaune des touristes-routiers ni d'emprunter le vélo jaune du journal organisateur, *L'Auto*. Témoin de la caravane publicitaire et du grésillement des premiers reportages TSF, il n'a pas croupi dans des classements platounets et pourra être fier en rentrant à la maison. Il devait attacher son mât lui aussi à un commerce de cycles à Périgueux, dont le nom ne s'invente pas : « Au Tour de France ». Dans son établissement, il lui arrivera souvent d'évoquer ses frères, les touristes-routiers comme Faure, Barthélemy et un certain... Marcel Huot, vainqueur à Charleville. Il a donc combattu les frères Magne ou les frères Pelissier, des souvenirs de prestige comme autant de petits bonheurs.

Qui pouvait alors concevoir que les Périgordins mettraient vingt ans pour revenir au Tour de France avec Armand Darnauguilhem en 1950 puis Jacques Vivier entre 1952 et 1956, André Dupré entre 1955 et 1957 ou encore Valentin Huot entre 1954 et 1961 ? Le monde sportif réclamait sans doute d'autres têtes mais « le routier de race » sur sa Labor-Dunlop, même dans la poisse et l'échec en chemin, restait toujours le même Chaumard qui avait vu flamber Pottier sur le Ballon d'Alsace et ce n'était pas rien. Il s'avéra que l'héroïsme étant une valeur sûre, son histoire pourrait servir longtemps de générique. C'est sa propre image d'ailleurs, qu'il pouvait retrouver dans les colonnes du journal *L'Auto*, là où officiait ce héros du trait, Mich, dont on a parlé par ailleurs pour son rôle dans la publicité du cycle. Et, c'est peut-être là l'une des fortes contributions que peut revendiquer le Périgord dans la formation mythologique du Tour : les croquis lapidaires que Mich tirait de son scalpel pour mythifier l'exploit sportif. Entre 1904 et 1923, période pendant laquelle il collabora à *L'Auto* dans une parfaite unité de style, Mich devait profiler tout le gotha cycliste. Mich et Petit-Breton furent ainsi des pionniers se livrant à l'art de la litote publicitaire. Le premier inventa pour le second le drapé cycliste en médaillon et ce maillot de laine à la coupe taillée par les boyaux. Avec eux, le langage plastique du cyclisme avait trouvé ses premiers idiomes. La célébration des héros cyclistes



Fig. 6. Lucien Laval.



Fig. 7. Valentin Huot.

devait opérer une transfiguration, qui désignerait les nouveaux hussards du vélo forcené.

Au premier rang de ces gueux de la route, Valentin Huot (fig. 7), par l'entremise exceptionnelle d'Antoine Blondin, va crever l'écran. Desgrange en 1923 croyait arrivée « la fin des bestiaux de labour », mais il n'avait pu anticiper, dans la même veine, l'un des tout premiers billets de *L'Équipe* « d'un romancier sur le Tour »... La littérature de Blondin va choir en effet sur un homme du terroir que la mémoire cycliste retiendra comme l'archétype de l'agonie cycliste ordinaire. Le champion périgordin y est décrit dans le journal comme « solitaire et souffreux » : « sous son maillot un peu déteint, une sorte de tricot vert qui lui donnait l'air d'avoir bourré sa maigre carcasse d'une ouate thermogène parcimonieuse, une ouate de pauvre ». Parce qu'il aime bien que les « bergers épousent la petite Reine », Blondin est pris d'empathie pour cette silhouette embusquée dans la montagne. Huot semble venir de nulle part « fourvoyé impunément en première classe avec un billet de

troisième ». Il offre « le spectacle d'un Valentin – le désossé – dont mille et mille bouches commencèrent à épeler le nom par cœur [...] un aigle accompagnait son effort comme pour parapher d'un saut impérial cette étonnante émancipation et, à Soulor Huot passait en tête... l'immédiat se perdit dans le brouillard ». Blondin poursuit : « ... au sommet de l'Aubisque où se tenait un meeting crépitant d'ombres confuses, coiffées par quelle dérision de visières de soleil, l'affaire qui commençait à sentir l'épuisement et la peur tourna au sang. Valentin Huot n'était plus en tête. Personne n'était plus en tête. Huot était là à quelques centimètres du vide, le maillot déchiré gémissant et saignant ». Blondin rapporte qu'il « fallut l'exhorter dix minutes pour le faire repartir, lui rendre son vélo, sa pompe et ses esprits ». Blondin semble avoir saisi là une tragédie grecque : la route n'est pas si longue. Il ménage son effet jusqu'à la chute finale de son billet : il a perdu la trace de son héros quand il

apprend que ce dernier est « arrivé le dernier de l'étape, 40 mm après Ockers et qui recommencera demain ».

Ce récit donnait la chair de poule mais on vit plus tard que Valentin Huot pourrait s'occuper lui-même de son image, assaisonnant dans ses mémoires, *Clous et vélo percé, noblesse des pauvres*, le reste de quelques beaux souvenirs accrochés aux soupentes de l'Aubisque²⁴. Gavroche sur deux roues devenu héros romanesque et romantique, Huot allait incarner la revanche du forçat de la route intemporel au nom de la morale méritocratique du cyclisme. Son entrée dans l'ordre épique du Tour de France scellait là une autre contribution de cette mythologie à part entière reliée au Périgord. La grandeur émotionnelle résultant de cette histoire s'appuie en effet sur les exploits du champion périgordin, qui furent liés au retentissement de la montagne et à sa valorisation médiatique, lorsqu'il s'opposait aux meilleurs escaladeurs de tous les temps. Il fit son trou au regard des archives de l'INA, dispensant plus qu'une ratification d'estime pour l'intéressé²⁵, offrant même un des rares sédiments iconographiques sur la popularité et l'héroïsme d'un coureur périgordin en haut de l'affiche. Les Trente Glorieuses ont trouvé là une figure exceptionnelle du cyclisme d'après-guerre pour symboliser un incontestable âge d'or. L'élargissement de l'audience du Tour en Dordogne a forgé là un excellent vecteur de promotion de sa propre histoire comme l'attestent les cinquante dernières années écoulées sans le moindre démenti d'un intérêt mémoriel déclinable.

III. Le contre-la-montre comme l'une des toutes premières mises en spectacle en direct du Tour de France par la télévision : de la retransmission télévisuelle à la traversée du miroir

En 1961, avec une étape disputée sur son sol (fig. 8 et 9) pour la première fois de son histoire, le pays de l'Homme franchissait un grand pas, d'autant qu'il coïncidait avec l'intervention d'un nouvel acteur : la télévision. Celle-ci, encore au berceau, créa un événement médiatique avec la première retransmission en direct de l'arrivée d'un contre-la-montre. La configuration sportive d'une telle épreuve suscitait en elle-même déjà l'attente mais son déroulement aussi réussi, devant des caméras encore peu familières, consacre un petit miracle cathodique²⁶. Les caméras s'attardèrent sur des prises de

24. HUOT, 2000.

25. Voir la rétrospective du centenaire du Tour sous l'égide d'ASO, organisateur de la course, où il est rendu hommage au coureur périgordin (« Le Tour selon Blondin »).

26. Le Tour fait irruption sur le petit écran lors de la création du journal télévisé en 1949. L'arrivée du Tour est retransmise en direct l'année précédente ainsi que l'Aubisque en 1958 ou l'Izoard en 1959. En 1961, la RTF diffuse la dernière heure de course en direct avec quatre étapes seulement (Bergerac-Périgueux, Grenoble-Turin, Luchon-Pau et le Parc des Princes). Le programme débute ce 14 juillet 1961 à 15h45, suivi à 16h40 de la projection du film *La piste de Santa Fé*.



Fig. 8. Le départ de l'étape à Bergerac, 14 juillet 1961.

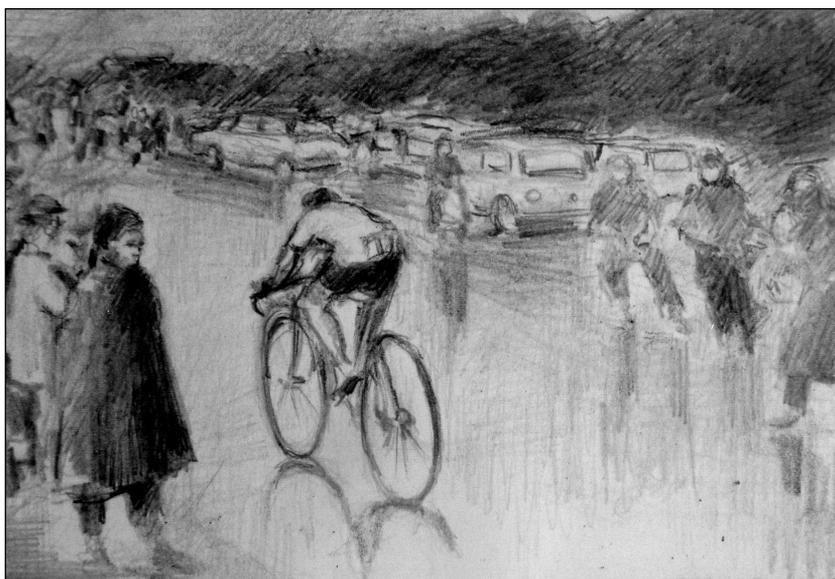


Fig. 9. L'étape Bergerac-Périgueux, 14 juillet 1961.

vues fixes, aussi belles que trop pesantes, mais les derniers kilomètres ainsi retransmis, avec les commentaires de Robert Chapatte et de Jean Quittard, allaient être le prélude d'une formidable histoire : la première retransmission du Tour en intégralité, qui ne fut décidée qu'en 1962, devait être reportée en 1963. Une telle intronisation modifiait les lignes habituelles du récit journalistique. Le petit écran transformait la péripétie sportive en une mise en spectacle inédite. Le direct lui-même constituait une forme d'accessibilité à l'événement.

La Dordogne dans le choix des organisateurs constituait ce point de passage stratégique pour une pénétration transversale du territoire vers le centre de la France. C'est ainsi que le Périgord connaîtra son premier tapis d'images volantes de la course, menée par les rouleurs les plus chevronnés de l'heure. La télévision « ras des cuissards », celle qui pénètre dans l'intimité du peloton, est encore modeste, mais elle est à la manœuvre dans l'approche de Périgueux. Le Tour et la télévision partagèrent, ici, leur histoire grâce à l'ampleur des équipements nouveaux mis en place.

La « télégénie » en Eurovision du Périgord, même à un moment où celui-ci commençait à s'interroger sur son destin touristique, n'était cependant pas vraiment en cause, un tel dessein ne pouvant être favorisé tant que l'attention développée par la télévision à l'époque ne tirait pas dans cette direction. À tel point que Sylvain Floirat, industriel qui portait au plus haut point son regard sur son terroir, creusait au sein même de la caravane du Tour d'autres intérêts plus commerciaux que touristiques. Ce jour-là, dans l'ordre de la légende parfaite, le Périgord se plaça magistralement. Anquetil²⁷, soudé au maillot jaune, déroulait la force du Maître, qui fit beaucoup dans la grandeur onirique de la course (fig. 10). Celle-ci, en plus de la presse habituelle, trouva incontestablement un tout autre relais dans la télédiffusion. On se prit à être captivé par les passages cruciaux sur la ligne. Et à voir ce regard halluciné des champions dans la violence de l'effort, on se crut électrocuté. Aux abords de la course, traqué par les caméras, l'imaginaire du Tour battait la mesure sur les lieux-mêmes où, quelques mois auparavant, le général de Gaulle fit l'hommage au Périgord d'une visite officielle.

L'avancée technologique et la portée supposée du récit télévisé n'avaient toutefois revêtu à l'époque qu'un impact relatif avec un temps d'antenne limité et des effectifs de téléspectateurs plutôt maigres. Mais si le direct fut donc cette exhibition suprême, dont profita le Tour et sa légende, c'est qu'il glorifiait en même temps la réussite technique de la RTF, symbole de la France gaullienne. Ce vertige-là, compris dans l'élan d'une époque qui s'ouvrait à « l'étrange lucarne », fit autant dans l'esprit du public que la gloire cycliste qui, après tout, est variable.

27. Jacques Anquetil (1934-1984) s'imposa à 5 reprises dans le Tour (1957, 1961, 1962, 1963, 1964). Maître absolu du chronomètre, comme il le prouva aussi à Périgueux. Mécontent des attaques dont il était l'objet, il refusa un tour d'honneur aux Périgordins...

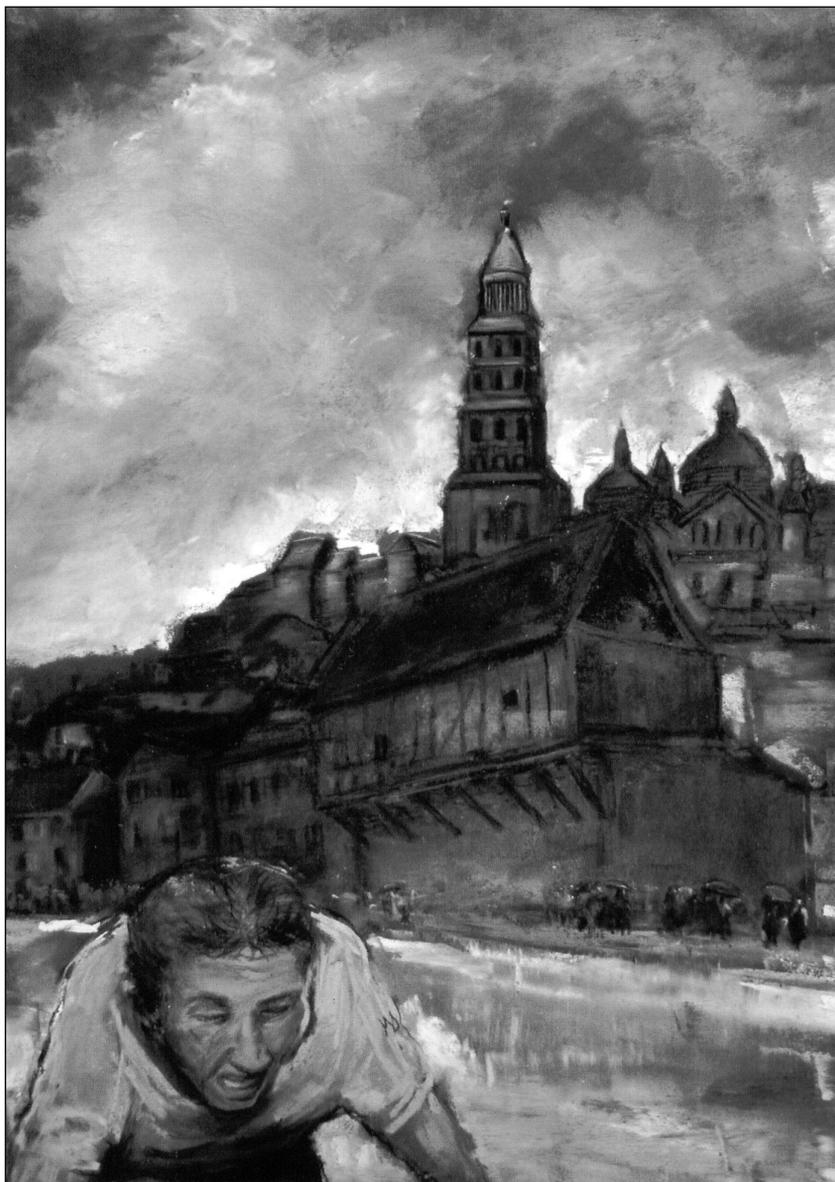


Fig. 10. Jacques Anquetil, vainqueur de l'étape à Périgueux, 14 juillet 1961.

Le Tour joua au laboratoire d'une modernité en marche et la mémoire périgordine trouvait là érigée à son profit une histoire culturelle aussi insoupçonnée qu'insolite... Pour le compte du Périgord sportif, qui vit là une occasion unique pour manœuvrer dans le champ hexagonal alors qu'il eut été en peine de trouver de semblables temps forts dans son histoire, l'effort d'aubaine fut total. Périgueux et Bergerac, élues au grade envié de ville-étape, firent de cet événement leur meilleur et premier coup d'éclat audiovisuel et promotionnel. La Dordogne n'a pris aucun retard pour se livrer à la « glotonnerie optique » à venir. La télévision, plus présente que jamais grâce au Tour, devenait chaque jour le point magique d'un ralliement en rase campagne, où l' ancestrale veillée des chaumières du samedi soir allait très vite devoir changer de répertoire.

Toujours est-il que cette étape avait éveillé des prodiges de curiosité, alors que la télévision tendait la main à cette légende qui puise dans le spectacle hors norme. Cette irruption événementielle ne pouvait se dispenser de cette « coronarographie » dans les artères de la course qui sélectionne les belles images et fascine au point de ne pas disjoindre plaisir esthétique et exploit sportif. Certaines scènes se prêtaient judicieusement à la mystification magistrale, qui ne décroche pas du roman d'épopée. Ainsi le *mano a mano* entre Gaul et Anquetil, jouant les passe-murailles dans la montée de l'Arsault, fut providentiel. On put d'emblée deviner la parabole de ces aventuriers cathodiques en forme de figures allégoriques au style apollinien. Surgit le point d'orgue amplifié en frise olympienne d'une passe d'armes de haute volée dans le dénouement d'un virage en épingle, débouchant sur la perspective fuyante et montante de Saint-Front (fig. 11).



Fig. 11. L'arrivée aux allées Tourny à Périgueux, 14 juillet 1961.

Curieusement, cette scène passa inaperçue dans la presse locale. *Miroir Sprint* et *Miroir des Sports* s'emparèrent, en revanche, de son spectacle dans une empoignade visuelle dominée par les superlatifs. Il avait suffi d'un cliché, un de ceux qui font la renommée des « Fragonard », expression en hommage à l'élite des premiers photographes du Tour pour leur excellence artistique. Les rampes de Tourny n'étaient donc pas l'Izoard mais basculaient à leur tour dans un discours charismatique et théâtral qui accompagne l'évocation du Tour de France.

Le Périgord, au point naissant de cette histoire, ne se refuserait donc pas au parallèle entre mémoire et légende qu'il faut enfourcher pour vivre l'événement comme une vraie fiction. Fredonné, le chant pressé du contre-la-montre devenait une polyphonie ludique et lyrique, un enjolivement qui consacrait une sacrée tranche d'histoire cycliste. Une seule image plus envoûtante et plus belle encore que toutes les autres avait suffi à étayer, à l'orée des années soixante, l'imaginaire en marche du Tour de France en Dordogne. Autrement dit, le rite convulsif, compulsif et forain du Tour, qui aime les répliques heureuses, avait reçu là son baptême du feu, en recherche désormais d'autres soleils et d'autres étés.

Conclusion

Ainsi peut s'affirmer le rôle dévolu au Périgord, dans l'histoire de la Grande Boucle, et à ceux qui en furent les interprètes majeurs. Notre réflexion nous a conduit à nous interroger d'abord sur la manière tout à fait heureuse dont l'histoire s'est adaptée aux exigences de la légende sans l'effet du moindre artifice.

Certes, l'heure est aux premières formes d'essais historiques et d'inventaire²⁸. Cet inventaire est cependant propice à fixer l'image même à tâtons mais toujours en accord avec les sources révélées ou vérifiées. Le Tour de France est resté un terrain assez fascinant pour des investigations et des représentations qui, éloignées de quelques visions stéréotypées, sont parfaitement utiles pour la mémoire culturelle et sportive du Périgord. Un sujet aussi effrontément taillé à la mesure de sa seule portée locale soulève quelques craquements lorsqu'ils ne rattrapent que des faits au demeurant connus mais guère éloignés de l'anecdote. En proposer une autre relecture conduit en revanche à des passerelles stimulantes, parce que la reconstruction met en lumière la diversité des personnages et des situations au regard de la généalogie de l'épreuve, sans se désintéresser de la petite mémoire d'un territoire.

28. Elle n'est pas exclusive d'autres approches, comme l'exploration esthétique et photogénique du Tour de France (expositions « Les pluies jaunes de Tourny » au MAAp, mai-septembre 2014, et « L'Art du Tour » au centre culturel de la Visitation, juillet 2014).

Ainsi avons-nous choisi des angles de vues qui, jusqu'à présent, n'ont guère été reliés entre eux.

Nous avons ainsi reconfiguré la place de Petit-Breton à Périgueux, en soulignant les facteurs de notoriété qui ne sont pas liés seulement à sa carrière cycliste mais insistent sur son rôle d'appareilleur de l'industrie du cycle.

De même avons-nous suggéré l'extraordinaire dimension événementielle des premiers forçats de la route périgordins, généralement oubliés mais qui ont préparé mieux qu'on a voulu le voir l'avènement en forme d'archétype d'un champion du cru, adoubé par Blondin et transformé en symbole assumé d'un âge d'or.

Enfin, parce que la fiction n'est jamais loin de la réalité, avons-nous esquissé l'idée d'une légende qui puiserait sa force dans une histoire devenue visuelle grâce à la télévision.

En somme, Petit-Breton, Blondin et la Télé réunis, le Périgord peut envisager de forger une vision de sa traversée du temps contaminée par le Tour de France, en révélant son addiction à une aventure sportive unique qui garde son aura. L'imaginaire du Tour repose sur une histoire qu'il dépasse, pour approcher le mythe. Il sera toujours temps de retourner dans l'atelier, même disparu, de Petit-Breton. Dans cet espace heureux il ressassait une réflexion que Picasso eut en 1908 en installant le cubisme : « J'ai gagné quand ce que je fais se met à parler sans moi »²⁹.

J.-M. L.

Dessins Jean-Michel Linfort (sauf fig. 5).

Sélection bibliographique et publications de l'auteur

L'Équipe, 20 juillet 1954.

BASTIDE (Roger), *Petit-Breton, la Belle Époque du cyclisme*, Paris, éd. Denoël, 1985.

BLONDIN (Antoine), *Tours de France*, Paris, éd. La Table ronde, 2003.

DELLUC (Brigitte et Gilles), « Petit-Breton, un champion cycliste à Périgueux », *BSHAP*, t. CXXX, 2003, p. 365-372.

DELLUC (Brigitte et Gilles), « Petit-Breton, un champion cycliste de Périgueux aux taxis de la Marne », dans *Petites énigmes et grands mystères*, t. II, Périgueux, éd. Pilote24, 2008.

DESGRANGE (Henri), *La tête et les jambes*, éd. L. Pochy, 1894.

FAVALELLI (Max), *La Belle Époque*, Paris, éd. Denoël, 1965.

HUOT (Valentin), *Clous et vélo percé : noblesse des pauvres*, éd. chez l'auteur, 2000.

LAGET (Serge), *Les coulisses des cent Tours de France*, éd. Hugo Sport, 2012.

LAGET (Serge) et MAIGNAN (Claude), *Le compte-tours*, éd. Communication, 2014.

LONDRES (Albert), « Les forçats de la route », *Le Petit Parisien*, 27 juin 1924.

29. Je remercie Gérard Fayolle et Sophie Bridoux-Pradeau pour leur relecture et leurs suggestions.

- TRACLET (J.) et POUGNET (P.), *Tour de France 1994. Trois jours en Périgord*, Périgueux, imprimerie Moderne, 1994.
- WILMS (Wilfried), *Bibliographie cycliste*, Paris, éd. L'Harmattan, 2012.
- LINFORT (Jean-Michel), *Le meilleur du Tour de France de René Pellos*, éd. Vent d'ouest, 2002 (préface de J.-M. Leblanc et C. Prudhomme).
- LINFORT (Jean-Michel), *Pellos le magnifique, l'épopée illustre du Tour entre 1949 et 1981*, Montauban, éd. Conseil général du Tarn-et-Garonne, 2004.
- LINFORT (Jean-Michel), *Le grand livre des dessinateurs, illustrateurs et caricaturistes du Tour de France*, éd. Cheminements, 2009 (préface de J.-M. Leblanc et C. Prudhomme, postface de C. Penot), prix Lacoste du beau livre sportif des écrivains sportifs.
- LINFORT (Jean-Michel), *Le Périgord des peintres*, Périgueux, éd. Fanlac, 2010 (sur Mich, Petit-Breton et Huot).
- LINFORT (Jean-Michel), *L'escalier des géants*, éd. Le Pas d'Oiseau, 2010 (textes de J.-M. Leblanc, J. Durry, S. Laget et C. Penot).
- LINFORT (Jean-Michel), *La BD du cyclisme*, éd. Regards, 2013.
- LINFORT (Jean-Michel), *À vous la route du Tour : tous des artistes*, éd. Regards, 2013.
- LINFORT (Jean-Michel), « L'histoire du Tour de France en Dordogne : quels rapports au patrimoine périgordin ? », *Revue des Archives départementales de la Dordogne*, décembre 2013, n° 24.
- LINFORT (Jean-Michel), *Légende du Tour en Périgord*, Périgueux, éd. IFIE Périgord, 2014 (préface de J.-M. Leblanc et C. Prudhomme).
- LINFORT (Jean-Michel), « Les pluies jaunes de Tourny », *Journal du Périgord*, juillet 2006.
- LINFORT (Jean-Michel), « Les tout petits bonheurs de l'ascension », *Journal du Périgord*, octobre 2006.
- LINFORT (Jean-Michel), « Le terroir aux sommets du Tour, de Petit-Breton à Valentin Huot », *Journal du Périgord*, juin 2007 et juillet 2007.
- LINFORT (Jean-Michel), « Les Tours à l'ancienne et le dopage », *Journal du Périgord*, juin 2008 et juillet 2008.
- LINFORT (Jean-Michel), « Éternelle et insondable mélancolie des cols », *Journal du Périgord*, juin 2009 et juillet 2009.
- LINFORT (Jean-Michel), « Ils furent les parias du Tour », *Journal du Périgord*, juin 2010 et juillet 2010.
- LINFORT (Jean-Michel), « Éloge de Valentin Huot, un Périgourdin aux sommets », *Journal du Périgord*, juin 2013.
- LINFORT (Jean-Michel), « Tour de France 1961 : le Périgord dans l'histoire de la télévision française », *Journal du Périgord*, juillet 2013.
- LINFORT (Jean-Michel), « Le Tour en Périgord de Vivier à Huot, les forçats du terroir », *Journal du Périgord*, mai-juin 2014.
- LINFORT (Jean-Michel), « Le Tour en Périgord, dans la caresse du vent, lutter contre le temps », *Journal du Périgord*, mai-juin 2014.
- LINFORT (Jean-Michel), « Le Périgord et le Tour, l'air des vainqueurs et la mémoire des amants », *Périgord magazine*, juillet-août 2014.
- LINFORT (Jean-Michel), « Coup de chaud sur les Crouchoux », *Journal du Périgord*, septembre-octobre 2014.

DANS NOTRE ICONOTHÈQUE*

L'Excideuillais Roux-Fazillac traque le Masque de fer*

par Brigitte et Gilles DELLUC

L'Excideuillais Pierre Roux-Fazillac (Excideuil, 1746 - Nanterre, 1833) fit une incroyable carrière politique et militaire aux temps de la Révolution et du Directoire. Après le 18 Brumaire, il se retira dans sa petite ville natale et consacra ses loisirs forcés à tenter de résoudre l'énigme du Masque de fer, un des plus grands mystères de notre histoire de France.

Il réussit à moitié, pourrait-on dire : les travaux récents sur ce sujet montrent qu'il fut le premier à proposer une des deux hypothèses actuellement retenues.

Antoine Roux, sieur de Fazillac, est avocat au Parlement et juge à Excideuil. Son épouse se nomme Marie Pichon du Gravier. Leur fils Pierre est connu sous le nom de Roux-Fazillac.

Excideuil a donné son nom à un boulevard. Et c'est justice. Quelle extraordinaire aventure que la vie de Pierre Roux-Fazillac !

* Les documents iconographiques présentés dans cette rubrique sont archivés à la SHAP.

I. Pierre Roux-Fazillac

Nous sommes sous Louis XVI. Le jeune homme s'engage. Il fait partie des gardes écossais du roi à Versailles de 1767 à 1778. Il est ensuite capitaine de dragons aux côtés du duc d'Ayen, homme des Lumières. Mais l'aventure de l'indépendance américaine le tente : on le retrouve premier aide de camp de La Fayette. Le voici bientôt chevalier de l'ordre de Saint-Louis et lieutenant-colonel.

La Révolution fait de lui un administrateur et un député de la Dordogne à la Législative puis à la Convention. Colonel du 4^e régiment de cavalerie en 1792, il est promu général de brigade l'année suivante et envoyé à l'armée du Nord. Conventionnel montagnard, il vote la mort du roi. Envoyé en mission, il se montre sévère contre les Brissotins et notamment contre le Girondin Valady¹. En Dordogne et aussi en Charente, il est commissaire lors de la levée en masse en 1793 et se rend en mission du Comité de salut public inspecter les manufactures d'armes de Périgueux et de Tulle. Il est à l'origine de nombreux arrêtés, concernant les manufactures, la subsistance, les fonctionnaires, les Comités de salut public, les certificats de civisme et il soutient le mouvement de déchristianisation en Dordogne.

Il échappe à la réaction thermidorienne et, en 1795, il est nommé, comme général, à l'armée des Côtes de Brest. Le Directoire le voit à nouveau administrateur du département et fugacement commissaire. Élu au Conseil des Cinq-Cents, il voit son élection annulée. Mais il se retrouve chef de division au ministère de l'Intérieur jusqu'au 18 Brumaire.

II. Une active retraite près d'Excideuil

Sous l'Empire, il se retire à Fazillac (commune de Saint-Germain-des-Prés, près d'Excideuil) et se plonge dans l'étude de l'énigmatique Masque de fer. Résultat : le citoyen Roux (Fazillac), ex-législateur [*sic*] publie en l'an IX de la République (1800-1801) un ouvrage très documenté de 117 pages (fig. 1a et 1b), portant le titre un peu long de *Recherches historiques et critiques sur l'homme au masque de fer, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier. Ouvrage rédigé sur des matériaux authentiques*².

Roux-Fazillac avait déjà publié *L'art de la guerre changé par les machines aérostatiques* (1784), au titre prémonitoire et alléchant. Il publiera bientôt *Lettres sur les animaux de Charles Georges Leroy* (1802) et *Histoire de la guerre d'Allemagne en 1756* (1803).

1. Jacques Geoffroi d'Yzarn de Freissinet, comte de Valady, sera guillotiné à Périgueux la veille de Noël 1793.

2. Imprimerie de Valade, Paris. Ce livre a été récemment réédité en fac-similé aux États-Unis (Nabu Press, s.d).

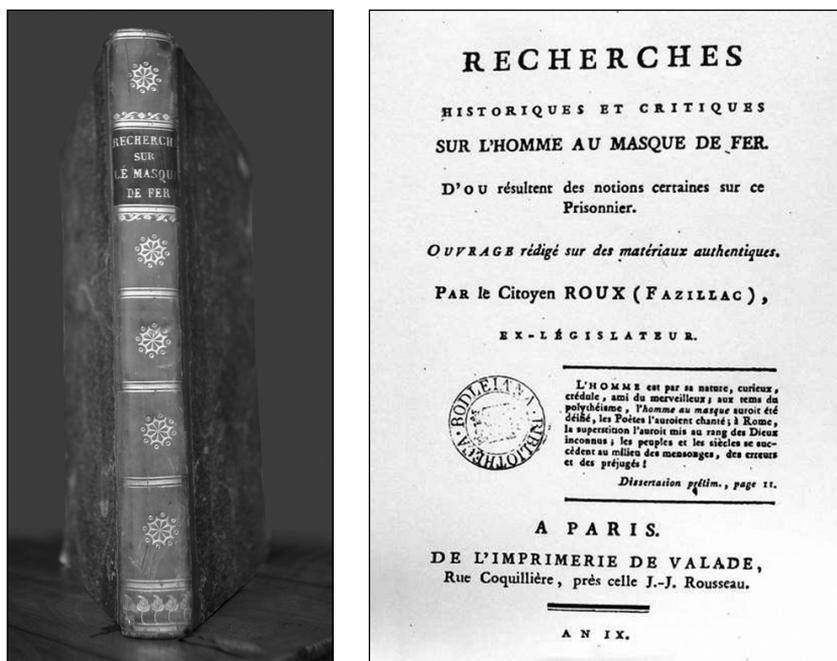


Fig. 1. Le livre de Roux-Fazillac. Il parut en l'an IX de la République (1800-1801) sous le titre de « Recherches historiques et critiques sur l'homme au masque de fer, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier. Ouvrage rédigé sur des matériaux authentiques ».

Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe (juin 1815), Roux-Fazillac encense l'empereur. Fâcheuse idée... La loi de 1816 contre les régicides le contraint à partir en exil en Suisse. Après 1830, la clémence de Louis-Philippe lui permet de regagner la France, au terme d'une quinzaine d'années d'exil. Il choisit de se retirer à Nanterre (Seine), alors petite bourgade, où il meurt en 1833, toujours célibataire, à l'âge respectable de 86 ans.

III. Sur la piste du Masque de fer

Qui était le Masque de fer ? En 2012, la publication d'une nouvelle édition du minutieux et long travail (depuis 1970) de Jean-Christian Petitfils sur le Masque de fer a bien exposé le problème, apporté de nombreux documents d'archives nouveaux ou inédits et réduit à deux le nombre des hypothèses plausibles³. Il incite à reconsidérer l'intervention de Roux-Fazillac parmi les

3. *Le masque de fer. Entre histoire et légende*, 2012.

nombreux investigateurs qui ont tenté d’y voir clair et à lui donner une place de premier plan.

C’est Voltaire, qui, sous le pseudonyme de M. de Francheville, lança le mythe du Masque de fer dans *Le Siècle de Louis XIV* (Berlin, 1751). Il y décrivait non un « masque de fer » mais un masque « dont la mentonnière avait des ressorts d’acier qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur le visage⁴ ». Jusque-là, le protégé de Frédéric II n’avait été cité que par quelques gazettes et par les *Mémoires secrets pour servir à l’histoire de Perse* (Amsterdam, 1745), satire de la cour de Louis XIV, aux personnages dissimulés sous des noms persans. Après lui, les hypothèses vont aller bon train.

Une bonne cinquantaine d’hypothèses. Du monde et du beau monde, et l’on peut piocher quelques personnages dans cet inventaire : un frère jumeau de Louis XIV, un fils bâtard d’Anne d’Autriche (conçu avec Buckingham ou avec Mazarin), un fils naturel (et même une fille) d’un roi, d’une reine ou d’un autre grand de ce monde, Nicolas Fouquet, le lieutenant-général

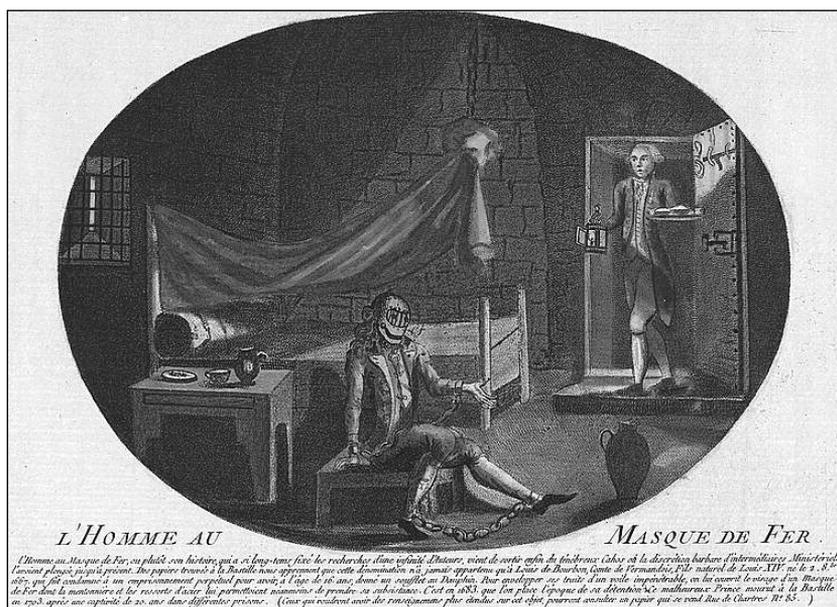


Fig. 2. L'Homme au masque de fer, gravure anonyme, 1789. La légende de cette gravure, sans doute d'origine révolutionnaire, fait du Masque de fer un fil naturel de Louis XIV et de Louise de La Vallière : Louis de Bourbon, comte de Vermandois.

4. Malgré cela, nous conserverons l'expression « Masque de fer ». D'ailleurs, parmi ses nombreuses notations sur le prisonnier masqué, Voltaire écrit aussi : « Louis XIV [...] l'envoya prendre l'air à la Bastille pour le reste de sa vie, avec un masque de fer sur le visage » (*Œuvres complètes*, 17, 1, Garnier frères, 1878). Très vite, bien d'autres auteurs répandront ce mythe du masque métallique : « Mes larmes ont rouillé mon masque de torture » (A. de Vigny, *La Prison*).

de Bulonde (pour désobéissance), François de Vendôme, duc de Beaufort (petit-fils naturel de Henri IV et père de Louis XIV ?), Henri II de Guise (un aventurier), le comte de Vermandois ou le duc de Monmouth, un amant de la reine, un milord anglais compromis (conspirateur en Angleterre, fils de Charles II ou de Cromwell ?), un moine jacobin ou un espion, un criminel monstrueux ou un patriarche de Constantinople, Eustache de Cavoye (fils de Louis XIII, amant d'Anne d'Autriche, père de Louis XIV et/ou ayant trempé dans l'affaire des poisons ?), le comte Mattioli ou Matthioli (secrétaire d'État du duc de Mantoue), Eustache Dager ou Danger, mystérieux valet, et bien d'autres...

Cet énigmatique personnage, masqué de fer ou de velours, est mis en scène, en optant pour telle ou telle hypothèse, dans un bon millier de livres ou d'articles, deux douzaines de romans (dont ceux d'Alexandre Dumas, de Paul Féval ou de Marcel Pagnol), autant de films (avec Douglas Fairbanks, Jean Marais ou Leonardo DiCaprio), de nombreuses émissions radiotélévisées (animées par les inévitables André Castelot, Alain Decaux ou Stéphane Bern), une dizaine de pièces de théâtre (dont *Les Jumeaux* de Victor Hugo, mélodrame inachevé de 1838), quelques poèmes (dont un d'Alfred de Vigny), plusieurs bandes dessinées, sans compter d'innombrables gravures (fig. 2).

IV. Un officier, quatre prisons et six prisonniers

L'affaire commence comme un roman d'Alexandre Dumas. J.-Chr. Petitfils rappelle que le personnage clef est Bénigne Dauvergne de Saint-Mars (1626-1708) (fig. 3). Ce sous-lieutenant des mousquetaires était fort dévoué à Louvois et recommandé par son capitaine, Charles de Batz-Castelmore, comte d'Artagnan, avec qui il avait participé à l'arrestation de Nicolas Fouquet. Il fut surtout nommé successivement gouverneur de quatre grandes prisons. Il prit en charge, dès sa première affectation, ce prisonnier masqué et sans nom. Ces prisons forteresses royales sont, dans l'ordre, Pignerol (Pinerolo), au sud-ouest de Turin (de 1665 à 1681)⁵, Exilles, près de la frontière française entre Turin et Grenoble (jusqu'au début de 1687), Sainte-Marguerite (une des îles de Lérins, en face de Cannes, de 1687 à 1698), et la Bastille, jusqu'à sa mort (1698-1708).

En 1681, à son départ de Pignerol, Saint-Mars peut faire ses comptes parmi les prisonniers confiés à sa garde :



Fig. 3. Bénigne Dauvergne de Saint-Mars (1626-1708). Il fut le gouverneur des forteresses où fut emprisonné l'homme au masque de fer.

5. La ville de Pignerol fut française à différentes époques, puis savoyarde et italienne.

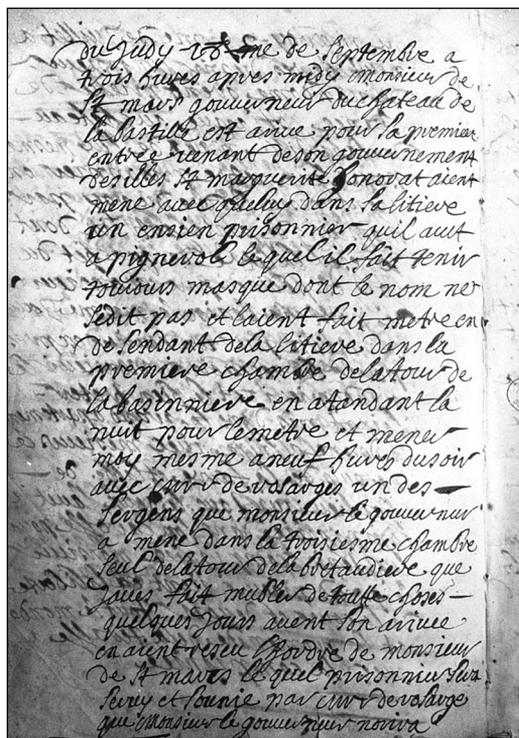


Fig. 4. Registre d'Étienne Du Junca, lieutenant de roi à la Bastille. Saint-Mars avait « avec lui, dans sa litière, un ancien prisonnier qu'il avait à Pignerol, lequel il fait tenir toujours masqué et dont le nom ne se dit pas ». Le mystérieux prisonnier fut écroué à la Bastille le 18 septembre 1698.

Fouquet est mort en 1680 ; Lauzun a été libéré en 1681⁶. Six prisonniers demeurent dans la citadelle : Dubreuil, La Rivière, Lapière, Rousseau, Matthioli et Danger ou Dangers. Le Masque de fer est parmi eux.

Que sait-on d'eux ? Dubreuil, agent double, sera libéré en 1684. Trois autres vont mourir rapidement : La Rivière, valet de Fouquet, à Exilles en 1687 ; Lapière, moine jacobin, à la Bastille en 1694 ; Rousseau, valet de Matthioli, à Sainte-Marguerite en 1699⁷. Six moins quatre = deux. Il reste donc deux suspects : Matthioli, secrétaire de Charles IV, duc de Mantoue, et Danger (ou Dangers, Dauger, d'Angers), valet.

Saint-Mars était arrivé à la Bastille le 18 septembre 1698 avec un prisonnier masqué de velours noir. Comme l'écrit, à la Bastille, le lieutenant de roi Étienne Du Junca, Saint-Mars avait « avec lui, dans sa litière, un ancien prisonnier qu'il avait à Pignerol, lequel il fait tenir toujours masqué et dont le nom ne se dit pas ». Le mystérieux prisonnier fut écroué (fig. 4)⁸. Ce prisonnier était le « fameux homme au masque » et fut traité avec une grande distinction⁹ ».

6. Antonin Nompard de Caumont, comte puis duc de Lauzun, le séducteur de Mademoiselle de Montpensier, dite la Grande Mademoiselle, cousin de Louis XIV, avait été conduit à Pignerol par d'Artagnan.

7. C'est dans cette île que mourra aussi, vers 1702, Elisée Giraut ou Géraut, pasteur protestant natif de Bergerac, revenu en France après la révocation de l'édit de Nantes et incarcéré en 1694.

8. Selon le registre personnel d'Étienne Du Junca, « lieutenant de roi » à la Bastille (PETITFILS, 2012, p. 26).

9. Fiche de H. Godillon-Chevalier, major de la Bastille de 1749 à 1787 (PETITFILS, 2012, p. 28).

V. Six moins quatre = deux

Examinons ce que l'on sait des deux hypothèses restantes.

1. Matthioli ?

Première hypothèse. C'est le comte Ercole Antonio Maria (Antoine-Hercule) Matthioli, né en 1640. Ce juriste était secrétaire d'État de Charles IV, duc de Mantoue. À la suite de la sombre histoire de la vente de la ville de Casal à la France¹⁰, sous Louis XIV et Louvois, il s'est retrouvé emprisonné le 2 mai 1679 à Pignerol, puis à Sainte-Marguerite. Il serait mort dans cette île en 1694, dès son arrivée.

Mais, d'après le registre paroissial de l'église Saint-Paul, on a la mention, à la date du 20 novembre 1703, de l'inhumation au cimetière attendant d'un certain *Marchioly* (ou *Marchialy*), mort la veille à la Bastille. *Marchioly* = *Matthioli* ? Le Masque de fer, ce serait donc lui : c'est du moins ce qu'affirme une lettre du 28 juin 1770 du baron Jean-Louis de Heiss (*Journal encyclopédique*, 15 août 1770), hypothèse reprise par notre Roux-Fazillac en 1801, après dépouillement des archives du ministère des Affaires étrangères, riches en documents inédits. Il sera suivi par divers auteurs jusqu'à nos jours : Reth (dit le baron de Servières), J. Delort, M. Topin, P.-A. Chérueil, R. Martin, C. Rousset, Sainte-Beuve et bien d'autres, dont, à partir de 1894 jusqu'en 1933, le réputé chartiste Frantz Funck-Brentano, conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal où sont conservés les précieux papiers de la Bastille.

Pas du tout, dit tout d'abord, en 1825, Pierre de Taulès, ancien consul en Syrie, dans sa *Réfutation de l'ouvrage de M. Roux Fazillac* : « Le Masque de fer ne fut point enfermé à Pignerol sous la surveillance de Saint-Mars [...]. Il est impossible que Matthioli soit le Masque de fer. Tout finit là pour M. Roux-Fazillac, dont il ne doit plus être question. Il a reçu son coup de grâce ». Dans la foulée, Taulès réfute l'ouvrage de J. Delort, « qui n'est que le développement de celui de M. Roux-Fazillac ». En bref, pour Taulès, aucun des prisonniers enfermés à Pignerol, du temps de Saint-Mars, ne peut être le Masque de fer. Sa conclusion est inattendue : le prisonnier sans visage serait l'intrigant Avedick Vertabied, patriarche des Arméniens de Constantinople, enlevé par M. de Ferriol, ambassadeur de France, et embastillé par une mystérieuse lettre de cachet : il avait contrecarré la politique de Louis XIV

10. C'est une ténébreuse affaire. Après une entrevue le 8 décembre 1678 entre Louis XIV et Matthioli à Versailles, un traité secret avait été signé prévoyant l'occupation de la ville italienne de Casal par une garnison française. Matthioli fut incarcéré au donjon de Pignerol le 2 mai 1679 (PETITFILS, 2012). Casal (Casale Montferrato) est située entre Turin et Milan. Les ducs de Mantoue étaient aussi ducs de Montferrat.

en Orient... En fait Avedick, emprisonné au Mont Saint-Michel en novembre 1706, puis à la Bastille, fut libéré et mourut à Paris, dans sa petite maison de la rue Férou, au pied de l'église Saint-Sulpice, en juillet 1711 ¹¹.

2. Eustache Danger ?

C'est la seconde hypothèse. Par une lettre de cachet du roi, ce personnage a été incarcéré le 21 août 1669 à Pignerol, où il devient le valet de Fouquet, puis à Exilles et à Sainte-Marguerite, et mourra à la Bastille. C'est un valet dont on ne sait rien. Un simple valet ? Mystère. Était-il dépositaire d'un secret important ? C'est probable mais on n'en sait pas plus. Le Masque de fer ce serait lui, pensent J. Lair dès 1890, puis A. Lang, E. Carey, M. Duvivier, entre autres, et, depuis 1970 jusqu'à aujourd'hui, Jean-

Christian Petitfils. Selon cet auteur, ce serait lui qui serait arrivé à la Bastille le 18 septembre 1698, à trois heures de l'après-midi, porteur d'un masque de soie ou de velours noir, lui qui serait mort le 19 novembre 1703.

Du Junca écrit : « Lundi 19 novembre 1703, le prisonnier inconnu, toujours masqué d'un velours noir qu'il gardait depuis longtemps, s'est trouvé un peu mal hier en sortant de la messe. Il est mort aujourd'hui sur les dix heures du soir, sans avoir eu une grande maladie ». Ce que confirme le registre de la Bastille (fig. 5). Il sera inhumé au cimetière Saint-Paul et l'acte de décès du registre paroissial lui attribua un nom d'emprunt : *Marchioly* (sans prénom). Pourquoi cela ? Une faute d'orthographe ? Une transcription volontaire ? Bénigne de Saint-Mars aurait peut-être voulu conserver à ce valet prisonnier, sans doute porteur d'un grand secret, une aura de mystère : elle valorisait la réputation de son geôlier.

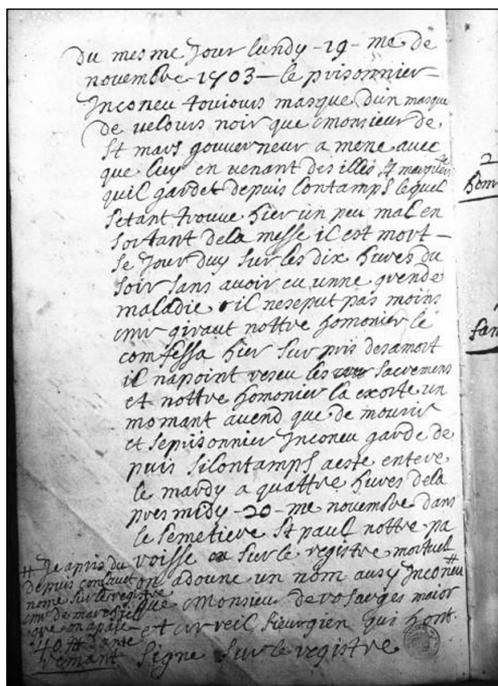


Fig. 5. Registre des entrées et sorties de la Bastille. Acte de décès du Masque de fer (19 novembre 1703).

11. ROSSIGNOL et ROSSIGNOL, 2002. Catchadour, serviteur d'Avedick, sera exilé à la Guadeloupe par Louis XIV.

VI. Et Roux-Fazillac dans tout cela ?

En juillet 1789, après la prise de la Bastille, « des milliers de papiers couvrent le pavé des cours. Les visiteurs les ramassent à la recherche du secret de l'Homme au masque de fer et autres mystères, tant est grande la fascination qu'exerce la forteresse sur l'imagination des Français¹² ». Ces documents racontaient toute l'histoire de la Bastille depuis 1659. Imitant Beaumarchais, venu en voisin, l'abbé sarladais La Reynie, ancien compagnon de La Fayette en Amérique, viendra fureter en ces lieux les 18, 19 et 20 juillet. Il sera arrêté comme cambrioleur et rapidement libéré. Il n'est pas impossible qu'il ait souhaité préserver du vol d'épaisses liasses de documents et d'autres objets précieux...¹³ Après le 20 juillet, il deviendra plus difficile d'entrer dans la forteresse en démolition, bien gardée par des volontaires. Les papiers dérobés se retrouveront un peu partout en France et au-delà. De nombreux appels seront ensuite lancés pour que les détenteurs restituent les précieux documents récupérés. Ils seront remis à la bibliothèque de l'Arsenal au début de 1798. C'est sans doute dans cette mine que, dix ans plus tard, puisera Pierre Roux-Fazillac, suivi, plus tard, par le conservateur F. Funck-Brentano.

Dans cette énigmatique histoire du Masque de fer, l'intérêt pour nous est double. Elle nous a permis de nous remémorer l'extraordinaire biographie du Périgordin Roux-Fazillac. Elle nous a montré aussi que c'était lui qui, après lecture de la lettre du baron de Heiss et surtout à la suite de ses propres recherches archivistiques, avait eu le mérite de découvrir, dans le fatras des hypothèses, une solution plausible à ce mystère.

L'ancien conventionnel et général de brigade, retiré à Excideuil, était devenu, sinon historien, du moins enquêteur...

B. et G. D.¹⁴

Choix bibliographique

DELLUC (B. et G.), « Jean-Baptiste de La Reynie (1759-1807), prêtre, écrivain, révolutionnaire, libertin, cambrioleur et soldat », *Art et histoire en Périgord Noir*, n° 111, 2007, p. 131-154, ill.

FUNCK-BRENTANO (F.), « L'homme au masque de velours noir dit le Masque de fer », *Revue historique*, 56, 1894, p. 253-303. Autres publications du même auteur en 1896, 1898, 1902 et 1933.

12. DELLUC, 2007.

13. DELLUC, 2007.

14. gilles.delluc@orange.fr

- FUNCK-BRENTANO (F.), *Le Masque de fer*, Paris, éd. Flammarion, 1933.
- HEISS (baron de), « Lettre au sujet du Masque de fer », *Journal encyclopédique*, 15 août 1770, VI, p. 132-135.
- PENAUD (G.), *Dictionnaire biographique du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1999 (avec 13 références bibliographiques sur le Masque de fer).
- PETITFILS (J.-C.), *Le masque de fer. Entre histoire et légende*, Paris, éd. Perrin, 2012. Autres publications du même auteur en 1970, 1975, 1988, 1991, 1992, 1996, 1999, 2003, 2004.
- ROSSIGNOL (B.) et ROSSIGNOL (P.), « L'Arménien Cachadur, une bavure au temps de Louis XIV », *Bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe*, n° 131, janvier-avril 2002, p. 27-45.
- ROUX-FAZILLAC (P.), *Recherches historiques et critiques sur l'homme au masque de fer, d'où résultent des notions certaines sur ce prisonnier. Ouvrage rédigé sur des matériaux authentiques*, Paris, imprimerie de Valade, 1800-1801. Publié sous le nom de Citoyen Roux (Fazillac), an IX de la République.
- TAULÈS (M. de), *Du Masque de fer ou réfutation de l'ouvrage de M. Roux Fazillac...*, Paris, 1825.
- VOLTAIRE (sous le nom de M. de Francheville), *Le Siècle de Louis XIV*, Berlin, 1751. Voir aussi *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts*, 1765, VIII, p. 226.

La Sardaigne, une île injustement méconnue

5-12 septembre 2014

par Marie-Aude BESOMBES
et François MICHEL

Le voyage organisé par notre Société s'est ouvert sous de très heureux auspices, car notre heure de départ fut pour une fois décente : c'est en effet en début d'après-midi que notre autobus nous attendait pour nous emmener vers l'aéroport de Toulouse. Notre avion décollait le soir-même et le voyage aller fut sans surprise, si l'on excepte un fait marquant : nous sommes arrivés en Sardaigne avec une heure d'avance ! Notons toutefois l'appartenance de notre avion à une compagnie d'outre-Rhin...

Prévoyant, Giulio, notre chauffeur, nous attendait déjà et nous avons immédiatement fait connaissance avec le confort des hôtels sardes, à défaut, vue l'heure tardive, d'apprécier les paysages de l'île. Tout vient à point à qui sait attendre, cette découverte aurait lieu dès le lendemain, à la première heure.

Notre collègue François Michel a en effet décidé que le clairon du départ sonnerait à l'aube, histoire de ne pas manquer le navire qui nous emmène vers l'archipel de la Maddalena. Ils ont les traits tirés, mais pas un de nos vaillants Périgordins ne manque à l'appel pour rendre visite à Giuseppe Garibaldi. Nous débarquons sur l'île principale qui donne son nom à l'archipel, et nous nous rendons aussitôt sur l'île voisine de Caprera pour y visiter en détail la demeure du « Héros des deux mondes », dont l'un des petits-fils, Sante Garibaldi, a vécu à Bouteilles-Saint-Sébastien en Périgord.

Après avoir déjeuné à La Maddalena, nous reprenons notre périple à travers les paysages torturés de la Gallura, où la lutte perpétuelle entre le granit et la mer ne s'interrompt qu'aux abords des plages de sable blanc. Les routes de la Costa Smeralda ont un côté parfois fort accidenté mais, en tant qu'habitants du Périgord, nous avons été bien moins perturbés qu'un certain M. Berlusconi, qui a toujours préféré l'hélicoptère pour gagner sa somptueuse résidence située en cet endroit.

À peine avons-nous aperçu les blanches falaises de Bonifacio que nous leur tournons le dos pour nous rendre à Castelsardo. Encore quelques kilomètres et nous découvrons finalement cette jolie ville médiévale cramponnée à son rocher depuis le début du XII^e siècle (fig. 1). Fondée par les Doria de Gênes sous le nom de Castegenovese, elle est devenue ville royale lorsque les souverains d'Aragon en ont pris possession. Son nom actuel lui a été donné par les ducs de Savoie, devenus rois de Sardaigne en 1720. Une promenade dans ses ruelles tortueuses nous ouvre l'appétit et la journée s'achève avec un dîner pris au pied du château et au bord de la mer que certains d'entre nous honorent d'une visite.



Fig. 1. Castelsardo.

C'est un dimanche matin que nous quittons Castelsardo pour gagner la ville de Porto Torres, située sur l'emplacement de la colonie romaine de *Turrus Libisonis*. Au Moyen Âge, cette ville était la capitale économique du judicat de Torres, et c'est ici que fut édifiée la monumentale basilique romane de San Gavino, achevée en 1111, qui fait l'admiration de tous les participants (fig. 2).

Après la ville, la campagne ! Nous voici lancés à l'assaut de l'unique ziggourat d'occident, l'autel du Monte d'Accoddi. Nous découvrons après

une promenade champêtre ce qui ressemble à une pyramide à degrés datée du III^e millénaire avant J.-C., une architecture surprenante, pour l'époque et pour l'endroit. Le beau temps est de la partie et nous permet, depuis le sommet du monument, d'apprécier une vue imprenable.

Nous nous arrêtons ensuite à Sassari, capitale du Capo di Sopra, qui abrite derrière un aspect moderne un centre historique aux attraits artistiques bien cachés. Nous jetons un œil à la cathédrale Saint-Nicolas, dont la façade est traitée dans un baroque

grandiloquent, avant de déjeuner dans un restaurant au nom très évocateur, *L'Assassino*, qui s'avère pleinement justifié lorsque nous nous rendons compte après le repas que notre attention n'est plus aussi vive qu'au cours de la matinée.

Après une sieste réparatrice, nous visitons au sud de Sassari l'église de la Santissima Trinità di Saccargia, seul vestige subsistant d'un couvent de Camaldules fondé en 1116. L'alternance des pierres blanches et noires la désigne en effet comme caractéristique d'un style originaire de l'Italie continentale.

Plus loin, au cœur d'une vallée marquée par les phénomènes naturels, nous visitons notre premier nuraghe. Simples ou complexes, ces monuments sont la marque distinctive du mégalithisme sarde : ces tours en forme de tronc de cône sont les témoignages de l'art des constructeurs d'une civilisation remontant au deuxième millénaire avant J.-C. Nous arpentons de long en large celui de Santu Antine, l'un des plus remarquables d'inventivité, qui mérite pleinement son surnom de « Regia », ou palais royal.

Cette visite clôt une journée bien remplie et nous nous rendons à Alghero pour passer notre troisième nuit en Sardaigne.

Nous commençons la matinée suivante par la visite de la nécropole pré-nuragique d'Anghelu Ruiiu, composée de tombes creusées dans le rocher datées du IV^e et III^e millénaires av. J.-C. Nous nous rendons ensuite sur le site de Palmavera explorer un village nuragique entouré d'une enceinte fortifiée et dominé par l'imposante silhouette d'un nuraghe à deux tours. La Société tient aussitôt séance dans la cabane des réunions, autour de la pierre sacrée ! (fig. 3)

Nous revenons en des temps plus proches pour visiter la charmante ville d'Alghero, fondée par les Génois, puis conquise par les rois d'Aragon qui la

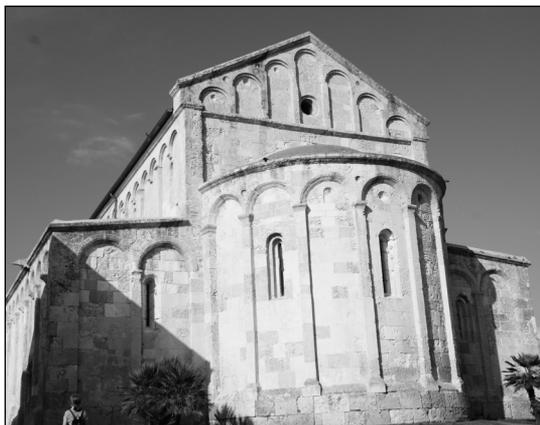


Fig. 2. Basilique romane de San Gavino à Porto Torres.



Fig. 3. Pierre sacrée en forme de nuraghe, village de Palmavera.

peuplèrent de Valenciens : du coup, l'on y parle le catalan et tous les noms des rues affirment cette identité peu commune. Nous y découvrons les restes des remparts, les bastions du front de mer, la cathédrale, l'église Saint-François, et les étroites ruelles où tant de maisons révèlent leurs trésors architecturaux.

Le matin suivant, nous quittons Alghero par une pittoresque route côtière qui nous emmène à Bosa, une petite cité médiévale dont les maisons s'accrochent à une butte dominée par le château de la famille Malaspina. Nous allons d'abord à la découverte de l'église San Pietro, l'ancienne cathédrale romane fondée par les juges de Torres au milieu du XI^e siècle, dorénavant isolée dans la campagne après l'abandon de la ville romaine à la fin de l'Antiquité. Après une promenade dans le centre urbain, quelques intrépides se lancent dans l'ascension de la butte escarpée où se trouve le château médiéval et découvrent la chapelle décorée de peintures du XVI^e siècle.

Nous poursuivons notre chemin vers le sud et gagnons la péninsule du Sinis où nous découvrons le site archéologique de Tharros, ville fondée par les Phéniciens, puis tombée sous la puissance de Carthage avant de devenir romaine à l'issue de la première guerre punique. Ce grand port est abandonné dans l'Antiquité tardive après avoir été envahi par les eaux et vu ses habitants décimés par la malaria.

De peur de subir un sort similaire si nous nous attardons, nous partons pour Cagliari où nous arrivons en début de soirée.

La matinée s'annonce pluvieuse, et si nous affrontons les éléments, c'est à l'abri du musée archéologique de Cagliari, où est présenté le plus complet panorama des civilisations antiques de Sardaigne. Nous découvrons



Fig. 4. Monte Sirai, ruines du temple d'Astarté.

notamment les petits bronzes nuragiques dont s'inspirent les statues monumentales découvertes au Monte Prama, non loin de Tharros.

Puis, sous un beau soleil, nous gagnons à l'ouest de l'île la ville de Sant'Antioco, l'antique *Sulci* phénicienne, puis carthaginoise. Nous y découvrons le musée archéologique et le tophet, où les enfants mort-nés étaient pieusement déposés dans l'espoir que la déesse Tanit les rende à leurs parents.

Sur la route du retour, nous montons au sommet du Monte Sirai, où nous découvrons dans un paysage splendide les restes d'un village nuragique sur lequel fut édifié un établissement militaire carthaginois et les tombes troglodytiques de ses occupants (fig. 4).

Le jour suivant s'ouvre par la visite de Cagliari. Les Phéniciens qui ont fondé l'antique *Karales* ont choisi, non loin de la lagune de Santa Gilla, une vaste éminence rocheuse située au fond du golfe des Anges. Rome leur a succédé en creusant dans la colline un vaste amphithéâtre avant que Pisans et Génois ne s'affrontent au Moyen Âge pour la possession du *Casteddu*, le « château » ; c'est ce dernier que nous parcourons de la tour Saint-Pancrace au bastion de Saint-Rémy, en visitant notamment la cathédrale dont la crypte est aussi surprenante que l'ambon réalisé par maître Guglielmo pour la cathédrale de Pise en 1158 (fig. 5).

Après un passage à la cathédrale de Santa Giusta, nous découvrons le complexe de Santa Cristina, dont le plus étonnant vestige est constitué par un puits sacré parfaitement conservé non loin d'un village nuragique. Ce sanctuaire a plus tard été christianisé, comme en témoigne la chapelle consacrée à sainte Christine, édifiée avec les restes des habitations nuragiques.

Nous sommes ensuite accueillis à la cathédrale d'Ottana par de magnifiques chants religieux et nous y découvrons un triptyque du XV^e siècle ; une pittoresque route serpentant au cœur de la Barbagia nous permet d'atteindre enfin la bourgade de Cala Gonone, où nous passons notre dernière nuit sarde.



Fig. 5. Ambon de la cathédrale de Cagliari.



Fig. 6. Tombe de géants de Coddu Vecchio.

Le lendemain, nous nous rendons à Nuoro, chef-lieu de la « Barbagia », ainsi nommée parce que ses habitants, insoumis, étaient considérés par Rome comme des barbares. Nous y découvrons le splendide musée ethnographique, vitrine de la vie quotidienne, des traditions populaires et des manifestations liées au carnaval, dont les aspects inattendus font l'admiration de tous.

Nous arrivons ensuite à Olbia où nous visitons l'église romane de San Simplicio, la cathédrale édifée par les juges de Gallura aux XI^e-XII^e siècles. Après un déjeuner réparateur, nous consacrons l'après-midi à la découverte des tombes à cercles de pierre de Li Muri, témoins de cette civilisation pré-nuragique : les sépultures que nous découvrons datent du IV^e millénaire avant notre ère. Nous visitons ensuite à Arzachena deux tombes de géants, comme furent nommés dès l'époque médiévale ces grands sépulcres collectifs de l'époque des nuraghes (fig. 6).

Notre dîner nous attend à Olbia et se déroule dans la bonne humeur. En fin de soirée, notre avion part à l'heure et notre autobus familial nous ramène de Toulouse à Périgueux sans précipitation.

Notre parcours nous a menés, au départ d'Olbia, tout autour d'une île méconnue aux attraits innombrables. L'itinéraire que nous avons suivi a donné à chacun des participants à ce voyage un panorama des paysages, des vestiges archéologiques, des intérêts culinaires, des arts et des traditions populaires de l'île. Pour l'agrément de tous, le temps fut très agréable et nous a permis d'apprécier au mieux ce voyage. Ceux qui sont dorénavant devenus des ambassadeurs de la Sardaigne remercient donc le Président Fayolle qui a porté ce projet sans pouvoir lui-même y participer, Sophie Bridoux-Pradeau qui vaillamment assuré toute l'intendance du voyage et n'a connu la Sardaigne que par des récits et des photos, et notre collègue François Michel, initiateur de ce qui fut une véritable découverte pour la plupart d'entre nous, et qui nous a démontré que l'inconnu existe encore à deux pas de chez soi.

M.-A. B et F. M.

Clichés Pierre Besse.

Sortie du 27 septembre 2014. Le sentier des meulières à Saint-Crépin-de- Richemont

par Dominique AUDRERIE

Le samedi 27 septembre dernier, la sortie d'automne de notre société s'est déroulée sur le sentier des meulières, à Saint-Crépin-de-Richemont. Ce sentier, réalisé à l'initiative de la communauté de communes du Pays de Mareuil, a bénéficié d'aides publiques et du concours de spécialistes et de bénévoles ; parmi ceux-ci, notre collègue Maurice Cestac, qui a bien voulu être notre cicérone éclairé tout au long du parcours (cf. son article dans ce *Bulletin*, p. 501-522).

Une aimable réception, en la jolie demeure de M. et M^{me} Cestac, a très agréablement clôturé cette promenade. Nous les en remercions chaleureusement.



Fig. 1. Le groupe et son guide, notre collègue Maurice Cestac (cliché P. Besse).

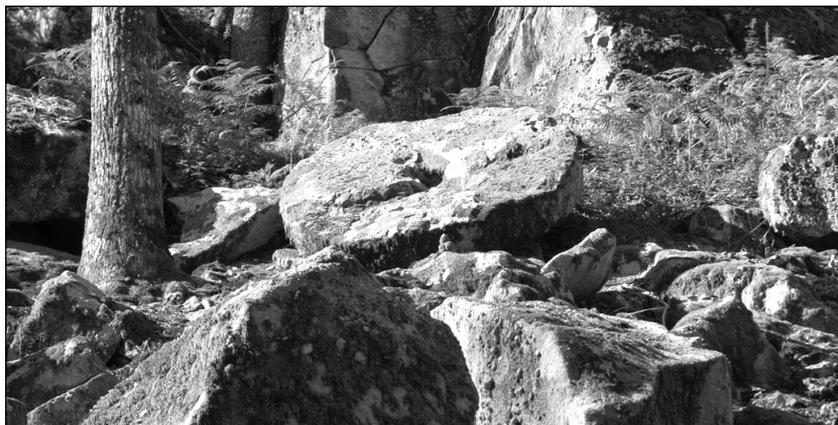


Fig. 2. Vestige de meule (cliché P. Besse).



Fig. 3. Front de taille (cliché P. Besse).



Fig. 4. La réception chez nos collègues Anne-Marie et Maurice Cestac (cliché P. Besse).

PETIT PATRIMOINE RURAL

La croix des Bernardières à Champeaux-et- La-Chapelle-Pommier

par Catherine SCHUNCK
La Pierre Angulaire*

Le château des Bernardières (fig. 1), inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques le 24 juin 1948, est construit sur une falaise dominant la Nizonne. On peut y voir un mur d'enceinte percé d'un portail Henri II et, dans la cour intérieure, une tour ronde du XIII^e siècle découronnée, reliée par un mur d'enceinte à un donjon carré du XII^e siècle. Les terrasses sont bordées de balustres Louis XII. Il appartenait à la famille d'Authon, dont, selon une légende locale, un descendant, Antoine, ne fut autre que le fameux corsaire Barberousse, pirate, amiral des flottes turques et pacha d'Alger.



Fig. 1. Le château des Bernardières à Champeaux-et-La-Chapelle-Pommier.

* La Pierre Angulaire (Maison des associations, 12, cours Fénélon, 24000 Périgueux, <http://www.lapierreangulaire24.fr>).



Fig. 2. La croix commémorative.



Fig. 3. La plaque apposée sur la croix.

Occupé par les Anglais pendant la guerre de Cent Ans, il fut brûlé par eux en 1377.

Non loin du château, à proximité de la route menant au bourg de Champeaux-et-La-Chapelle-Pommier, se trouve une grande croix en pierre calcaire blanche (fig. 2).

C'est une croix latine aux embouts plats, toute simple. La croix elle-même repose sur un petit dé parallélépipédique, où un petit solin de ciment assure son scellement. Cet ensemble repose lui-même sur un autre dé parallélépipédique de section plus importante dont les arrêtes supérieures sont largement chanfreinées.

Un piédestal en pierre, composé d'un socle surmonté d'un dé en pierres de taille appareillées, est de section carrée. Y est scellée une plaque commémorative en marbre blanc portant l'inscription (fig. 3) :

ICI ONT ÉTÉ RECUEILLIS
LES OSSEMENTS DES SOLDATS
DU CONNÉTABLE DU GUESCLIN
TOMBÉS LORS DE L'ATTAQUE
DU CHÂTEAU DE BERNARDIÈRES
OCCUPÉ PAR LES ANGLAIS
SEPTEMBRE 1377

Au-dessus de l'inscription se trouve un blason : « d'or à aigle déployée à deux têtes couronnées de gueules, une cotice de sable en bande et brochant ». Un couronnement à la corniche moulurée coiffe l'ensemble et sert de reposoir à la croix. L'ensemble repose sur un emmarchement à trois degrés, également fait en pierres de taille appareillées.

Historique

La plaque fixée sur la croix explique son origine et sa signification.

1377 : nous sommes en pleine guerre de Cent Ans ; les Français ont entrepris la reconquête des places fortes que tiennent les Anglais sur le sol français. Le roi de France, Charles V, envoie le duc d'Anjou accompagné du connétable Bertrand Du Guesclin (fig. 4), d'Yvon de Gales, d'Hue de Villiers, du maréchal de Sancerre, de Thibault du Pont et d'autres chevaliers, guerroyer contre les Anglais en Périgord et en Limousin. Ils arrivent près du château des Bernardières occupé par des troupes anglaises. Celles-ci, dès qu'elles apprennent la présence du duc d'Anjou et de Du Guesclin, prises de peur, mettent le feu au château avant de s'enfuir, laissant leurs prisonniers français périr dans l'incendie.

Après la conquête du château, l'histoire dit que l'on retrouva parmi les victimes un prêtre mort tenant encore dans sa main un calice d'argent ¹.

Il se dit que la croix, rappelant ces événements, se trouve à l'emplacement de l'ancienne chapelle Saint-Roch, qui aurait été détruite en 1828. Cette dernière information n'a pu être vérifiée avec certitude.

Le plan cadastral napoléonien établi en 1823 ne mentionne pas la présence de cette chapelle ni d'un quelconque bâtiment à l'emplacement de cette croix. Il se peut que cette chapelle n'ait été qu'un petit oratoire, ce qui pourrait expliquer sa non représentation au plan cadastral, ou alors la date de la destruction de la chapelle est erronée.



Fig. 4. Gisant de Du Guesclin dans la basilique Saint-Denis.

1. cf. *Chroniques de Du Guesclin*.

Le chanoine Brugière, sur le plan de présentation de la paroisse de Champeaux mentionne bien la présence près du village des Bernardières d'une chapelle Saint-Roch, mais malheureusement il n'y est fait aucune allusion dans le texte qui l'accompagne. Sur la carte de Cassini (1756-1789), la chapelle Saint-Roch est indiquée, mais sa localisation précise reste difficile à déterminer. Sur la carte de Belleyme (1783-1785), la chapelle Saint-Roch est également indiquée à une localisation qui semble proche de l'emplacement actuel de la croix.

À propos du blason figurant sur la plaque



Le blason de Du Guesclin est « d'argent à l'aigle à deux têtes de sable, becquée et membrée de gueules, une cotice du même en bande et brochant » (fig. 5). Si l'on compare ce blason à celui gravé sur la plaque de la croix, on peut noter une grande similitude. Ils ne diffèrent que par les couleurs et par le fait que les têtes de l'aigle de la plaque sont couronnées, alors qu'elles ne le sont pas sur les armes de Du Guesclin. Il paraît très probable que l'artiste ait voulu représenter le blason de Du Guesclin mais ait commis ces erreurs lors de l'exécution de la plaque commémorative.

C. S.

Fig. 5. Le blason de Du Guesclin.

Sources et bibliographie

Base Mérimée.

BRUGIÈRE (H.), *L'ancien et le nouveau Périgord*, 1884-1892.

CHARRIÈRE (E.), *Chronique de Bertrand Du Guesclin par Cuvelier, trouvère du XIV^e siècle*, Typographie de Firmin Didot Frère, imprimeurs de l'Institut de France, 1839 (BNF, site Gallica).

MICHEL (Fr.), *Chronique de Du Guesclin, collationnée sur l'édition originale du XV^e siècle*, Imprimerie de Béthune, 1830 (BNF, site Gallica).

VIENT DE PARAÎTRE

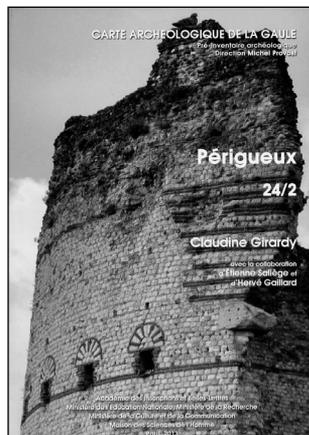
Carte archéologique de la Gaule, Périgueux

Claudine Girardy (avec la collaboration d'Étienne Saliège et d'Hervé Gaillard)
(préfaces de M. Zink et M. Moyrand)

éd. Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (coll. *CAG, sous la direction scientifique de Michel Provost, 24/2*), 2013, 312 p., 397 fig.

La *Carte archéologique de la Dordogne* publiée par Hervé Gaillard en 1996 (*CAG 24/1*) se complète aujourd'hui du volume consacré à la capitale du Périgord, Périgueux. Claudine Girardy-Caillat s'est entourée, pour mener à bien ce travail, de plusieurs collaborateurs dont les principaux sont Étienne Saliège, architecte paysagiste et urbaniste, et Hervé Gaillard, du Service régional de l'Archéologie de Bordeaux. D'autres spécialistes ont collaboré à la réalisation de cette carte archéologique, et notamment Frédéric Berthault, Catherine Carponsin-Martin, Marie-Françoise Diot et Élisabeth Péniisson. Tous ont apporté leur pierre à une œuvre immense entreprise dans les années trente et relancée il y a trois décennies par Michel Provost : la réalisation de l'inventaire archéologique national et sa publication sous le nom de *Carte archéologique de la Gaule (CAG)*.

La publication de la *Carte archéologique* vise à mettre à la disposition de chacun les données issues de la recherche de terrain. Les sites et les monuments d'intérêt sont ainsi recensés commune par commune (pour les cartes départementales) et font l'objet d'une notice synthétique. Une bibliographie permet au lecteur de trouver des précisions supplémentaires en consultant les publications à l'origine des notices. L'originalité du volume concernant Périgueux réside dans le fait qu'ont également été mis à contribution les dossiers encore inédits du Service régional de l'Archéologie ainsi que les archives tout aussi inédites de la Société historique et archéologique du



Périgord, comme en témoigne la fig. 294 (p. 221), unique souvenir d'un curieux monument périgourdin aujourd'hui disparu. Une riche iconographie s'attache à montrer non seulement ce type de documents, mais aussi les inscriptions, les statues et bas-reliefs dont chacun peut ainsi se faire une idée plus précise (à titre d'exemple, voir les p. 144-145, 158-159 et 288-289).

L'ouvrage s'ouvre sur les présentations de Michel Zink, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de Michel Moyrand, ancien maire de Périgueux, et par les remerciements de l'auteur principal, Claudine Girardy-Caillat.

Nous entrons ensuite dans le vif du sujet en découvrant une bibliographie riche et exhaustive (p. 7-32) ; un examen même superficiel montre qu'elle ne se cantonne pas à Périgueux ou à ce qui a été dit de Périgueux. Les intérêts des auteurs vont bien au-delà d'une vision restreinte à cet espace. Par ailleurs, cette bibliographie démontre indirectement toute la part qu'a pu prendre notre Société dans la découverte du passé de Périgueux.

Une petite introduction (p. 33) propose ensuite un mode d'emploi de l'ouvrage et nous apprend que la carte archéologique de Périgueux a été divisée en 18 feuilles. Le plan qui présente l'assemblage de celles-ci est proposé en fin de volume (p. 308), juste avant la table des matières (p. 309) ; sa place aurait probablement été plus pertinente en début d'ouvrage. Les sites sont astucieusement proposés selon une numérotation continue et un plan comportant ces numéros a été ajouté à la troisième de couverture. Précaution supplémentaire, le numéro de la feuille ainsi que le numéro du site figurent en haut de chaque page de l'ouvrage : le lecteur sait ainsi toujours où il se trouve.

Plusieurs chapitres de synthèse nous présentent ensuite le paysage de Périgueux antique et l'état des recherches menées à son sujet : deux d'entre eux retiennent particulièrement notre attention. Mentionnons d'abord l'« Histoire des recherches », riche et détaillée, où l'on trouve parmi les « Hommes qui ont fait l'archéologie périgourdine » une mention de Pierre de Beaumesnil, traité avec beaucoup de tact, et dont la réhabilitation devra être menée à son terme (p. 38-39) ; dans ce même chapitre figure une série de cartes et de plans que l'on a peu coutume de considérer tous ainsi réunis.

Le chapitre suivant est, à notre avis, beaucoup plus important, et le terme par lequel il est défini (« Les résultats ») est insuffisant pour pleinement rendre compte de la richesse de son contenu : il s'agit en effet de la synthèse la plus récente et la plus aboutie sur la ville antique, ses origines, son développement, son déclin, et son devenir au début du Moyen Âge. Sélectionnons quelques exemples : la voirie de la ville romaine est amplement décrite (p. 56-59) et illustrée par un plan très détaillé. Le paysage de Vésone au II^e siècle, traité dans la rubrique n° 4 intitulée « Un nouveau programme monumental » (p. 60-67), est particulièrement intéressant. Cette étude de topographie urbaine est par sa précision et son souci du détail la meilleure jamais réalisée et fera

date ¹. Plusieurs éléments jusqu'alors mineurs sont mis en valeur et donnent un relief nouveau à certains monuments : ainsi la découverte d'une monnaie de l'empereur Probus (276-282) dans le remblai du rempart (mentionnée p. 69) donne sans équivoque la date du début de sa construction. De même, une monnaie de l'empereur Tetricus (271-274) date clairement les travaux de la monumentale porte de Mars (p. 156-157). Nombre de points problématiques sont éclaircis, et l'auteur ne craint pas de revenir sur des questions peu évoquées jusque-là.

Après ces chapitres d'introduction commence l'inventaire archéologique à proprement parler : il débute évidemment par le monument emblématique de Périgueux, la tour de Vésone, traité dans tous ses détails (p. 84-91). Suivent immédiatement la *domus* des Bouquets (p. 91-108) et le *forum* (p. 108-117), qui font partie des grands ensembles de Périgueux antique. L'amphithéâtre est traité dans la feuille qui concerne « La Cité » et fait l'objet d'une étude historiographique et architecturale très précise (p. 124-132) ². Il est immédiatement suivi par la description du rempart, méthodique et complexe (p. 133-169) où de nombreuses reprises d'études anciennes, remises au goût du jour, permettent à ces travaux passés inaperçus d'atteindre un public national. Ainsi les publications de Max Sarradet qui concernent Sainte-Marthe (p. 163-169), ainsi que celles qui portent sur le site de l'église Saint-Étienne (p. 172-173), connaissent-elles enfin une tribune digne d'elles. C'est à la lecture de ces notices que l'on se rend compte que la ville romaine est restée dynamique jusqu'à la fin du V^e siècle, comme en témoignent l'installation d'un aqueduc semi-enterré alimentant la Cité, daté par une monnaie de Constantin de la première moitié du IV^e siècle, et l'adjonction à cet aqueduc d'une chaussée pavée de 3 m de large au V^e siècle (p. 169).

Les notices sont tout aussi pertinentes lorsque l'on s'éloigne du centre monumental, avec une synthèse magistrale sur les thermes de Godofre qui prend en compte tant les anciennes hypothèses que les plus récentes (p. 209-212). Non loin, la mise au point sur les thermes antiques trouvés rue de Vésone lors du creusement de tranchées destinées à la défense passive en 1939 s'avère tout aussi intéressante (p. 217-219). De même, les fouilles de la cité de Campniac ³ font l'objet d'une notice très complète qui met en valeur l'occupation ancienne du site : on y a découvert des céramiques de l'âge du bronze et des fours de l'âge du fer, fugitives traces de l'implantation humaine à Périgueux avant la conquête romaine (p. 221-227).

1. À un détour du paragraphe 4j intitulé « Les quartiers suburbains », nous découvrons avec intérêt que l'interprétation de l'ensemble des monuments de Chamiers fait encore l'objet de débats (p. 67) !

2. La si intéressante dédicace de l'amphithéâtre (*ILA Pétrocores*, 27) est mentionnée p. 130 et la photo qui l'illustre se trouve p. 159.

3. À noter qu'à l'époque romaine, on y aurait travaillé la peau d'un lynx avec de l'alun des îles éoliennes, ce qui témoigne d'une utilisation de produits venus d'horizons plutôt lointains !

Enfin, à proximité de l'Isle, on trouve la trace des *horrea*, entrepôts antiques de Périgueux (p. 268) avant d'aborder l'étude minutieuse de l'aqueduc de Grand-Font (p. 275-278).

La fin de l'ouvrage recèle encore des surprises, car une feuille ne figure pas sur le tableau d'assemblage général : elle concerne le quartier excentré du Toulon (p. 279-281) qui, comme le canal, a fait l'objet d'un traitement à part (p. 282-285). Enfin, une « feuille » supplémentaire énumère le mobilier sans provenance précise (p. 286-291).

L'opinion très favorable que nous nous sommes faite à la lecture de cet ouvrage n'est tempérée que par de petites réflexions de peu d'importance. Le seul reproche majeur concerne l'édition : plusieurs cartes fort intéressantes sont dans un format trop réduit pour être réellement lisibles. Probablement prévues pour être publiées sur une page entière, le choix de l'éditeur les a confinées dans un espace exigu. C'est le cas des figures 2 et 3 (p. 35), dont la lecture est très difficile. Citons un exemple criant entre tous : la reproduction de l'atlas historique des villes de France (p. 50), document important s'il en est, se trouve dotée d'une légende strictement illisible !

Ce reproche est cependant mineur eu égard à l'intérêt de l'ouvrage. Très attendu, finalement disponible pour tous, il marque une étape essentielle de la recherche archéologique en Périgord. Lorsque, après l'avoir lu, on fait le bilan de ce tout ce que les opérations d'édilité publique ou privée ont détruit à Périgueux, on ne peut que rendre grâce à Claudine Girardy-Caillat de préserver notre mémoire collective, comme l'avaient fait avant elle Wlgrin de Taillefer, Charles Durand, Pierre Barrière ou Jean-Pierre Bost. Ce volume est donc un trésor documentaire et un précieux instrument de travail, celui que le *quidam* saura choisir pour accompagner la visite de Périgueux, celui que les chercheurs sauront utiliser pour mettre en contexte leurs découvertes, et celui que les édiles périgourdins seront impardonnables de ne pas consulter lorsque seront lancées des opérations immobilières ou de viabilisation.

François Michel

NOTES DE LECTURE

Jules René Bouffanais. Champagnac-de-Belair 1885 – Les Eparges 1915

Collectif
éd. APRECB, 2014, 38 p., ill.

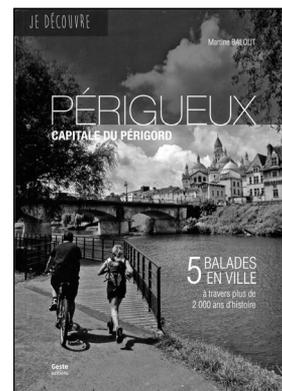
Cet opuscule, publié par l'Association pour la restauration de l'église de Champagnac-de-Belair, rend hommage à la mémoire de Jules René Bouffanais, cet enfant du pays mort pour la France, aux Eparges, en 1915. Il avait 30 ans. On y trouve l'œuvre, gravé et peint, d'un artiste prometteur, couronné d'un deuxième Second Grand Prix de Rome pour la gravure. Un de ses tableaux (une Piéta) fut offert par sa mère à l'église de la commune où l'on peut encore aujourd'hui l'admirer. ■ C.-H. P.

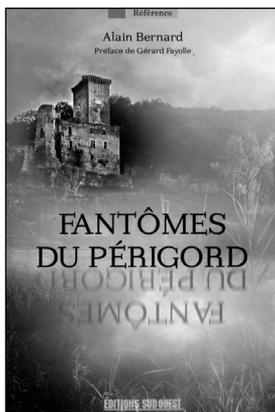


Périgueux, capitale du Périgord. 5 balades en ville à travers plus de 2000 ans d'histoire

Martine Balout (préface d' Antoine Audi)
éd. Gestes éditions, 2014, 59 p., ill., 9,90 €

Nous connaissons les visites de Périgueux, toujours riches, sous la conduite de Martine Balout, responsable du service Ville d'art et d'histoire et qui a eu en charge naguère l'office de tourisme de la ville. Dans cet ouvrage, elle nous invite une nouvelle fois à partager sa passion pour Périgueux à travers cinq balades dans des lieux insolites, étonnants et attachants, au fil des rues, des places, des architectures et aussi de la rivière. De nombreuses photos illustrent très agréablement ce guide précieux. ■ D. A.





Fantômes du Périgord

Alain Bernard

éd. Sud Ouest, 2014, 141 p., 17,90 €

Chacun connaît Alain Bernard, son canotier et ses bonbons. Mais il est aussi un auteur, qui nous a livré de nombreux ouvrages de qualité. *Fantômes du Périgord* nous conduit sur les routes incertaines de toutes les créatures extraordinaires qui hantent notre région. Nous sommes à la rencontre des légendes et des peurs semées de doute. « Notre lecture terminée, nous dit Gérard Fayolle dans sa préface, nous sommes redevables à l'auteur d'une excursion dans un monde que la vie moderne pourrait nous faire oublier (même si les fantômes fréquentent désormais le petit écran) ». ■ D. A.



4000 élèves. Quelle aventure !

Annie Herguido

éd. Par Ailleurs, 2014, 175 p., 15 €

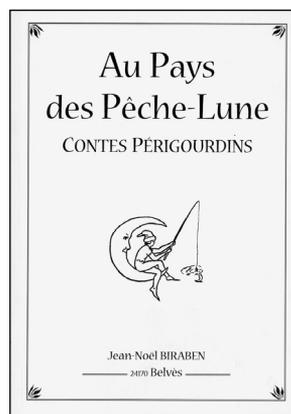
Notre collègue historienne Annie Herguido se penche avec nostalgie sur ses 40 années d'enseignement de l'espagnol. Sa passion et sa pédagogie ferme, mais respectueuse des élèves, font vivre un pan d'une période riche en innovations pour développer chez les étudiants l'intérêt de l'étude des langues et des diverses cultures. Nous suivons l'évolution des mentalités des jeunes et des problèmes pédagogiques des professeurs. Ainsi, grâce à la volonté de cette enseignante respectée de valoriser sa discipline, nous participons aux échanges entre les classes, aux voyages à l'étranger et nous nous enrichissons aussi par de très beaux textes d'auteurs de langue espagnole inclus habilement dans le livre. Ce sincère témoignage fera partie de l'histoire de l'Éducation nationale. ■ J. R.

Au pays des Pêche-Lune. Contes périgourdins

Jean-Noël Biraben

Impr. du Progrès (Belvès), 2014, 79 p., ill.

Très sympathique brochure, écrite et composée par notre collègue belvésois. Il y raconte, avec un beau talent de conteur, six « histoires vraies » des habitants de Belvès, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, à une époque où l'on savait encore se réunir au café ou entre amis. Elles permettent de rendre compte de l'état d'esprit d'une bourgade du sud du Périgord et de faire revivre en souriant la mémoire locale, bon exemple de la vie quotidienne du monde rural périgordin d'il y a seulement un siècle. ■ B. D.

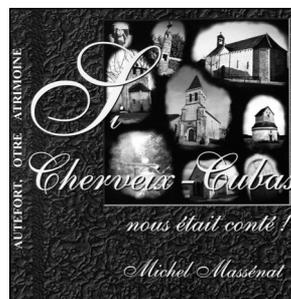


Si Cherveix-Cubas nous était conté !

Michel Massénat (préfaces de Jean-Marie Queyroi et Gérard Fayolle)

éd. Hautefort, notre patrimoine, 2014, 279 p., ill.

À partir de nombreux documents et des travaux d'érudition antérieurs, l'auteur nous livre une belle monographie de la commune de Cherveix-Cubas. En fait, cette commune est le résultat de la réunion culturelle en 1804 des paroisses de Cherveix et de Cubas, puis en 1829 par leur union administrative. Mais la rivalité entre ces deux communautés a été longue et complexe, surtout par des divergences politiques, l'une dite républicaine, l'autre réactionnaire. Querelles de clocher sans doute, mais aux multiples facettes y compris autour des cimetières. Des projets communs ont toutefois vu le jour, comme les écoles. Les guerres du siècle dernier amenèrent à une meilleure communion de ces paroisses sœurs. L'ouvrage est bien présenté, les illustrations nombreuses et de qualité. ■ D. A.





Légende du Tour en Périgord

Jean-Michel Linfort (préfaces de Jean-Marie Leblanc et Christian Prudhomme ; textes de Valentin Huot, Serge Laget et Christophe Penot ; illustrations de Jean-Michel Linfort)
éd. IFIE Éditions Périgord, 2014, 254 p., ill., 19,50 €

L'auteur parle du cyclisme et du Tour avec la même passion que celle qu'il voue au Périgord rural. C'est aussi avec la même passion qu'il peint les scènes qui illustrent cet ouvrage à la présentation très soignée. Nous suivons ainsi les étapes des années glorieuses, celles du temps de Valentin Huot, et celles de 1961 et de 1994, toutes mémorables !

Au plaisir de feuilleter ces pages à la très riche iconographie s'ajoute celui d'une découverte, ou d'une redécouverte, de temps forts de notre histoire sportive. De notre histoire aussi, car l'auteur nous présente ce qui devient, dans les années cinquante, un phénomène de masse. Le passage du Tour, son retentissement, les commentaires font partie d'une époque qu'ils contribuent à caractériser. Nous voyons dans le texte que cet événement au cours des années prend de l'ampleur. Sa dimension sociologique, économique, culturelle, ne saurait être sous-estimée. Jean-Michel Linfort lui donne, par surcroît, une dimension poétique et une dimension épique qui fait de lui un de nos grands écrivains reconnus du Tour de France. ■ G. F.

*Ont participé à cette rubrique : Claude-Henri Piraud, Dominique Audrerie,
Jeannine Rousset, Brigitte Delluc, Gérard Fayolle.*

Les auteurs et éditeurs, désireux de voir mentionnés dans les rubriques du *Bulletin* leurs ouvrages sur le Périgord sont invités à adresser un exemplaire de leur publication en service de presse au siège de la SHAP (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux). Ainsi, l'ouvrage sera répertorié, chroniqué et inventorié dans notre bibliothèque.

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- Comme il a été précisé dans la précédente livraison de notre *Bulletin*, la prochaine assemblée générale aura lieu le 4 mars 2015. Comme tous les 3 ans, le conseil d'administration sera renouvelé par des élections générales. Un vote par correspondance sera organisé pour ceux qui ne pourront pas assister à cette assemblée générale : les documents nécessaires seront envoyés par courriel ou courrier.

COURRIER DES CHERCHEURS

- M. Jean-Paul Durieux (22, avenue de la Gare, 54350 Mont-Saint-Martin) ajoute une précision concernant le Dr Poumiès de La Siboutie (évoqué par le Dr Gilles Delluc, *BSHAP*, 2014, p. 306-307). Son livre *Souvenirs d'un médecin de Paris*, publié en 1910 par ses filles M^{mes} Branche et Dagoury, est précédé d'une *Introduction* et des *Notes* par Joseph Durieux, qui fut vice-président de notre compagnie pendant de longues années.

- Dans la même lettre, M. Jean-Paul Durieux écrit qu'il a beaucoup apprécié la communication du 4 juin dernier sur Guy de Larigaudie par M. Montagut (*BSHAP*, 2014, p. 312-313). « Sa mort héroïque est fidèlement commémorée chaque année le premier dimanche de mai devant la plaque apposée sur le monument aux morts et devant la stèle érigée dans le Bois Haut de Musson en Belgique. Tout récemment, a été posé sur le chemin de randonnée longeant le site un panneau évoquant, avec une photo, la vie de Guy de Larigaudie et son courageux parcours. J'ajoute que, fidèles à ce rendez-vous de souvenir, d'anciens scouts allemands se joignent à nous chaque année. »

- M. Alain de Bézenac (aetsdebezenac@club-internet.fr) donne des précisions sur la signification de l'expression latine *Te igitur* traduite par « crucifix » dans le texte du compte rendu de la visite de l'église de Saint-Mamet à Douville (*BSHAP*, 2014, p. 439). Pour lui, « le terme *Te igitur* ne désigne pas un crucifix. Cette expression forme les deux premiers mots du canon romain de la messe (*Te igitur, clementissime Pater...*), que le prêtre disait penché sur l'autel selon le rite de saint Pie V. Il lisait donc ces prières, non pas sur un missel, mais sur un support généralement cartonné situé devant lui, à portée de vue, canon d'autel appelé *Te igitur*. On peut signaler que, parfois, le texte du canon était fixé sur cuivre, comme en témoigne une pièce du trésor de la cathédrale Saint-Étienne d'Auxerre. »

- Pour tenter de répondre à M. Jean-Paul Engelbeen (*BSHAP*, 2014, p. 447), M. Ph. Deladerrière (ph.deladerriere@wanadoo.fr) nous transmet l'analyse de M. Jacques Poulet, membre de la Société des Lettres de l'Aveyron, spécialiste en la matière, concernant le blason découvert à Aillac : « Sa facture est moderne à en croire les hachures symboliques du champ. Les meubles et la devise sont ceux des armes des Maeterlinck. La seule différence provient du champ, hachures diagonales (pourpre). Elles devraient être horizontales (azur). Cette différence ne provient peut-être que d'une erreur du sculpteur.

Mais que fait donc ce blason en Périgord ? Maeterlinck y avait-il une maison ? ».

- Alain Bernard (alain.bernard2348@orange.fr) évoque la personnalité d'un admirateur, aujourd'hui disparu, du Musée militaire : « Le Musée militaire de Périgueux a abrité, pendant des années, l'un des plus aimables "faussaires" en la personne de Frank Finkelstein, ancien combattant, né sous régime germanique, passionné par les armes. Cet homme généreux et habile était capable de fabriquer une arquebuse, une machine infernale de Fieschi, un chassepot, une mini-grosse Bertha (fig. 1) ou un piège Viêt-Cong. De la ferraille, du bois, du câble : tout lui était bon pour confectionner ces engins qui faisaient penser au Musée de la



Fig. 1.

torture à Reignac-Tursac. Lui-même considérait cette fabrication comme un bon moyen de comprendre l'ennemi quel qu'il soit. Et il en parlait des heures à table, avec force détails, avec son accent pittoresque. Le terme de "faussaire" n'est, en fait, pas vraiment approprié pour cet habitant de Cherveix-Cubas (où il avait monté une vitrine), heureux de se changer les idées au Musée militaire. Il en était, en effet, un des piliers et tous ses administrateurs étaient contents qu'il répare aussi étagères et collections. C'est lorsqu'il est moins venu au musée qu'ils ont osé commencer à trier le bon grain de l'ivraie et à se séparer légitimement, par souci historique, de certaines pièces... au motif qu'elles paraissaient trop vraies. Paradoxe qui fait penser au peintre Han van Meeregen, dont les faux tableaux finirent jadis par orner les demeures de riches néerlandais de par le vaste monde : les faux "Musée militaire" étaient de vrais Finkelstein. Bel hommage ! »

- Le Dr Gilles Delluc (gilles.delluc@orange.fr) souhaite compléter sa note et sa communication sur le Bergeracois Guy Monnerot, l'un des tout premiers morts de la Toussaint rouge en Algérie, il y a 60 ans. Voici son extrait de naissance, avec mention de son mariage et de son décès. Il précise l'identité de ses parents et de son épouse et mentionne le nom de son grand-père maternel, l'industriel bergeracois Paul Rosier (fig. 2).

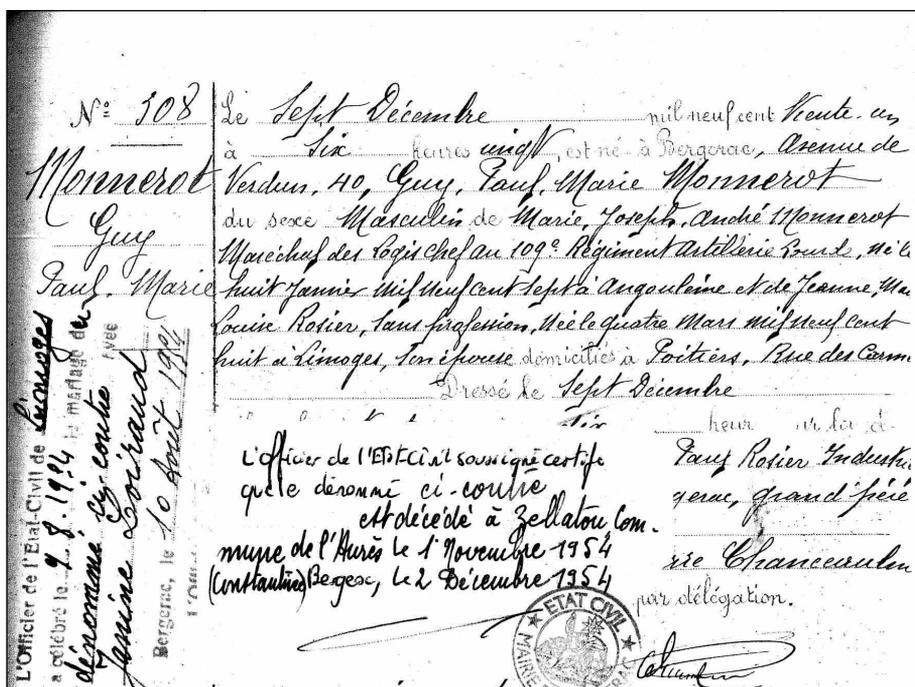


Fig. 2.

INFORMATIONS

- M. Claude Ribeyrol (claude.ribeyrol@neuf.fr ; tél. : 01 73 70 56 85) signale la parution de la *Lettre trimestrielle* du site www.guyenne.fr (novembre 2014). Ce site, toujours aussi riche, fête ses dix ans. Sont joints à cette lettre les extraits secrets du Parlement de Bordeaux relevés par l'abbé Leydet vers 1770 (fin du tome 11 du Fonds Périgord de la Bnf), avec toutes les indications utiles pour les consulter. « Ces extraits contiennent des témoignages inestimables, du point de vue de la Cour du Parlement de Bordeaux, sur cette période des guerres de Religion, en particulier le récit de la réplique bordelaise de la Saint-Barthélemy ». Enfin, grâce à M. Frédéric Biret, les documents des pontificats de 13 papes pour le Périgord sont disponibles : Célestin IV, Innocent IV, Alexandre IV, Urbain IV, Clément IV, Grégoire X, Innocent V, Adrien V, Jean XXI, Nicolas III, Martin IV, Honorius IV, Nicolas IV.

- Le prochain congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest se tiendra les 6 et 7 juin 2015, à Nérac. Il aura pour thème : « La guerre en Aquitaine, les Aquitains en guerre (du Néolithique à nos jours) ». Les propositions de communications doivent être envoyées avant le 15 janvier à la FHSO. Pour tout renseignement supplémentaire, contacter Émilie Champion (secrétaire de la FHSO) : emilie.champion@yahoo.fr

- Brantôme a célébré cette année le quatrième centenaire de la mort de l'écrivain Pierre de Bourdeille, alias Brantôme. Le prix littéraire Brantôme 2014 a été décerné, le 5 octobre 2014, à Michel Pernot pour son ouvrage *Henri III, le roi décrié* (éditions de Fallois), dans le cadre des Rencontres universitaires et de son colloque annuel.

La 4^e livraison 2015 de notre *Bulletin* sera consacrée au thème de la **santé en Périgord** (médecins, pratiques médicales, épidémies, hôpitaux, sages-femmes...).

Nous vous remercions de bien vouloir faire parvenir vos articles au comité de lecture et de rédaction avant le 1^{er} août 2015 (courrier : SHAP, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ; courriel : shap24@yahoo.fr).

Renseignements au 05 53 06 95 88

CORRESPONDANCE POUR

« COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information, on peut écrire à M^{me} Brigitte Delluc, secrétaire générale, SHAP, 18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : gilles.delluc@orange.fr (à l'attention de Brigitte Delluc).

Les illustrations photographiques doivent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou numérisée en format JPG (en 300 dpi). Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

**Sommaire et
table des illustrations du tome CXLI
(2014)
du *Bulletin de la Société historique
et archéologique du Périgord***

SOMMAIRE DU TOME CXLI - ANNÉE 2014

Conseil d'administration pour 2012-2014	3
Rapport moral 2013, par la secrétaire générale B. Delluc.....	5
Rapport financier 2013, par la trésorière M.-R. Brout.....	8
Comptes rendus des réunions mensuelles :	
novembre 2013, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	11
décembre 2013, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	17
janvier 2014, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	21
février 2014, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	163
mars 2014, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	168
avril 2014, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	173
mai 2014, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	303
juin 2014, présidence de D. Audrerie, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	309
juillet 2014, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	315
août 2014, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	451
septembre 2014, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale	457
octobre 2014, présidence de G. Fayolle, C.R. de B. Delluc, secrétaire générale.....	461

ARTICLES DE FOND

BLIGNIÈRES (Gilles de), Un patrimoine disputé dans la tourmente des guerres anglaises, le château de Badefols au XV ^e siècle	325-346 (ill.)
BOUET (Robert), Curés et maires sous le Concordat	47-58 (ill.)

BOUGARD (Estelle), DELLUC (Gilles), Dans notre iconothèque : Cro-Magnon : images et anecdotes	267-286 (ill.)
CESTAC (Maurice), Meules et meulières de Saint-Crépin-de-Richemont	501-522 (ill.)
COSTEDOAT (René), Le retour. Un petit « refuge » bergeracois dans la première moitié du XVIII ^e siècle.....	217-244 (ill.)
DELLUC (Brigitte), DELLUC (Gilles), avec la collaboration de LASSERRE (Patrick), DELORME (Gérard) et ROSSY-DELLUC (Camille), Dans notre iconothèque : Une nouvelle grotte à gravures schématiques. Le Trou croisé à Saint-Georges-de-Montclar (Dordogne)	135-152 (ill.)
DELLUC (Brigitte et Gilles), Dans notre iconothèque : Le Nontronnais Louis Jaurès est tué sur le front.....	397-404 (ill.)
DELLUC (Brigitte et Gilles), Dans notre iconothèque : L'Excideuillais Roux-Fazillac traque le Masque de fer.....	545-554 (ill.)
FÉLIX (Annie-Paule et Christian), Henri Sicard, député-maire philosophe de Bergerac	129-134 (ill.)
LAGRANGE (Jacques) (+), Léon Sireyjol (1861-1942), élu du Nontronnais	99-104 (ill.)
LINFORT (Jean-Michel), De la Belle Époque aux Trente Glorieuses : 1908, 1954, 1961 ou Les origines de la construction légendaire du Tour de France en Périgord.....	523-544 (ill.)
MARABOUT (Vincent), La maison rurale et villageoise en val de Dronne du XVI ^e siècle au début du XX ^e siècle. 1 ^{re} partie	181-216 (ill.)
MARABOUT (Vincent), La maison rurale et villageoise en val de Dronne du XVI ^e siècle au début du XX ^e siècle. 2 ^e partie	347-378 (ill.)
MARABOUT (Vincent), La maison rurale et villageoise en val de Dronne du XVI ^e siècle au début du XX ^e siècle. 3 ^e partie	471-500 (ill.)
MARCHAND (Jean-Pierre), Les faïences de Thiviers. Des arts de la table à quelques éléments d'analyse des décors et des formes	245-266 (ill.)
PIRAUD (Claude-Henri), La politique du Périgord en 1654 : les doléances de ses états	31-46 (ill.)
PRALONG (Cyril), Paul de Chadois (1830-1900). Itinéraire d'un élu périgordin oublié	59-92 (ill.)
PUYAUBERT (Jacques), Un radical au cœur de la vie politique du Périgord : Georges Bonnet. 2 ^e partie : Retrouver une place sur l'échiquier (1950-1960).....	105-128 (ill.)
SAVIGNAC (Jean-Charles) et SALON (Serge), Ni kibboutz, ni kolkhoze. L'expérience de la Coopérative agricole de culture des Réjoux, commune de Mayac (1946-1955).....	379-396 (ill.)
VÉDRENNE (Jean-Marie), Lorsque la petite commune de Fleurac eut l'honneur d'avoir un député-maire. Marc Villemonte de La Clèrgerie (1851-1926)	93-98 (ill.)

VARIA

AUDRERIE (Dominique), Sortie du 27 septembre 2014. Le sentier des meulières à Saint-Crépin-de-Richemont	561-562 (ill.)
BESOMBES (Marie-Aude) et MICHEL (François), La Sardaigne, une île injustement méconnue. 5-12 septembre 2014	555-560 (ill.)

DUVERNOIS (Noëlle), Sortie du 24 mai 2014. Trois églises en Ribéracois.	405-412 (ill.)
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : Cent quarante ans	29-30
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : Dialogue avec les lecteurs	179-180
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : Histoire et tourisme	323-324
FAYOLLE (Gérard), Éditorial : Diversité des recherches	469-470
MICHEL (François), Vient de paraître : Carte archéologique de la Gaule, Périgieux (Claudine Girardy <i>et al.</i>)	567-570 (ill.)
RONOT (Thérèse), Sortie du 21 juin 2014. Dans la vallée de la Crempse	413-440 (ill.)

PETIT PATRIMOINE RURAL

SCHUNCK (Catherine), La lanterne des mort d'Atur.....	287-290 (ill.)
SCHUNCK (Catherine), La croix des Bernardières à Champeaux-et-La- Chapelle-Pommier	563-566 (ill.)

COMPTE RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

<i>Se souvenir de Sarlat. 150 ans de restauration</i> , par A. Bécheau (Alain Blondin).....	153
<i>Daglan, mon village</i> , par J.-M. Jarrige, J. Coudon, J. Santos-Dusser, B. Souquet, J.-J. Jarrige (Jeannine Rousset).....	153
<i>70 ans d'édition. Fanlac 1943-2013</i> , par B. et F. Tardien (Gérard Fayolle)...	154
<i>Le bullaire périgourdin. Recueil des actes pontificaux antérieurs à 1198 concernant l'ancien diocèse de Périgieux</i> , par J.-C. Ignace (Claude-Henri Piraud)	154
<i>L'âme du hameau</i> , par J.-M. Linfort (Gérard Fayolle)	155
<i>Train de vie en Périgord. De Niversac à Villefranche-du-Périgord 1863-2013</i> , par M. Lasserre (Brigitte Delluc)	155
<i>Châteaux et manoirs en Montravel et Gursonnais</i> , par J. Lafond-Grellety (Dominique Audrerie)	156
<i>Quoi de neuf chez les Pétrucos ? Dix ans d'archéologie en Périgord gallo- romain</i> , collectif (Dominique Audrerie).....	156
<i>Du Périgord à la Nouvelle-France 1640-1760</i> , par M. Souloumiac (Claude-Henri Piraud)	291
<i>Bibliographie de la presse française politique et d'information générale des origines à 1944. 24 Dordogne</i> , par E. Delaunay (Dominique Audrerie)	291
<i>Le Périgord Blanc. L'Isle aux trésors</i> , par S. Boissart et M.-F. Bunel (Alain Blondin).....	292
<i>Petite histoire du Périgord et Petite histoire de Périgieux</i> , par G. Penaud (Dominique Audrerie)	292
<i>Trigant-Gautier, un maire protestant à La Roche-Chalais (1804-1808). Sa vie, son œuvre : l'église Saint-Napoléon</i> , par M. Biret (Jeannine Rousset).....	293
<i>Dictionnaire des députés de la Dordogne de 1789 à nos jours</i> , par G. Penaud (Gérard Fayolle)	293
<i>Deux étés en Guyenne. Journal de voyage au fil de la Dordogne 1892-1893</i> , par E. H. Barker (Alain Blondin)	294

<i>Chroniques des années de guerre en Périgord. Occupation, collaboration et Résistance</i> , par J.-J. Gillot (Maurice Cestac)	441
<i>Représentations de l'intimité féminine dans l'art paléolithique en France</i> , par J.-P. Duhard, B. Delluc et G. Delluc (Dominique Audrerie).....	441
<i>Léa et Fernand, photographes périgourdins</i> , par J.-P. Bitard (Brigitte Delluc)	442
<i>Petite histoire. Sarlat</i> , par A. Bécheau (Dominique Audrerie).....	442
<i>Se souvenir du Périgord</i> , par A.-P. et C. Félix (Gérard Fayolle)	443
<i>Montaigne aux champs</i> , par A.-M. Cocula et A. Legros (Jeannine Rousset) .	443
<i>Dordogne, Théâtre Vert</i> , par P. Placet (Gérard Fayolle).....	444
<i>Jules René Bouffanais. Champagnac-de-Belair 1885 – Les Eparges 1915</i> , collectif (Claude-Henri Piraud).....	571
<i>Périgueux, capitale du Périgord. 5 balades en ville à travers plus de 2000 ans d'histoire</i> , par M. Balout (Dominique Audrerie).....	571
<i>Fantômes du Périgord</i> , par A. Bernard (Dominique Audrerie)	572
<i>4000 élèves. Quelle aventure !</i> , par A. Herguido (Jeannine Rousset).....	572
<i>Au pays des Pêche-Lune. Contes périgourdins</i> , par J.-N. Biraben (Brigitte Delluc).....	573
<i>Si Cherveix-Cubas nous était conté !</i> , par M. Massénat (Dominique Audrerie)	573
<i>Légende du Tour en Périgord</i> , par J.-M. Linfort (Gérard Fayolle).....	574

COURRIER DES CHERCHEURS ET PETITES NOUVELLES

DELLUC (Brigitte)	157-160 (ill.)
DELLUC (Brigitte)	295-298 (ill.)
DELLUC (Brigitte)	445-448 (ill.)
DELLUC (Brigitte)	575-578 (ill.)

ILLUSTRATIONS DU TOME CXLI - ANNÉE 2014

Cartes et plans

<i>Castrum</i> de Grignols	16
Église de La Roche-Chalais, élévation	167
Carte de Belleyme, dispersion de l'habitat entre Brantôme et Bourdeilles	193
Carte de Belleyme, biens de la famille Deschamps à Prigonrieux	236
Plan d'une ferme à cour fermée, Labrousse à Agonac.....	372
Carte de situation, Les Réjoux à Mayac	386
Contre-offensive alliée du printemps 1918.....	402
Carte géologique de Saint-Crépin-de-Richemont, roche meulière	503

Documents

Ensemble de documents concernant la vie politique en Périgord.....	couv. 1 ^{re} livr.
Lettre concernant l'expertise du suaire de Cadouin, 1933.....	13
Adresse des <i>Remonstrances et requestes</i> , 1564	33

Armes de la famille de Chadois.....	61
Décision du Jury d'Honneur sur Georges Bonnet, 19 décembre 1945.....	108
Déclaration d'appartenance SFIO, RS, MRP, Indépendants, 24 mai 1951 ..	110
Couverture de <i>Se souvenir de Sarlat. 150 ans de restauration</i> , par A. Bécheau	153
Couverture de <i>Daglan, mon village</i> , par J.-M. Jarrige, J. Coudon, J. Santos-Dusser, B. Souquet, J.-J. Jarrige	153
Couverture de <i>70 ans d'édition. Fanlac 1943-2013</i> , par B. et F. Tardien.....	154
Couverture de <i>Le bullaire périgourdin. Recueil des actes pontificaux antérieurs à 1198 concernant l'ancien diocèse de Périgueux</i> , par J.-C. Ignace.....	154
Couverture de <i>L'âme du hameau</i> , par J.-M. Linfort	155
Couverture de <i>Train de vie en Périgord. De Niversac à Villefranche-du- Périgord 1863-2013</i> , par M. Lasserre	155
Couverture de <i>Châteaux et manoirs en Montravel et Gursonnais</i> , par J. Lafond-Grellety	156
Couverture de <i>Quoi de neuf chez les Pétrucores ? Dix ans d'archéologie en Périgord gallo-romain</i> , collectif.....	156
Abjuration de Margrett de Brun, 18 janvier 1753, Bergerac	219-220
Page de titre de <i>Les plaintes des protestants cruellement opprimez</i> , 1713.....	222
Abjuration de Pierre Poumeau, 11 novembre 1722, Bergerac.....	228
Abjuration de Daniel Pauly, 10 janvier 1718, Bergerac	242
Abjuration de Théodore Aubier, 24 mai 1733, Bergerac	243
Couverture de <i>Du Périgord à la Nouvelle-France 1640-1760</i> , par M. Souloumiac	291
Couverture de <i>Bibliographie de la presse française politique et d'information générale des origines à 1944. 24 Dordogne</i> , par E. Delaunay.....	291
Couverture de <i>Le Périgord Blanc. L'Isle aux trésors</i> , par S. Boissart et M.-F. Bunel.....	292
Couverture de <i>Petite histoire du Périgord et Petite histoire de Périgueux</i> , par G. Penaud	292
Couverture de <i>Trigant-Gautier, un maire protestant à La Roche-Chalais (1804- 1808). Sa vie, son œuvre : l'église Saint-Napoléon</i> , par M. Biret.....	293
Couverture de <i>Dictionnaire des députés de la Dordogne de 1789 à nos jours</i> , par G. Penaud	293
Couverture de <i>Deux étés en Guyenne. Journal de voyage au fil de la Dordogne 1892-1893</i> , par E. H. Barker	294
Dernière page d'un cahier de dépositions concernant le château de Badefols- sur-Dordogne, 1459.....	326
Statuts de la société coopérative des Réjoux (Mayac), 1946.....	384
Dessin du tracteur Farmall-H.....	390
Acte de naissance de Louis Jaurès, 1898, Nontron.....	400
Acte de baptême de Louis Jaurès, 1898, Nontron	400
Article de presse, marche du souvenir Beynac-Chaudun de Margaret O'Mullan, 2008	403
Couverture de <i>Chroniques des années de guerre en Périgord. Occupation, collaboration et Résistance</i> , par J.-J. Gillot.....	441

Couverture de <i>Représentations de l'intimité féminine dans l'art paléolithique en France</i> , par J.-P. Duhard, B. Delluc et G. Delluc	441
Couverture de <i>Léa et Fernand, photographes périgourdins</i> , par J.-P. Bitard...	442
Couverture de <i>Petite histoire. Sarlat</i> , par A. Bécheau	442
Couverture de <i>Se souvenir du Périgord</i> , par A.-P. et C. Félix	443
Couverture de <i>Montaigne aux champs</i> , par A.-M. Cocula et A. Legros	443
Couverture de <i>Dordogne, Théâtre Vert</i> , par P. Placet.....	444
Affiche publicitaire <i>Tous !!! sur vélo Petit-Breton</i> , par Mich, 1921	couv. 4 ^e livr.
Mécanisme de moulin à eau, Encyclopédie d'Alembert	510
Mode d'extraction d'une meule (dessin A. Pauthier)	512
Livre de Roux-Fazillac sur le Masque de fer, dos et page de titre.....	547
Gravure anonyme de 1789 représentant le Masque de fer.....	548
Registre d'Étienne Du Junca, le Masque de fer est écroué à la Bastille, 1698..	550
Registre des entrées et sorties de la Bastille, décès du Masque de fer, 1703..	552
Blason de Du Guesclin.....	566
Couverture de <i>Carte archéologique de la Gaule, Périgueux</i> , par C. Girardy	567
Couverture de <i>Jules René Bouffanais. Champagnac-de-Belair 1885 – Les Eparges 1915</i> , collectif	571
Couverture de <i>Périgueux, capitale du Périgord. 5 balades en ville à travers plus de 2000 ans d'histoire</i> , par M. Balout	571
Couverture de <i>Fantômes du Périgord</i> , par A. Bernard	572
Couverture de <i>4000 élèves. Quelle aventure !</i> , par A. Herguido	572
Couverture de <i>Au pays des Pêche-Lune. Contes périgourdins</i> , par J.-N. Biraben.....	573
Couverture de <i>Si Cherveix-Cubas nous était conté !</i> , par M. Massénat	573
Couverture de <i>Légende du Tour en Périgord</i> , par J.-M. Linfort.....	574
Acte de naissance de Guy Monnerot, Bergerac, 1931	577

Événements

Moissons en famille, début des années 1940, à Coulaures	381
Tracteur Farmall-H aux Réjoux à Mayac	390
Le départ de l'étape à Bergerac, Tour de France 1961, dessin de J.-M. Linfort	538
L'étape Bergerac-Périgueux, Tour de France 1961, dessin de J.-M. Linfort ..	538
L'arrivée de l'étape Bergerac-Périgueux, allées Tourny, Tour de France 1961, dessin de J.-M. Linfort	541
Sortie de la SHAP, sentier des meulières à Saint-Crépin-de-Richemont, 27 septembre 2014, groupe de participants et son guide Maurice Cestac.....	561
Sortie de la SHAP, sentier des meulières à Saint-Crépin-de-Richemont, 27 septembre 2014, réception de fin de journée.....	562

Personnages

Léon Sireyjol.....	48, 99
Léonie de Ségur-Bouzely.....	67
Paul de Chadois.....	76, 90

Lucien Ambroise Théodore Villemonte de La Clergerie	95
Catherine Gonthier, épouse Villemonte de La Clergerie	95
Yvon Delbos.....	102
Georges Bonnet, caricature de 1932	102
Georges Bonnet en campagne.....	110
Henri Laforest, 1936	111
Yvon Delbos et Georges Bonnet, 1954.....	113
Charles Sinsout	114
Maurice Faure, Georges Bonnet, Masteau, Michel Diéras	124
Henri Sicard	130
Henri Sicard et Charles de Gaulle, 1961.....	131
Louis Pimont et Henri Sicard.....	132
Louis Pimont inaugurant un pont.....	133
Paul Lapuyade.....	158
Alain Roussot.....	176
Gabriel Deschamps	232
Marie Judith Eyma	232
François Poumiès de La Siboutie.....	306
Louis Jaurès enfant	401
Louis Jaurès aspirant.....	402
Guy et Janine Monnerot.....	446
Crépin et Crépinien, vitrail de l'église de Rannée (Ille-et-Vilaine)	520
Petit-Breton, dessin de J.-M. Linfort	524
Le général de Gaulle à Périgueux en 1961, dessin de J.-M. Linfort.....	526
Mich, dessin de Jean-Michel Linfort	527
Petit-Breton devant son garage à Périgueux, dessin de J.-M. Linfort.....	529
Petit-Breton périgourdin, dessin de Mich	531
Lucien Laval, dessin de J.-M. Linfort.....	535
Valentin Huot, dessin de J.-M. Linfort.....	536
Jacques Anquetil, vainqueur de l'étape à Périgueux, dessin de J.-M. Linfort..	540
Bénigne Dauvergne de Saint-Mars (1626-1708)	549

Architecture et sculpture civiles

Chartreuse de la Grande-Pleyssade à Mescoules.....	69
Chartreuse de Saint-Barthélemy-d'Agenais	88
Monument érigé en 1904 à Bergerac en souvenir du colonel de Chadois.....	90
Maison bourgeoise du val de Dronne, pierre apparente.....	196
Ferme en pierre de taille, Maison-Neuve à Paussac-et-Saint-Vivien	198
Maison en pan de bois, Les Pourcauds à Servanches	201
Maison à fermes à tête débordante, Saint-Pardoux-de-Drôme	205
Maison aux Rivières à Saint-Victor, colonnes et balet	210
Dédicace de 1617, ferme de Jamaud à Biras	211
Monrepos à Rouffignac-de-Sigoulès.....	229
Monument aux morts des Eyzies, œuvre de Pryas	281
Cheminée du château de Calamane, installée au château de Giverzac, puis vendue à des Américains, dessin d'Anatole de Rouméjoux, 1874.....	297

Cheminiée du château de Calamane, installée au château de Giverzac, puis vendue à des Américains, photo, avant 1925	297
Maison de maître de Lageard à Coutures	352
Relais de chasse de Galbrun à Saint-Michel-Léparon	353
Maison XVI ^e -XVII ^e siècles à Agonac	354
Pavillon de type « loi Loucheur » construite en 1936, Les Abattoirs à Ribérac.....	356
Maisons à pignon sur rue à Bourdeilles et Brantôme	358
Maison de ville bourgeoise, rue du Commandant-Aurillac à Ribérac	360
Ferme-bloc, La Latière à Saint-Aulaye.....	363
Ferme-bloc, Chez Rizonne à La Jemaye.....	365
Ferme-bloc, Petit-Jarnac à Vendoire.....	366
Ferme-bloc, Brie à Saint-Just.....	368
Ferme dissociée, Le Londet à Bourg-des-Maisons.....	370
Ferme à cour fermée, Labrousse à Agonac	372
Maison de journalier, Chez Barrat à Saint-Martin-de-Ribérac	373
Maison en pan de bois, Le Betoux à Saint-Michel-Léparon	374
Maison avec balet, La Fontenelle à Auriac-de-Bourzac	375
Maison avec escalier non couvert, Jamaud à Biras.....	376
Village des Réjoux à Mayac	383
Maison d'Élie Timbeau, coopérateur des Réjoux (Mayac)	387
Maison de Pierre Pouchard, président de la coopérative des Réjoux (Mayac)..	387
Grange de la famille Duteil, coopérative des Réjoux	391
Stèle de Chaudun (Aisne), buste de Jean Jaurès	403
Ancien château de Mussidan	414
Forge de Lavaure (Bourgnac)	414
Belle demeure à Issac.....	415
Forge de La Rigaudie à Saint-Hilaire-d'Estissac.....	415
Château de Villamblard, intérieur	417
Château de La Forge, Douville	417
Château de Lestaubière, Douville	417
Château de Saint-Mamet, Douville.....	418
Grange à auvent, L'Amouroux à La Roche-Chalais	473
Grange à nef, Picandine à Lisle	473
Grange à nef, La Blérétie à Ponteyraud	474
Grange-étable, La Vaure à Champagne-et-Fontaine	475
Grange allongée, Lignièrès à Saint-Just.....	476
Grange allongée, Les Rivières à Saint-Victor.....	476
Grange allongée, La Rizonne à Vanxains	476
Grange allongée, Les Maureloux à Tocane-Saint-Apre.....	476
Porcheries-poulaillers, La Reinerie à Nanteuil-Auriac-de-Bourzac	477
Séchoir à tabac, Le Breuil à Saint-Victor.....	478
Pigeonnier, Tenailles à Saint-Martin-de-Ribérac	479
Pigeonnier, Champagne à Vanxains	479
Pigeonnier, Fournieux à Tocane-Saint-Apre.....	479
Pigeonnier, Le Colombier à Grand-Brassac	479
Pigeonnier, Corneguerre à Grand-Brassac.....	479

Types d'avant-toits en val de Dronne : chevrons visibles, génoises et corniches.....	480
Fenêtre romane, hôtel Saint-Pierre à Brantôme.....	482
Fenêtre romane, maison rue Gambetta à Brantôme.....	482
Baie ornée, Senzens à Grand-Brassac.....	484
Baie ornée, Leygonie à Vanxains.....	484
Baie ornée, Le Colombier à Grand-Brassac.....	484
Lucarne datée de 1879 à Gout-Rossignol.....	485
Système de fermeture de baie à fléau, Lavocatte à Tocane-Saint-Apre.....	486
Bec d'évier, goulotte à patte d'oie, Le Pigou à Allemans.....	488
Bec d'évier, rectangulaire à goulotte large, Blanchardie à Celles.....	488
Bec d'évier, dominant une rigole verticale, Pichotte à Montagrier.....	488
Modèle typique de cheminée du XIX ^e siècle avec piédroits obliques, Le Pigou à Allemans.....	490
Souche de cheminée et mitre, hôtel Saint-Pierre à Brantôme.....	491
Souche de cheminée, maison de journalier, Barrat à Saint-Martin-de-Ribérac.....	491
Fournil, Notre-Dame à Bussac.....	492
Fossote romaine, carrière de meules, Saint-Crépin-de-Richemont.....	509
Exploitation en gradin de la carrière de meules des Brageaux, Saint-Crépin-de-Richemont.....	512
Sentier traversant une halde, carrière de meules, Saint-Crépin-de-Richemont.....	513
Meules en remploi, maisons à Saint-Crépin-de-Richemont.....	520
Castelsardo (Sardaigne).....	556
Front de taille, carrière de meules, Saint-Crépin-de-Richemont.....	562
Château des Bernardières (Champeaux-et-La-Chapelle-Pommier).....	563

Architecture et sculpture religieuses

Église de Saint-Pardoux-la-Rivière.....	48
Église de Saint-Privat-des-Prés.....	50
Église de Molières.....	52
Église de Villefranche-de-Lonchat.....	53
Église de Varaignes.....	54
Église de Saint-Léon-sur-Vézère.....	56
Cloître et église de Saint-Jean-de-Côle.....	56
Église de Plazac.....	57
Tombe de Marc Villemonte de La Clergerie, cimetière Saint-Georges à Périgueux.....	98
Église de Sorges, portails.....	171
Église de Sorges, avant-chœur.....	172
Lanterne des morts d'Atur.....	288
Lanterne des morts de Cherveix-Cubas.....	288
Lanterne des morts d'Atur, dessin à la plume, 1876.....	289
Église de La Chapelle-Pommier (Champeaux-et-La-Chapelle-Pommier).....	406
Église de Champeaux (Champeaux-et-La-Chapelle-Pommier).....	409
Église de Saint-Méard-de-Drône.....	411
Église de Saint-Méard-de-Drône, intérieur.....	412
Ancienne chapelle castrale de Mussidan.....	414

Église d'Issac	415
Église de Saint-Mamet (Douville)	418
Basilique romane de San Gavino à Porto Torres (Sardaigne).....	557
Pierre sacrée à Palmavera (Sardaigne).....	558
Ruines du temple d'Astarté à Monte Sirai (Sardaigne)	559
Ambon de la cathédrale de Cagliari (Sardaigne)	560
Tombe de géants à Coddu Vecchiu (Sardaigne).....	560
Croix des Bernardières (Champeaux-et-La-Chapelle-Pommier) et plaque commémorative	564
Gisant de Du Guesclin, basilique Saint-Denis	565

Objets mobiliers

Plaque représentant la cité de Clairvivre, 1933	24
Écu d'or à l'effigie de Charles IX	34
Assiette de Thiviers, 1 ^{er} tiers du XIX ^e siècle.....	couv. 2 ^e livr.
Assiette de Thiviers.....	246
Assiettes de Thiviers, arceaux simples, coq et cerises.....	249
Assiette de Thiviers, bouquet aux arceaux tremblés.....	250
Assiettes de Thiviers, dents de loup.....	250
Soupière de Thiviers	251
Saladier de Thiviers	251, 260, 263
Tasse et bol à oreilles de Thiviers	251
Tonnelet et pichet de Thiviers.....	251
Assiettes de Thiviers, paon et colombes	252
Assiette et tasse de Thiviers, galon avec pattes d'oie	253
Assiette de Thiviers, rosace de tiges à pois.....	253
Chevrette à guirlande de Thiviers	253
Assiette de Thiviers, bleuet.....	254
Assiette de Thiviers, fleur en coupe.....	254
Assiette de Thiviers, fleur bleue.....	255
Assiette de Thiviers, coq archaïque	255
Saleron de Thiviers	256
Assiette de Thiviers, bouquet aux campanules	258
Assiettes de Thiviers, manganèse marron.....	259
Grand plat ovale de Thiviers.....	259
Assiettes de Thiviers, oiseau et bouquet au panier	260
Assiettes de Thiviers, chinois et chien	261
Assiette de Thiviers, marguerite bleue.....	262
Pichet et cruche de Thiviers, marguerite bleue	263
Assiettes de Thiviers, grive et panier.....	263
Soupière et cruche de Thiviers, branche Pigot.....	264
Dessous de plat et grand plat de Thiviers	264
Faïence de Thiviers, coq « Demarthon »	264
Orgue de Carouge, église Saint-Étienne de la Cité à Périgueux	320
Pierre sculptée d'un blason à identifier, trouvée à Molières	447
Meule néolithique va-et-vient	507

Moulin d'Olynthe.....	507
Meule rotative	507
Meule gallo-romaine, Saint-Crépin-de-Richemont	507
Meule moderne, Saint-Crépin-de-Richemont.....	509
Bloc de meule, Saint-Crépin-de-Richemont	510
Vestige de meule, Saint-Crépin-de-Richemont.....	562
Réplique d'une « grosse Bertha », par F. Finkelstein	576

Peintures, gravures et dessins

Dessin représentant un dortoir de la colonie pénitentiaire de Jommelières à Javerlhac	14
Maison des champs du collège de Bourges appelée L'Azonet, mine de plomb d'E. Martellange, 1621	36
Massacre fait à Cahors en 1561, gravure sur bois de J. Tortorel	39
Détail d'un dessin représentant la bataille de Coulmiers et Paul de Chadois ..	73
Château de Souffron à Fleurac.....	94
Tableau représentant saint Fiacre, église de La Chapelle-Pommier	407
Peinture représentant une religieuse, porte de la sacristie, église de Champeaux (Champeaux-et-La-Chapelle-Pommier).....	410
La mort de Guy Monnerot en Algérie, dessin extrait de <i>Radar</i> , 1954.....	446

Tableaux et graphiques

SHAP, bilan actif pour 2013	8
SHAP, bilan passif pour 2013	9
SHAP, exercice 2013 et budget prévisionnel 2014.....	10
L'organisation des états du Périgord au XVI ^e siècle.....	46
Généalogie de Paul de Chadois.....	60
Successions échues aux filles du vicomte de Ségur-Bouzely	68
Détail des votes majeurs par les sénateurs, les inamovibles, G. de Maleville et P. de Chadois, 1876-1899	84
Résultats des cantonales à Champagnac-de-Bélaïr, 7 octobre 1951	110
Élections législatives du 2 janvier 1956, circonscription de Nontron, répartition des suffrages	116
Élections législatives du 23 novembre 1958, circonscription de Nontron, électorat de Georges Bonnet.....	120
Élections législatives du 23 novembre 1958, circonscription de Nontron, électorat de Henri Laforest.....	121
Fréquence des dates portées sur les maisons et fermes du val de Dronne.....	188

Préhistoire

Abris de Cro-Magnon aux Eyzies-de-Tayac-Sireuil, dessin de M. Féaux.....	268
Rive gauche de la Vézère aux Eyzies-de-Tayac-Sireuil, dessin extrait de <i>Reliquiae Aquitanicae</i>	269

Crâne de l'homme de Cro-Magnon, chromolithographie extraite de <i>Reliquiae Aquitanicae</i> et photo.....	271
Crâne de la femme de Cro-Magnon, brèche osseuse.....	271
Objets recueillis à Cro-Magnon, planche extraite de <i>Matériaux...</i> , 1869.....	273
Pointe de la Gravette de l'abri de Cro-Magnon.....	275
Fléchette de Bayac de l'abri de Cro-Magnon.....	275
Reconstitution de l'abri de Cro-Magnon, exposition universelle, Paris, 1889..	277
Reconstitution de l'abri de Cro-Magnon, exposition universelle, Paris, 1889, chromolithographie publicitaire pour Liebig.....	277
Homme gravé sur os découvert dans l'abri de Cro-Magnon, photo et relevé..	278
Hommes préhistoriques imaginés en 1887.....	279
Sculpteur « négroïde » de Laussel, façade de l'Institut de Paléontologie humaine, bas-relief de C. Roux.....	280
Homme de Cro-Magnon, tableau de Z. Burian et timbre cubain dérivé.....	282
Peintre de Lascaux, tableau de Z. Burian et timbre cubain dérivé.....	284
Timbre togolais représentant Font-de-Gaume.....	296
Timbre togolais représentant Lascaux.....	296
Timbre gambien représentant Lascaux.....	296
Vulves gravées de La Font-Bargeix (Champeaux-et-La-Chapelle-Pommier)...	456

Paysages

Plaine des Réjoux à Mayac.....	389
--------------------------------	-----

Géologie

Lame mince de la roche meulière de Saint-Crépin-de-Richemont.....	504
---	-----

Moyen Âge

Peinture murale, église de Saint-Méard-de-Drôme.....	25
Trou croisé à Saint-Georges-de-Monclard, plan.....	138
Trou croisé à Saint-Georges-de-Monclard, section longitudinale.....	138
Trou croisé à Saint-Georges-de-Monclard, sections transversales.....	139
Trou croisé à Saint-Georges-de-Monclard, faisceaux de trait convergents, lecture et photo.....	141
Trou croisé à Saint-Georges-de-Monclard, silhouettes humaines, lecture et photo.....	141
Trou croisé à Saint-Georges-de-Monclard, signe cruciforme bouleté, lecture.....	142
Trou croisé à Saint-Georges-de-Monclard, réseau de traits entrecroisés et cupules, lectures et photo.....	143, 144
Trou croisé à Saint-Georges-de-Monclard, ensemble de signes cruciformes bouletés, lecture et photo d'un détail.....	144
Trou croisé à Saint-Georges-de-Monclard, quadrillage de traits et cupules, lecture et photo.....	145

Trou croisé à Saint-Georges-de-Monclard, silhouette humaine, signe cruciforme bouleté et traits, lecture.....	146
Trou croisé à Saint-Georges-de-Monclard, arbalète et traits parallèles, signes arciformes superposés, lecture et photo de l'arbalète.....	147
Grotte de Gausсен à Beynac-et-Cazenac, signes arciformes	150
Grotte-cluzeau de Rajeac à Larzac, silhouettes digitiformes.....	150
Cluzeau de la Genèbre à Faux, arbalète gravée	150
Peinture murale, église de Saint-Méard-de-Drône, L'Enfer	couv. 3 ^e livr.
Peinture murale, église de Saint-Méard-de-Drône, entrée à Jérusalem	412

ADMISSIONS DE L'ANNÉE 2014

- M. et M^{me} Balducci, Belou, 24400 Saint-Laurent-des-Hommes
- M. Bellingard Kevin, 91, avenue du 8-Mai, 24570 Le Lardin-Saint-Lazare
- M. Besombes Jean, 6, rue La Fayette, 24000 Périgueux
- M^{me} Besse Bernadette, Le Maine, 24190 Neuvic
- M. Bonnefond Marc, Le Bouc du Bois Joli n° 1190, 24330 Saint-Laurent-sur-Manoire
- M^{me} Bougard Estelle et M. Elissalde Yvan, Le Maillet, 24580 Fleurac
- M. Boussaguet Pierre, 28, rue Médéric, 75017 Paris
- M^{me} Bussereau Nicole, 54, rue Blaise-Pascal, 24000 Périgueux
- M. et M^{me} Cadart Michel, Le Naudonnet, 24300 Saint-Martial-de-Valette
- M. et M^{me} Célerier René et Simone, 29, rue Rhin-et-Danube, 24660 Coulounieix-Chamiers
- M^{me} Cheyrou Solange, La Croix des Têtes, 24390 Badefols-d'Ans
- M. Coudert Jean-Luc, La Gélinerie, 24110 Manzac-sur-Vern
- M^{me} Courtiade Cécile, 16, rue de l'Alma, 24000 Périgueux
- M. et M^{me} Croissant Bernard et Nadine, La Combe de Leygue, 24260 Le Bugue
- M. Darves-Bornoz Jean-Michel, 48, boulevard de Montparnasse, 75015 Paris
- M. Delage Patrick, 23, rue des Mimosas, 24650 Chancelade
- M. Ducommun Henri, Le Soleillal, 24260 Campagne
- M^{me} Dussol Annette, Rochefort, 24420 Sorges
- M. et M^{me} Duvernois Michel et Noëlle, Le Clapier, 24420 Sorges
- M^{me} Félix Annie-Paule, 1, rue Millet, 24100 Bergerac
- M. Foignier Laurent, 84, rue Victor-Hugo, 24000 Périgueux
- M. Gerlot Wilfried, 12, allée de la Cornue, appt C14, 87000 Limoges
- M^{me} Giberti Danielle, 87, rue Victor-Hugo, 24000 Périgueux
- M^{me} Gillibert Colette, 15, rue Christophe-Colomb, 24000 Périgueux
- M^{me} Guyon Michelle et M^{lle} Richard Laetitia, 7, rue des Fleurs, 24750 Tréllissac
- M. Lalande Jacques, 1, rue des Petites Alpes, 24750 Champcevinel
- M. et M^{me} Lambert Jacques et Andrée, Prats, 24230 Saint-Seurin-de-Prats
- M. Larebière Bruno, 10, rue Achille-Simon, 24600 Ribérac
- M. Lécuyer Christian, Pomerède, 24420 Mayac
- M^{me} Leygnac Marie-Laure, Le Communal, 24200 Saint-Vincent-le-Paluel
- M^{me} Marchal-Peynaud Marie-Christine, 6, rue des Capucines, 33170 Gradignan
- M. Marsoulaud Denis, 59, rue d'Ermont, 95390 Saint-Prix
- M. et M^{me} Massenat Martine et Michel, Résidence Les Arcades A3, 91160 Longjumeau

- M. Mertens André, Le Mas, 24120 Villac
- M. Montagut Jean-Louis, 48, rue du Four, 24600 Ribérac
- M. et M^{me} de Mullenheim, Le Paradis, 24330 Saint-Pierre-de-Chignac
- M. Ollivier Alexis, 22, rue des Boulangers, 75005 Paris
- M. et M^{me} Ortoli Antoine, 17-19, place Francheville, 24000 Périgueux
- M^{me} Philot Chantal, rue Edison-Prolongée, 24750 Boulazac
- M^{me} Pichon Maryse, 16, boulevard Albert-Claveille, 24000 Périgueux
- M. Poumerie Arnaud, allée de la Petite Berthonde, 24750 Trélissac
- M. et M^{me} Préfot Michel et Françoise, La Bourgeade, 24600 Bourg-du-Bost
- M^{me} Rabot Odile, 11, rue Christophe-Colomb, 24000 Périgueux
- M^{me} Reveillas Geneviève, 16, rue Ernest-Guillier, 24000 Périgueux
- M. et M^{me} de Rivasson Lionel et Brigitte, 14, rue de Glatigny, 78150 Le Chesnay
- M^{me} Robert Françoise, 26, rue Michelet, 24000 Périgueux
- M^{me} Rondon-Rossi Françoise, La Geneste, 24220 Mouzens
- M^{me} Sanchez Léa, 25, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, 75005 Paris
- M^{me} Savary Brigitte, résidence Saint-François, 5, rue Littré, 24000 Périgueux
- M. et M^{me} Vimard Pascal, 21, rue de Clichy, 75009 Paris
- M. Willaume Éric, Le Bourg, 24640 Cubjac
- M. et M^{me} Winter Jean-Baptiste et Pascale, 13, place Saint-Silain, 24000 Périgueux

MEMBRES DÉCÉDÉS

Alain Audibert, Robert Bouet, Gérard Boulenzou, Maïté de Chauliac, Andrée Darves-Bornoz, Michel Drancourt, Jean Escot, Jean-Marie Estay, Léo Gibon, Lucien Imbert, François Labrue, Jacques Lagrange, Jean Landré, Janine Marchand-Duvigneau, Suzanne Miquel, Cécile Robert de Rancher